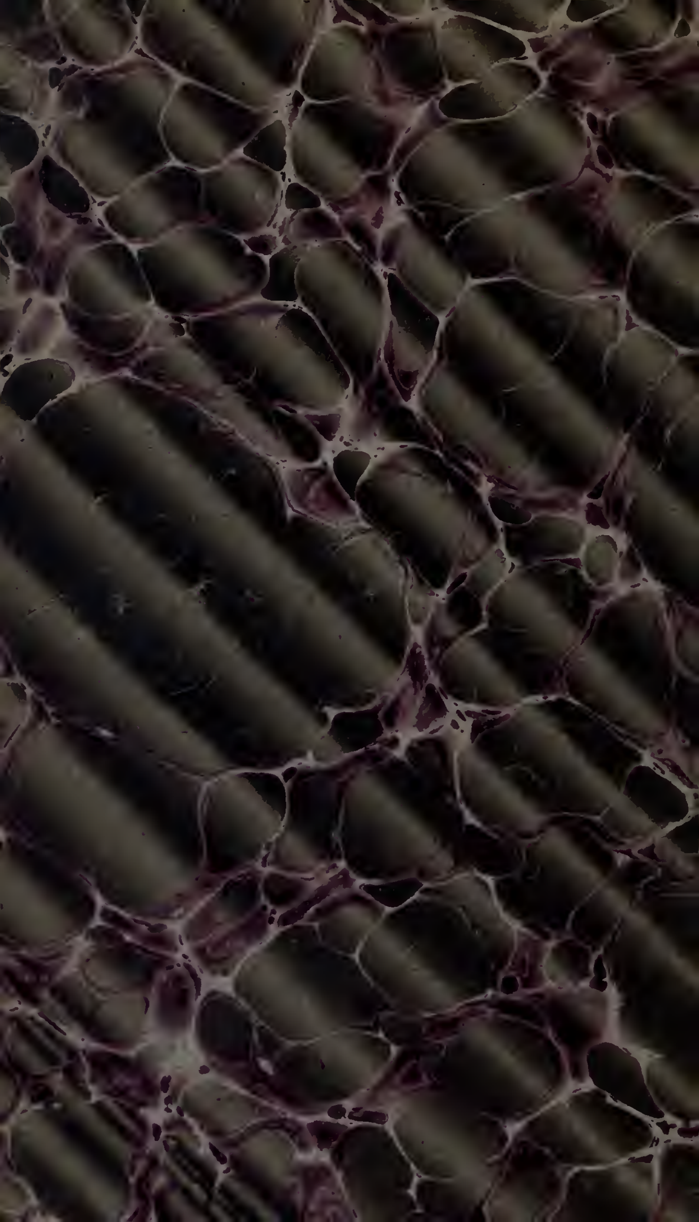
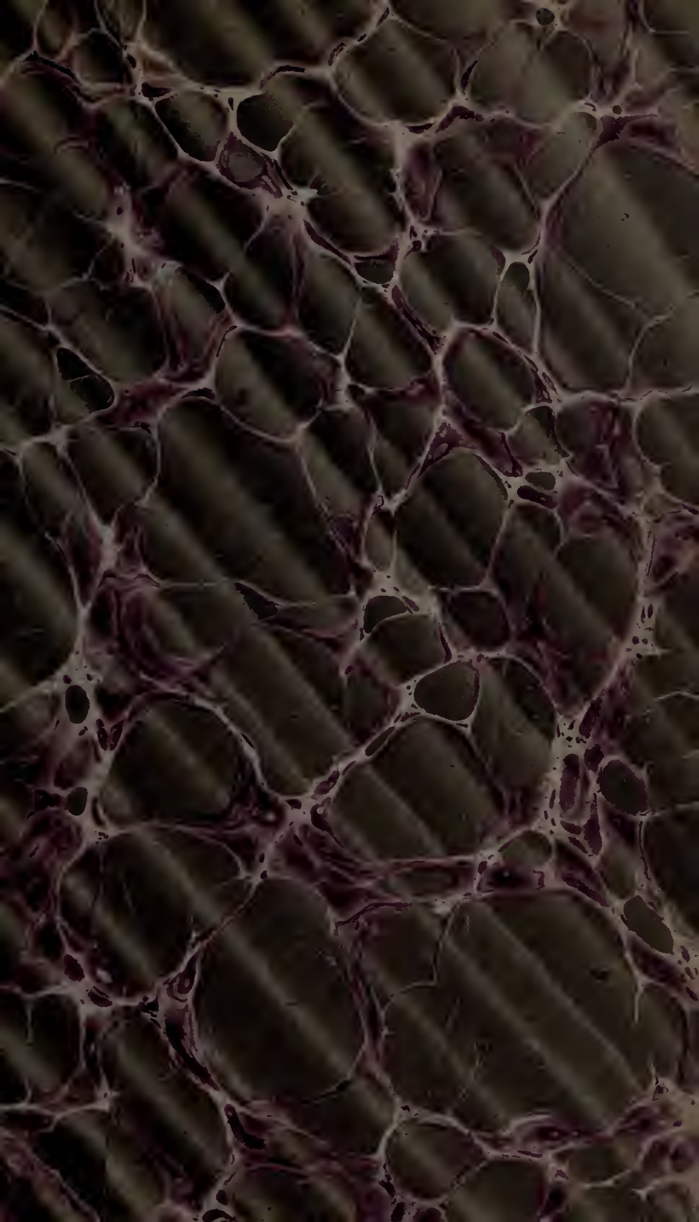






LES PÈRES
ET LES ENFANTS

AU XIXe SIÈCLE

(ENFANCE ET ADOLESCENCE)

ÉDUCATION. — RÉCRÉATION



COLLECTION HETZEL

DIX-NEUVIÈME ÉDITION

LES PÈRES
ET
LES ENFANTS
AU XIX[e] SIÈCLE

PAR

ERNEST LEGOUVÉ
Membre de l'Académie française

(ENFANCE ET ADOLESCENCE)

Ouvrage adopté par le *Ministère de l'Instruction publique*
pour les bibliothèques scolaires, populaires et des écoles normales,
et honoré de souscriptions de la *Ville de Paris*
pour les distributions de prix.



BIBLIOTHÈQUE
D'ÉDUCATION ET DE RÉCRÉATION
J. HETZEL ET C[ie], 18, RUE JACOB
PARIS





A

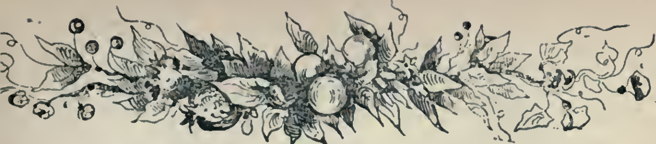
MES AUDITEURS

DU

COLLÈGE DE FRANCE

Ernest Legouvé

TABLE.



LES PÈRES

ET LES ENFANTS

AU XIXe SIÈCLE.

MESSIEURS LES ENFANTS

Dans ce siècle où tout se renouvelle, je ne sais pas de transformation plus importante que celle qui touche aux rapports des pères et des enfants dans la société moderne.

Les enfants occupent aujourd'hui une place beaucoup plus grande dans la famille : on vit plus avec eux, on vit plus pour eux : soit redoublement de prévoyance et de tendresse, soit faiblesse et relâ-

chement d'autorité, on s'occupe plus de leur santé, on surveille plus leur éducation, on songe plus à leur bien-être, on écoute plus leur opinion. Ils sont presque devenus les personnages principaux de la maison ; et un homme d'esprit caractérisait ce fait par un seul mot ; il disait : Messieurs les enfants!

Est-ce un bien ? Est-ce un mal ? Je crois profondément que nous sommes dans le vrai et que nous allons au bien ; je crois que la famille comme la société tend aujoud'hui à un but élevé, moral, conforme à la dignité de l'homme et aux desseins de Dieu. Mais tout progrès commence nécessairement par être mêlé de troubles, d'abus, et si j'ai reproduit ce mot : Messieurs les enfants, c'est qu'il caractérise nettement les deux côtés de la question telle qu'elle existe aujourd'hui. Il dit tout le mal et tout le bien.

Oui ! Messieurs les enfants !... c'est-à-dire ces pauvres petits êtres de trois ou quatre ans, énervés par les soins et les gâteries ; ces petits bonshommes de sept ans, egoïstes, despotes, gourmands, maîtres de la maison ; ces petits écoliers de douze ans, montant gravement les marches du collége un

cigare à la bouche; ces petits jeunes gens de dix sept ans, disputant avec leur père, et ne s'inclinant ni devant la vieillesse ni devant la supériorité ; ces petits docteurs de dix-huit ans, tranchant toutes les questions de politique, de métaphysique, de beaux-arts, et athées même, au besoin ; ces oisifs de vingt ans, réclamant impérieusement leur part dans le bien paternel pour la satisfaction de leurs goûts ou de leurs passions, et disant nettement à leur père : « Tu as bien assez travaillé pour que je ne fasse rien. » Ou enfin, spectacle plus triste encore ! *Messieurs les enfants*, c'est-à-dire ces majeurs de la veille, ces fils de manufacturiers, de commerçants, de notaires, d'avoués, de fermiers, entrant de haute lutte comme successeurs, dans l'usine, dans l'étude, dans le magasin, dans la ferme fondés par leur père, et y compromettant bientôt, pour y être entrés trop tôt, jusques à l'honneur du nom !

Voilà le mal ! voilà le côté funeste ! mais tout n'est pas là, car il faut ajouter :

Oui ! Messieurs les enfants ! c'est-à-dire des êtres faibles fortifiés par une éducation à la fois tendre et virile, qui préserve et endurcit ; des caractères

naissants, étudiés déjà avec cette incessante et prévoyante sollicitude qui trouve le remède au mal en épiant le mal à son origine ; des intelligences à peine entr'ouvertes et s'épanouissant sous la double influence des mères et des maîtres ; des écoliers devenus élèves sans cesser d'être fils, et conservant dans la vie de collége l'empreinte de la vie de famille ; des adolescents considérés comme des hommes futurs et habitués avant tout au gouvernement d'eux-mêmes ; de jeunes amis mêlés par des confidences mesurées à tout ce qui touche la famille ; des fils initiés à la profession de leurs pères par leurs pères eux-mêmes, et préparés à l'exercer un jour par une association graduée, par un stage : enfin, pour tout résumer en un mot, Messieurs les enfants, c'est-à-dire des êtres immortels et libres ! *Maxima debbetur puero reverentia*, le plus grand respect est dû à l'enfant. Le monde moderne a repris ce beau précepte de l'antiquité pour l'agrandir encore. L'innocence et la pureté de l'enfant ne sont plus l'unique objet de notre respect : ce que nous voyons en lui, ce que nous respectons en lui, c'est un être distinct de nous, responsable comme nous, né de nous mais non

pas pour nous : il n'est plus seulement, selon l'énergique expression ancienne, un membre de la famille, il est quelqu'un, il est un tout! et la belle loi moderne qui est sortie de la Révolution française et qui fait la gloire de l'Amérique, la loi de l'individualité, dit justement et hautement : Messieurs les enfants !

Leur rôle nouveau dans la famille, se marque par deux usages significatifs qui méritent de nous arrêter un instant ; souvent tout un mouvement social se résume en un simple trait de mœurs.

Le premier de ces usages est le tutoiement.

Autrefois on tutoyait ses domestiques et on ne tutoyait pas ses enfants. Aujourd'hui, on tutoie ses enfants et on ne tutoie plus ses domestiques. La raison de ce double changement est bien simple : Il vient du développement qu'ont pris, dans l'État les idées d'égalité, et, dans la famille les habitudes d'affection. On tutoyait ses domestiques par dédain pour eux ; on ne tutoyait pas ses enfants par respect pour soi-même, c'était une manière de les tenir à distance. L'égalité a rapproché nos serviteurs de nous, l'affection nous a rapprochés de nos enfants ; et le double progrès s'est accompli.

Je dis progrès, car selon moi, il faut habituellement dire *tu*, à ses enfants, afin de pouvoir leur dire *vous* quelquefois. Cette appellation, réservée comme signe de mécontentement, devient une ressource d'éducation. J'ai vu un enfant qui se roidissait contre les remontrances et les menaces, et que ce seul mot *vous*, sorti des lèvres de sa mère, fit fondre en larmes. N'est-on pas trop heureux de trouver une punition dans un changement de pronom ?

Cette coutume va plus loin. Presque tous les enfants aujourd'hui tutoient leurs parents ; seules, quelques familles aristocratiques restent fidèles à l'antique tradition du *vous*. Je conçois cette habitude dans la noblesse qui la conserve comme un souvenir ; je la retrouve avec un intérêt historique dans ces provinces éloignées où elle subsiste comme un dernier reste des temps évanouis ; mais, à Paris, au sein des familles bourgeoises, dans le plein mouvement de la société moderne, cette appellation cérémonieuse dans la bouche de nos enfants, m'étonne comme une dissonance, ou me fait sourire comme une prétention. Je ne puis pas me défendre d'y voir, je ne dis pas toujours, mais

souvent, une puérile imitation des usages de l'aristocratie, un désir d'être confondu avec elle. c'est comme une manière de mettre un *de* avant son nom. Je me rappelle qu'un jour, je retrouvai, après de longues années, un camarade de jeunesse; grande fut ma surprise de voir que ses enfants qui le tutoyaient jadis, avaient cessé de le tutoyer; c'est que dans l'intervalle, il était devenu millionnaire, même un peu baron, et ce langage respectueux lui plaisait comme une preuve de sa noblesse; quand son fils lui disait *vous*, il croyait avoir un quartier de plus.

Gardons-nous pourtant d'accuser personne. Quelques pères ne repoussent cette familiarité que comme contraire au respect filial et propre à le diminuer; mais je crois qu'il faut chercher ailleurs les fondements de ce saint respect; et je m'en réfère au mot charmant de Montaigne. « Les hommes « sont bien singuliers, » écrivait-il déjà en 1560, « ils disent *vous* et *monsieur* à leur père, et ils « disent *tu* et *mon père* à Dieu ! »

Une autre coutume, je dirai presque une autre voix, proclame l'empire des enfants dans la maison; voix bien puissante, car elle va au cœur

comme elle en vient, c'est la voix de la douleur.

Le deuil jouait un grand rôle dans l'ancienne société. On se rappelle les deuils de cour qui revêtaient de noir, non-seulement la cour, mais une partie de la ville, et les mémoires du dix-huitième siècle nous apprennent qu'à la mort de Marie Leczinska, toute l'armée dut prendre le deuil. Dans la vie privée, les deuils étaient l'objet d'un formulaire minutieux et obligatoire. Durée générale de chaque deuil, division de cette durée en plusieurs phases, et de ce deuil en plusieurs deuils gradués, choix des étoffes, des vêtements et des coiffures, habillement même des carrosses et harnachement des chevaux, tout était prévu, réglé ; le deuil avait force de symbole. Aussi dans cette longue suite de parents ou de collatéraux, qui composait le lignage antique, il n'existait pas un arrière-petit-cousin qui, le jour de sa mort, n'eût sa part de regrets officiels, et son droit à être pleuré en drap, en soie, ou en velours. Seule, toute une classe de parents était exclue de cet honneur : c'était les enfants !... On ne portait pas le deuil de ses enfants. Aujourd'hui il ne meurt pas dans les familles une pauvre

petite créature d'un an, sans que le chagrin des cœurs ne se témoigne jusque dans les habits; un père, une mère, auraient horreur de voir leurs corps parés de couleurs riantes, quand leur âme est dans le désespoir; on peut même dire que les seuls deuils éternels sont ceux qui suivent la perte d'un enfant; combien de mères qui n'ont plus quitté les vêtements noirs, depuis le jour où elles ont vu mourir leur fils!

D'où vient cette différence entre le passé et le présent? N'y avait-il donc pas alors, comme maintenant, des mères désespérées jusqu'à la folie devant un berceau vide? Le cri de douleur de Mme de Longueville, en apprenant la mort de son fils, ne semble-t-il pas retentir encore comme un cri vivant dans les lettres de Mme de Sévigné? La femme du maréchal de Boucicault ne mourut-elle pas de chagrin après la perte de son fils tué à Cérisolles? Oui, elle mourut de sa mort, mais elle ne porta pas son deuil. Pourquoi? Parce que la famille ayant alors pour unique fondement la hiérarchie et l'autorité, le deuil y représentait le respect autant que le regret. Or, les enfants avaient été longtemps la propriété du père; la loi

et les mœurs les maintenaient dans un état de dépendance absolue. Les principes de l'ordre social ne permettaient donc pas qu'on leur accordât, après leur mort des témoignages extérieurs d'affliction qui étaient des témoignages de déférence.

Aujourd'hui tout est changé; les sentiments naturels triomphent. Nous avons vu, il y a quelques mois, l'empereur de toutes les Russies traverser l'Europe entière, sans s'arrêter une heure, pour aller embrasser une dernière fois son fils mourant à Nice. Quel souverain il y a un siècle aurait eu ce désir, ou aurait osé le satisfaire? Il aurait cru manquer à sa dignité de roi et même de père; la hiérarchie qui réglait les familles comme la société, enchaînait le supérieur comme les subordonnés; l'étiquette commandait aux mouvements de l'âme, ou en dominait l'expression; aujourd'hui c'est le cœur qui règne : il règne jusque sur le trône! Cet impitoyable autocrate qui fait chaque jour, par la déportation en Sibérie, des milliers d'orphelins et de veuves, sent frémir comme un de nous ses entrailles dès que la mort menace son fils; le czar même s'efface devant le père!

I

Cet empire toujours croissant des enfants a donné lieu à plus d'une protestation et à plus d'une résistance.

Quelques esprits sérieux y voient d'abord une atteinte portée à l'esprit de famille.

C'est confondre, selon moi, deux choses fort différentes, l'esprit de famille et l'esprit de race.

Ce qui caractérise l'esprit de race, c'est qu'il a pour seul souci l'ensemble de la race entière; car la race est, à proprement parler, l'arbre généalogique. Ses rameaux s'étendent aussi loin que les dernières gouttes de séve, ses racines se prolongent jusqu'à l'extrémité de la dernière radicule : il tend sans cesse à accroître ses branches, car plus il a de branches, plus il est fort, et chaque branche ne

compte que pour la part de beauté ou de force qu'elle apporte à l'arbre entier.

Tout autre est l'esprit de famille, car tout autre est la famille. La famille ne se compose guère que du père et de la mère, de l'aïeul et de l'aïeule, des frères, des sœurs et des parents les plus proches. Loin de tendre à toujours s'agrandir, elle tendrait plutôt à se concentrer, car elle ne cherche pas dans ses membres des soutiens à son ambition, mais des objets à sa tendresse, et chaque individu a sa valeur propre pour elle, car chacun représente un être aimé.

L'esprit de race a pour objet la grandeur, et pour principe l'orgueil.

L'esprit de famille a pour objet et pour principe l'affection.

L'esprit de race est un lien social.

L'esprit de famille est un lien du sang.

L'esprit de race est un sentiment politique.

L'esprit de famille est un sentiment naturel.

Veut-on juger de ces deux esprits par leurs effets?

C'est l'esprit de race qui a fondé le droit d'aînesse.

C'est l'esprit de famille qui l'a détruit.

En veut-on juger par un exemple? M. de Talleyrand naquit boiteux et cadet. Il fut relégué par ses parents dans une propriété éloignée et abandonné aux soins d'une femme de campagne. Tout à coup, on vient un jour le chercher en grande pompe. Riche voiture pour le conduire! valets galonnés pour l'accompagner! accueil plein d'affection à son arrivée au château! qu'est-il donc survenu? Un remords tardif s'est-il éveillé au cœur de ses parents?... Non! son frère aîné était mort, et de cadet, il était devenu, lui, chef de maison! Voilà le signe de l'esprit de race! c'est cet esprit qui avait repoussé cet enfant par orgueil, et c'est lui qui l'a repris par orgueil!

Agirait-on de la sorte aujourd'hui? Non! Plus le pauvre enfant serait infirme et disgracié, plus on chercherait à force de soins et de tendresse à lui faire oublier sa disgrâce; car c'est le caractère de l'esprit de famille! Si donc l'esprit de race n'a jamais été si près de mourir, je crois que l'esprit de famille n'a jamais été plus vivant qu'aujourd'hui. D'où je conclus que l'empire des enfants loin de nuire à cet esprit, le développe.

Tel n'est pas le sentiment de quelques hom-

mes graves qui regardent le mal comme si imminent, qu'ils ne craignent pas d'invoquer les plus violents remèdes; leur sévérité ou leurs craintes vont jusqu'à réclamer une modification du Code civil, et la chambre des représentants a été saisie, récemment, d'une pétition qui demandait pour les pères le droit absolu de deshériter leurs enfants.

Lisons d'abord l'article du code : « *Les enfants succèdent à leurs père et mère sans distinction de sexe ni de progéniture.*

« *Le père et la mère pourront, par testament, disposer en faveur de toute personne, de la moitié de leurs biens, s'ils ne laissent qu'un enfant, du tiers s'ils en laissent deux, du quart s'ils en laissent trois ou davantage.* » Je l'avoue ; cette loi me paraît une des plus sages, qui honorent les législations humaines. Elle concilie tout, elle respecte tous les droits, elle tient compte de tous les devoirs, elle est le résumé de deux mille ans de progrès non interrompus. Depuis deux mille ans, tous les législateurs, tous les penseurs ont marché vers ce but que le Code a si heureusement atteint : l'accord des justes prérogatives du père et des justes droits de l'enfant.

Prétendre aujourd'hui enlever à l'enfant sa légitime, c'est forcer le dix-neuvième siècle à se retourner contre les dix-huit siècles qui le précèdent; c'est nous ramener à cette barbare loi des douze tables qui ne comptait dans la famille que le chef et ne connaissait de droits que ceux du père.

Certes, loin de moi la pensée de contester les droits du père, et de nier tout ce que nous devons à ceux à qui nous devons la vie. Mais que ne doivent-ils pas eux-mêmes à ceux qui ont reçu d'eux ce fatal présent?

Quelle plus terrible responsabilité vis-à-vis d'un être que de lui avoir infligé le titre de créature humaine, que de l'avoir condamné aux douleurs, aux passions, aux maladies, aux fautes, aux vices, aux crimes peut-être et enfin à la mort? Car, qu'est-ce que la vie, sinon une condamnation à mort! Et qu'est-ce que la mort même, sinon, au dire de la religion, une éternité de peines peut-être? Et vous vous croyez quitte envers ces êtres à qui vous avez fait tant de mal, pour quelques soins donnés à leur enfance et pour quelques aliments assurés à leur âge mûr? Vous croyez que des folies de jeunesse, partage inévitable de cette

nature humaine dont vous les avez revêtus, que des défauts de caractère qui ne sont peut-être qu'un legs de vous, vous donnent le droit de leur enlever jusqu'à l'avenir ! de leur être rigoureux, même quand vous n'y serez plus ! Et pour quel motif?... Sous quel prétexte ?... Pour relever l'autorité paternelle qui tombe ? Eh ! si elle tombe en effet, quel misérable support allez-vous lui chercher ! La crainte ? la menace? l'empire de l'intérêt? l'intimidation ? Le père a déjà tous ces moyens entre les mains; s'il ne sait pas en faire de l'autorité, il n'en fera avec rien. Quoi ! un père est maître de la personne de ses enfants jusqu'à leur majorité, il peut, pendant vingt et un ans, les diriger comme il veut; il peut jusqu'à quatorze ans les faire emprisonner sans jugement; jusqu'à vingt-cinq, il a le droit de s'opposer à leur mariage ; pendant toute leur vie, il ne leur doit ni aucun compte, ni aucune partie de son bien : il est libre de le dépenser, de le dissiper, de le laisser périr, de le vendre, de le donner ; après sa mort, il a le droit de priver son enfant, ou ses enfants dont il n'est pas content, de la moitié, du tiers, du quart de son héritage; l'enfant qu'il préfère peut

recevoir de lui de tels avantages qu'ils ressemblent à un droit d'aînesse; le père a enfin dans les mains les trois grands moyens d'influence : il peut contraindre, punir et récompenser; et vous trouvez que ce n'est pas assez! Vous vous figurez qu'une arme de plus dans cet arsenal de toutes armes lui donnera l'autorité qui lui manque! Vous ne vous rappelez donc pas ce que c'est que l'autorité? L'autorité et le pouvoir sont deux : l'autorité est chose morale; l'autorité s'exerce sur les âmes;... ni contrainte, ni terreur ne la donne; elle suppose la justice dans celui qui l'exerce et le respect dans celui qui la subit!

Qu'on ne me parle pas de ces monstres d'ingratitude ou de perversité, que peut seule retenir la crainte d'être déshérités! La loi n'est pas faite pour les monstres! Qu'on ne me dise pas qu'aujourd'hui la masse des enfants est irrévérente, ingrate, prodigue.... La masse des pères est-elle donc sans reproche? On parle toujours des passions de la jeunesse, des vices de la jeunesse; mais la vieillesse n'a-t-elle pas les siens? N'y a-t-il pas des pères libertins, des pères injustes, des pères faibles? La loi a soigneusement armé les pères

contre les défauts des fils : elle doit de même défendre les fils contre les défauts des pères. Pourquoi permettre que des pères puissent dépouiller leurs enfants au profit d'une maîtresse ou d'une communauté? Oublie-t-on toutes les passions terrestres ou pieuses qui rôdent autour des derniers moments d'un vieillard? Sans parler de ces sombres trames étrangères, veut-on changer la famille en une école d'hypocrisie, de flatterie et de délation ? Veut-on jeter au cœur des frères toutes les haines qu'enfantent les inégalités de partage ?

Nos adversaires opposent à ces arguments une réponse qui leur semble sans réplique : Nous voulons, disent-ils, que le propriétaire soit propriétaire, que ce qui est à moi soit à moi ! et nous vous répondons par ce vers de Cléante à Tartuffe :

Laissez-le à ses périls, possesseur de son bien.

Nous leur répliquons : Son bien ! Eh ! à quel titre est-ce son bien ?

Énumérez tous les pères riches que vous connaissez. Combien y en a-t-il qui soient les seuls auteurs de leur fortune ! Pas trois sur vingt peut-

être. C'est de leurs parents qu'ils ont reçu le bien qu'ils veulent pouvoir enlever à leurs enfants! A qui doivent-ils cette propriété dont ils se prétendent les maîtres? A la loi qu'ils veulent détruire!... L'origine de leur fortune remonte peut-être à leur père, à leur aïeul, à leur bisaïeul.... Autant de copropriétaires dont il faudrait la signature au bout de cette pétition! Un père n'est pas un propriétaire absolu, c'est un dépositaire. Il doit ce qu'on lui a dû[1]. Si l'on veut absolument changer la loi de succession, qu'on réforme donc cette disposition inique qui, le jour où un homme meurt sans testament, place sa femme légitime, la compagne de toute sa vie, après les cousins au douzième degré! Il faut avantager la mère et non pas dépouiller l'enfant.

1. On nous a fait une observation fort juste, et à laquelle nous nous rendons : c'est que le père devrait avoir la libre disposition des biens acquis par lui.

II

Tel est, avec quelques-uns des conflits d'opinions qu'il soulève, le fait social que je me propose d'étudier.

Plusieurs manières s'offraient à moi de traiter ce sujet : je pouvais le considérer au point de vue historique ; c'est-à-dire interroger les annales et les législations des siècles antérieurs sur les formes diverses qu'ont affectées les rapports des pères et des enfants, et montrer le présent comme conséquence et dernier terme passé.

Je pouvais choisir la forme philosophique; le *Traité sur le divorce*, de M. de Bonald, *l'Éducation progressive*, de Mme de Neker de Saussure, le beau livre de M. de Tocqueville sur la démocratie en Amérique, sont des modèles de ce genre d'écrits. J'ai pourtant cherché une troisième forme

qui, tout en comprenant les deux autres, fût plus appropriée, et, si je puis m'exprimer ainsi, plus personnelle au sujet que je veux traiter.

Il m'a paru qu'une question qui touche à notre vie la plus intime, à notre vie de tous les jours, ne pouvait s'étudier utilement qu'au sein de la vie même. Les récits du passé peuvent y servir de point de départ, de renseignements, en éclairer tel ou tel détail, mais ce qui nous intéresse avant tout dans cette transformation de la famille, c'est cette transformation même; ce sont les questions actuelles qu'elle soulève, les problèmes présents qu'elle pose, les drames intérieurs et journaliers qu'elle fait éclater au foyer domestique. Certes, l'examen raisonné des principes doit avoir sa part dans un tel sujet; mais cette révolution est trop confuse encore et trop en train de se faire; elle jette trop d'incertitude dans les esprits et dans les cœurs; les faits s'y confondent ou s'y heurtent trop avec les maximes; les cas particuliers et exceptionnels y sont trop nombreux; les affections y jouent un trop grand rôle et y jettent trop de troubles pathétiques, pour qu'on puisse en tirer, dès aujourd'hui, un livre de doctrines. Il faut une

forme *humaine* à un sujet essentiellement humain.

Je me rappelle une page charmante de M. Ampère dans sa *Promenade en Amérique*. Il nous y représente une ville s'élevant dans les solitudes du nouveau monde sous les bras des pionniers. C'est encore la forêt et c'est déjà la cité; une rue commencée est interrompue par une masse d'arbres encore debout; un défrichement s'achève à côté d'une place élégante et ornée de maisons : on se voit, on se sent à la fois dans un désert, dans un chantier, dans une bourgade, dans un champ. Est-ce le moment de dessiner le plan de la ville?... de fixer son enceinte? de faire le tracé des rues qui n'existeront peut-être pas?... Non! C'est l'instant de la peindre dans tout son mouvement de cité naissante.

Voilà ce que j'ai tenté de faire; c'est œuvre d'observateur, de moraliste, de peintre d'intérieur, et non de philosophe doctoral.

Au lieu d'étendre le sujet, je l'ai circonscrit; au lieu de le généraliser, je l'ai individualisé. Une âme, une âme paternelle avec ses joies, ses troubles, ses terreurs; et, à côté d'elle, une âme d'enfant, avec ses ignorances, ses curiosités et le reste

voilà le théâtre que j'ai choisi pour le développement de mon idée.

Ce livre n'est autre que le journal du père, c'est-à-dire sa biographie morale, racontée par lui-même, au fur et à mesure des événements de son existence à deux.

J'ai donné à ce père une profession, la mienne; non que ce récit soit en rien celui de ma vie ; mais j'ai espéré prêter ainsi plus de réalité à mon personnage, plus de force à ses sentiments.

Au début du livre, le père a trente-cinq ans, son fils en a six ou sept. Le père, jusque-là a subi, comme nous tous, cette douce loi qui rapproche de plus en plus les parents des enfants, mais sans réfléchir sur les conséquences profondes de ce rapprochement continu; il s'est laissé être heureux, rien de plus. Un des mille hasards de cette vie commune, une question jetée en l'air par l'enfant, crée entre eux un lien nouveau; le père entre dans son rôle d'éducateur; il ne prévoit guère, au commencement, où le conduira ce premier pas; il croit tenter seulement, avec son cher petit compagnon, une excursion dans le domaine des faits extérieurs, de la science usuelle; mais

voilà qu'il est entraîné peu à peu du monde physique dans le monde moral, puis dans le monde de la pensée, puis dans le monde de la passion, puis dans le monde religieux, c'est-à-dire, au delà du monde. A mesure qu'il marche, se lèvent devant lui, l'un après l'autre, et sous toutes formes, les plus graves problèmes cachés dans cette vie de famille plus intime. C'est tantôt une loi morale à expliquer, tantôt une connaissance nouvelle à acquérir, tantôt une de ces rencontres pathétiques dont la vie abonde, et qui vous jettent tout à coup au cœur d'une question vitale.... Il faut examiner ces difficultés, l'enfant est là qui en réclame la solution. Et, cependant, tout en élevant son fils, le père s'élève lui-même; il s'améliore en améliorant et pour améliorer! Ainsi se produit peu à peu ce double fait, cette double action qui embrasse bientôt leur existence entière : l'éducation de l'enfant par le père; l'éducation du père par l'enfant.

Dante, dans sa *Divine comédie*, nous décrit la marche de ses immortels voyageurs à travers les régions infernales et célestes : ainsi cheminent côte à côte au milieu des cercles sombres ou brillants

de notre existence terrestre, ces deux âmes de père et de fils, à la fois *conduttrice e condotte*, guides et guidées, et montant ensemble vers la lumière !

Tel est mon but, tel est mon plan; je ne raconte qu'un fait particulier, mais j'essaye d'y faire entrer la question générale qui nous occupe; je ne peins qu'une âme et une vie paternelle, mais je tâche que les autres existences de père qui l'entourent s'y résument ou s'y réfléchissent! Ainsi se sert-on du verre lenticulaire : on y fait converger tous les rayons épars pour les condenser en un foyer de lumière plus intense. Un autre sentiment me guide. J'espère que présenté sous cette forme vivante, le tableau idéal, et vrai cependant, d'un père et d'un fils de nos jours, sera un plus utile enseignement que d'abstraites dissertations.

L'image du bien n'est pas un guide moins sûr que la peinture du mal, et ma plus chère récompense, après ce long travail, serait de révéler à quelques cœurs paternels ces saintes et profondes joies de la vie commune, que l'on ne saurait pas plus deviner quand on les ignore, qu'on ne peut les oublier quand on les a perdues.

JOURNAL DU PÈRE.

J'étais assis hier au coin du feu, mon fils jouait à côté de moi, je lisais attentivement la curieuse relation d'une excursion en Chine, quand l'enfant me tira le bras et me dit : — Père, pourquoi... — Laisse-moi. — Pourquoi, en soufflant le... — Laisse-moi donc ! lui dis-je. Mais, lui, avec cette providentielle obstination des enfants : — Pourquoi, en soufflant le feu avec un soufflet, l'allume-t-on ? Réponds-moi, père, dis-le-moi... — Je n'en sais rien, repris-je avec une sorte d'impatience et en le repoussant. Il s'éloigna, chagrin, et je me remis à ma lecture. Mais j'étais distrait; mon attention. dé-

tournée un moment, ne pouvait se reprendre au fil du récit, et, malgré moi, sur ces pages, au milieu des noms étranges de ces contrées lointaines, je voyais toujours les yeux interrogateurs de l'enfant et sa mine avidement curieuse. Bientôt donc, les rivages de la Chine s'éloignèrent de moi sans que je m'en aperçusse, et, ma pensée dérivant, je me mis à réfléchir à cet admirable pourquoi, qui fait le fond du langage de l'enfance. — Quel esprit d'investigation! me disais-je; comme tout les frappe dans ce monde nouveau pour eux! Il y avait une peine réelle sur sa petite figure quand je l'ai repoussé. Et, en effet, comment ai-je pu le repousser? N'est-ce pas une faute, plus qu'une faute, d'amortir ainsi cette ardeur qui est comme la faim et la soif de l'intelligence? N'est-ce pas en quelque sorte leur fermer les yeux? Toujours écartés, ils perdent l'habitude de voir; les objets eux-mêmes n'ont plus pour eux leur signification, et nous plongeons dans la nuit ceux que nous sommes chargés d'éclairer. Mes réflexions devenaient des remords. « Ainsi, tout à l'heure, pourquoi avoir refusé de lui répondre? pourquoi, lorsqu'il me demandait cette explication, lui avoir dit... « Je ne sais pas? » A peine

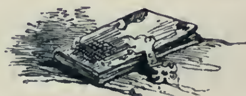
avais-je achevé ce mot, que je m'arrêtai, frappé d'un coup subit : — Pourquoi je lui ai dit *je ne sais pas*, repris-je avec lenteur, par une raison bien impérieuse, bien puissante, bien honteuse... c'est que... je ne le sais pas ! »

Le livre me tomba des mains, mon ignorance m'apparut pour la première fois dans toute son étendue, et, comme en tombant, mon livre s'était ouvert à la première page, je lus sur le titre : *Voyage dans l'Inde et dans la Chine*. — Voilà qui est bien étrange ! pensai-je, je me fatigue à apprendre ce qui se passe en Chine et je ne sais pas pourquoi ce soufflet, dont je me sers à chaque moment, allume le feu qui me chauffe tous les jours ! Que dis-je, ce soufflet? Mais ce clou qui le supporte, mais ce mur, où est attaché ce clou ; mais ces papiers peints qui recouvrent ce mur, d'où viennent-ils? Et ce livre où je lis et ce papier où j'écris, qui les fabrique? Comment? Où? Depuis quand? Les questions abondaient, les pourquoi se multipliaient; je voyais pour ainsi dire chaque objet s'animer sous mes regards et m'interroger ! Tous ces mystères au milieu desquels j'avais vécu sans les comprendre ni les sonder et qui se révélaient

à moi, m'accablaient sous cet éternel *je ne sais pas*, mon unique et humiliante réponse.

La voix de cet enfant m'a réveillé de mon sommeil d'ignorance. J'en veux sortir pour lui. Je veux étudier ce petit monde qu'on appelle une chambre pour l'y guider et lui en montrer les principales merveilles. M. Xavier de Maistre, ce délicat esprit, qui appartient au dix-huitième siècle par le badinage et au nôtre par la rêverie, a écrit son charmant petit livre avec un mélange piquant de scepticisme et de sensibilité; l'on y sent l'homme qui a vu Voltaire et qui a entrevu Chateaubriand : mais en réalité son *Voyage autour de sa chambre* n'est qu'un aimable prétexte pour en sortir. Moi, c'est dans mon réduit même que je veux concentrer mes pérégrinations; je pars en pèlerinage *pour chez moi!* Et toi, cher interrogateur, toi dont l'obstiné *pourquoi* m'a jeté dans ce nouveau mouvement d'idées, viens avec moi, écoute, regarde, instruis-toi, instruis-moi. Enfants! enfants! Nous vous aimons d'une affection bien profonde; et cependant nous ne savons pas tout ce que vous êtes pour nous. Non-seulement Dieu nous a donné en vous des sources inépuisables de joie,

mais vous nous servez d'instituteurs; vos questions ingénues ouvrent nos yeux; le besoin de vous instruire nous force à apprendre ou à réapprendre et nous vous devons tout, même ce que nous vous donnons!



PREMIÈRE EXCURSION.

Nous sommes en route depuis un mois. J'ai donné à nos excursions un titre qui enchante mon compagnon, je les appelle : *Voyage scientifique d'un ignorant autour de sa chambre*. Nos promenades sont nécessairement intermittentes, puisqu'il faut d'abord que j'apprenne le chemin avant de lui montrer. Pourtant dans ma première ardeur, j'ai si bien utilisé mon mois de travail, que j'ai déjà fait faire connaissance à mon élève avec trois ou quatre des éléments constitutifs d'une chambre : il sait, et je sais, grâce à lui, d'où l'on tire le fer, comment on le forge,

quelle est la matière et la fabrication des papiers peints.

Pour lui donner ces notions, force m'a été, non-seulement de les apprendre, mais d'apprendre à les lui enseigner.

Les enfants ne sont pas des auditeurs ordinaires qui se contentent de simples explications : leurs yeux ouverts sur vous, leurs interrogations, leurs silences, leurs inattentions vous obligent à trouver, à créer un langage spécial qui fasse entrer de force les choses dans leur esprit. Il faut être à la fois clair et intéressant, il faut tout simplifier sans rien amoindrir, il faut parler avant tout à leur imagination.

L'imagination est leur faculté maîtresse. La raison n'est chez eux qu'une qualité en germe, une qualité du lendemain; leur mémoire si prompte à recevoir les idées et les faits, ne l'est pas moins à les perdre. Comme ils ont besoin de très-peu d'efforts pour apprendre, ils oublient beaucoup; car on ne garde bien, en général, que les connaissances que l'on a conquises, et les enfants acquièrent, mais ne conquièrent pas.

Lors donc que je veux graver un fait dans l'es-

prit de cet enfant, au lieu de me fier à sa seule mémoire qui ressemble fort à une plaque photographique où tout s'imprime et où tout s'efface, je tâche de donner à mon explication un tour quelque peu piquant, une forme un peu singulière, et qui le saisisse.

Voici l'essai que j'en ai fait : nos leçons avaient cessé depuis plus d'un mois; hier, après un instant de silence, il me dit :

« Père, que signifie le mot *prochain?*

-- Prochain? mon enfant, ce mot porte son sens avec lui. Prochain veut dire, qui est proche, qui va bientôt arriver.

— Un mois, est-ce prochain?

— Pourquoi me fais-tu cette question?

— Parce qu'à la suite de la leçon sur les papiers peints qui m'a tant amusé, je t'ai demandé de m'expliquer encore autre chose; et tu m'as répondu.... ce sera pour la prochaine fois.

— Eh bien?

— Eh bien, il y a cinq semaines de cela. Est-ce que c'est prochain cinq semaines, dis!...

— Dis! dis! O questionneurs obstinés! Dieu vous a créés, tout exprès, vous, et vos points d'inter-

rogation pour nous forcer à tenir nos promesses.... Eh bien, non, cinq semaines ce n'est pas prochain.

— Pourquoi donc n'as-tu pas continué nos leçons!

— Pourquoi?... pourquoi? J'ai été un peu souffrant.

— Quand donc?

— J'ai été forcé de faire autre chose.

— Quoi donc?

— Quoi donc? Quand donc? Il n'y a pas d'échappatoire possible. Il faut te dire la vérité. Écoute, il y a dans le monde un admirable pays dont tu connais déjà peut-être le nom et dont tu entendras beaucoup parler dans tes classes, c'est la Grèce.

— Oh! oui! Athènes est dans ce pays-là.

— Précisément. Eh bien, j'avais à seize ans, un ami dont la tête était un peu vive, voire un peu folle. Un matin, c'était en 1824, après la lecture d'un beau poëme sur la Grèce que tu liras plus tard, il se prend d'enthousiasme pour Athènes, pour Sparte, et le lendemain il partait, le sac sur le dos, par la barrière Fontainebleau.... Il partait pour la Grèce! Notre voyageur marche d'une seule traite jusqu'à Ris. Étape de six lieues. Il avait bien

gagné son déjeuner, n'est-ce pas? Il déjeune donc, puis s'apprête à repartir pour Athènes.... Mais quel est son désappointement! Il s'aperçoit alors qu'il lui faut retourner à Paris.

— Pourquoi?

— Il avait dépensé tout ce qu'il avait.

— En un déjeuner?

— Il n'avait que vingt sous! Eh bien, voilà justement mon histoire. Quand je trouvai ce titre : *Voyage scientifique d'un ignorant autour de sa chambre*, mon imagination s'enflamma ; pas de retard! en route! et je commençai nos leçons.... Mais au bout d'un mois, force fut de m'arrêter, j'avais dépensé tout ce que je savais.

— En un mois!

— Mon Dieu, oui! Comme mon camarade, j'étais parti pour mon voyage avec vingt sous dans ma poche. Mais cette fois, mes provisions sont faites.... et j'ai lu.... Voyons, enfant, qu'allons-nous décrire? Ces vases? ces tapis? Non! Je veux choisir un objet bien vulgaire, bien usuel, dont la vue n'excite aucune envie, aucun regret, une chose que tout le monde possède un peu

— Eh bien, père, parle-moi de la cheminée.

— Comme tu y vas! Ce qu'il y a de plus compliqué, de plus merveilleux dans une chambre! Je ne suis pas encore assez savant pour cette leçon-là. Non! il s'agit d'un trésor plus commun et plus utile peut-être, d'une richesse dont Dieu répand partout la matière, que l'on ramasse en se baissant, un bien dont personne ne peut se passer et dont heureusement presque personne ne se passe; un bien qui aide à la santé, à la beauté, à l'intelligence; qui, par une admirable transformation, se trouve à la fois, et toujours à sa place dans les fermes et dans les plus belles maisons, qui coûte des sommes énormes et qui ne coûte rien, qui est brillant comme le papillon après avoir été obscur comme la chrysalide....

— Qu'est-ce donc, père? qu'est-ce donc?

— Qui se mêle à tous les actes de notre vie, à nos repas, à notre travail, à nos plaisirs; qui sert à la jeunesse pour se parer, à la vieillesse pour se conduire.

— Mais qu'est ce donc, père? dis-le moi. »

En prononçant ces mots, l'enfant fit un mouvement et alla frapper de sa petite main une carafe qui tomba et se brisa.

« Tu as mis le doigt dessus, lui dis-je en riant.... C'est le verre !

— Le verre.... est une aussi belle chose que tu dis ?

— Juges-en toi-même ! Un des plus grands bienfaits de Dieu, c'est la lumière, n'est-ce pas ?

— Oh ! oui !

— Eh bien, la conquête du verre, c'est la conquête de la lumière.

— Comment cela ?

— Suppose une maison sans fenêtres ! La nuit y règne au milieu du jour. L'homme y trouve sans doute un abri, mais à la façon des animaux dans une étable ; il peut y dormir, y manger, mais il ne peut pas y vivre, car il ne peut pas y travailler.

— C'est vrai !

— Suppose maintenant une maison percée d'ouvertures, mais sans vitres ; le jour y pénètre sans doute, mais avec le jour, la pluie, le froid, le vent, la neige ; l'homme n'y peut pas vivre davantage, l'air et la lumière y sont ses ennemis, autant que ses auxiliaires.

— C'est vrai !

— Grâce au verre, l'air et la clarté du jour deviennent dans les mains de l'homme comme une source toujours jaillissante dont il dispose ainsi que du ruisseau de ses jardins. Il les introduit dans son appartement à la place qui lui plaît, dans la mesure qui lui convient et en ne leur empruntant que leurs bienfaits; le jour brille pour lui, l'air souffle pour lui, mais sans sévir contre lui; il les possède, il n'est plus possédé par eux. Veux-tu que je te montre un spectacle admirable?

— Oh! oui!

— Place cette table près de cette fenêtre, prends la plume, ton papier et apprête-toi à écrire.

— M'y voici!... Eh bien, où est ce spectacle admirable?

— Ce spectacle admirable? C'est toi!

— Moi!...

— Regarde au dehors! Un grand orage se prépare! la pluie tombe, le vent mugit, les arbres les plus vigoureux plient, l'eau de la rivière se soulève.... La nature est comme saisie par une convulsion!... Mais autour de toi, quelle tranquillité! Toi une créature si petite, si faible!... tu écris sans que rien t'interrompe dans ton travail; le pa-

pier sur lequel tu traces ces caractères est immobile ; ta plume, ta plume si légère ne tremble même pas entre tes mains. Qui te sépare donc de cette terrible tourmente? Quel puissant rempart te défend contre elle ! Une feuille de verre! feuille si mince que le papier ne l'est pas davantage, si fragile que le moindre choc peut la briser, si invisible pour ainsi dire, que l'oiseau enfermé dans ta chambre, va s'y heurter croyant que c'est encore de l'air ! Eh bien, ai-je eu tort de prononcer le mot de spectacle admirable?

— Oh! non, père! non! Parle-moi encore du verre? le peux-tu?

— Si je le peux? La journée finirait plutôt que le récit des merveilles du verre. Un des plus grands bienfaits de Dieu, ce sont certes les yeux. Eh bien, le verre complète, prolonge double ce présent céleste : à ton âge, les yeux sont un instrument toujours prêt, la vue une puissance infatigable; mais, moi, je suis déjà obligé de ménager mon trésor : qu'est-ce donc quand arrive la vieillesse? Jour à jour, l'espace qu'embrassent nos regards se rétrécit, le temps où nos yeux sont vraiment à nous va se raccourcissant; nous ne voyons plus qu'en pleine lu-

mière; ce caractère est trop fin, impossible de lire; ce travail est trop délicat, impossible de le faire. Adieu tes veillées fécondes, pauvre ouvrier, tes organes font défaut à ton courage! Retourne ta toile, grand peintre, tu ne peux plus diriger ni suivre tes pinceaux! prends garde à toi, vieillard, qui t'aventures dans la rue, cette voiture va t'écraser. Pleurez, vous tous, artistes, riches, pauvres, artisans, la cécité s'avance; la nuit vous envahit! Pleurez, à moins que quelque fée bienfaisante ne vienne, par un miracle, réparer l'ouvrage détruit de la nature; la fée est venue, un talisman est dans sa main, talisman grossier, dont le nom est vulgaire, dont la forme est commune, mais qui est sublime cependant, car il nous rend la lumière.... ce sont les lunettes!

— Oh! je ne rirai plus de ceux qui en portent.

— Et les télescopes, qui rapprochent de nous les étoiles et nous font vivre au milieu de l'immensité du ciel! Et les microscopes qui grossissent les objets imperceptibles et nous font descendre dans l'infini de la petitesse, comme les télescopes nous lancent dans l'infini de la grandeur, qu'est-ce encore? Du verre! les lustres de nos appartements sont en

verre. Nos glaces sont en verre. C'est dans du verre que nous conservons nos vins; c'est dans du verre que nous les buvons : les fleurs qui ornent cette chambre, fleurissent dans du verre; le verre défend nos pendules sur nos cheminées, nos montres dans nos habits, nos gravures sur nos murailles; les thermomètres sont en verre; les baromètres sont en verre.

— Eh! qu'est-ce que le verre? s'écrie l'enfant émerveillé.

— Un peu de sable mêlé à un peu de cendre. »

Cette réponse le frappa de surprise. Tant de contraste entre les merveilleux emplois de cette substance, et cette substance même, le laissa muet et un peu déconcerté; il reprit pourtant : « Mais, père, comment se fait le verre?...

— Je te le dirai.... demain, » lui répondis-je et je m'éloignai. Pourquoi? à dessein. Pour ne pas affaiblir son impression d'enthousiasme par une trop prompte explication technique; pour le laisser toute une nuit sous l'empire de cette émotion poétique qui anime son intelligence. On sait deux fois une chose, quand on la sait et qu'on l'admire; et, en effet, lorsque le lendemain je lui racontai l'origine,

la fabrication, l'histoire du verre, chacun de ces faits entra dans sa pensée et s'y imprima, comme un cachet dans un métal en fusion; je n'ai pas peur qu'il en oublie désormais un seul détail, j'ai mis sa mémoire sous la garde de son imagination.



NOTRE BIEN-ÊTRE.

Pascal a dit excellemment : « Un des plus grands vices des hommes est de ne pas savoir rester chez eux. » Depuis que j'étudie cette chambre, tout y devient apprentissage pour moi et enseignement pour mon fils. Dans notre visite à la verrerie voisine, nous avions vu un ouvrier rendu aveugle par la réverbération de la flamme. Ma compassion pour ce malheureux, et mes réflexions sur ce malheur, m'amenèrent à quelques études nouvelles, et hier, prenant mon fils par la main, je le mis au milieu de la chambre, et je lui dis : « Regarde bien autour de toi !... » Il regarda.

« Comment trouves-tu cette chambre ?

— Très-jolie.

— Ces rideaux ?

— Très-brillants.

— Et cette glace, ces papiers, ces fauteuils, ce canapé ?... très-jolis aussi, n'est-ce pas ?

— Oui !

— Eh bien, il n'y a pas un seul de ces objets si agréables à voir qui ne représente des douleurs, des dangers, des catastrophes, du sang, des larmes, la mort !

— Comment !... reprit l'enfant effrayé.

— Tu as vu ce malheureux verrier, et ses yeux brûlés par le feu du fourneau. Sache qu'il n'est pas une profession qui n'ait aussi son fléau, pas un ouvrier qui n'ait son péril mortel. Je ne te parle pas seulement des couvreurs, qui peuvent être précipités du haut d'un toit; des maçons, qui peuvent être écrasés sous une pierre ; des carriers, qui peuvent être mutilés par une explosion ; des mineurs, qui peuvent périr dans un éboulement ; des charpentiers, qui peuvent tomber sous une chute d'échafaud ; je ne te parle pas des mille blessures que produit chaque jour le maniement

de ces outils redoutables, ni des mille maladies de fatigue et de privations qu'amène l'excès de ces rudes travaux.... non !..: ne nous occupons que de ces états paisibles dont nous touchons du doigt les utiles produits.... Vois-tu à cette fenêtre cette jolie étoffe de perse ?... Les ouvrières en coton qui la fabriquent sont toujours sous le coup de ce terrible mal dont tu as vu mourir notre vieille voisine, la phthisie. Les ouvriers en papiers peints sont menacés d'empoisonnement par l'arsenic ; les peintres en bâtiment, d'empoisonnement par le plomb ; les étameurs de glaces, d'empoisonnement par le mercure ; les tailleurs de cristaux meurent souvent poitrinaires, les ouvriers en clous dorés, paralytiques ; les femmes employées au dévidage des cocons de soie, voient leurs doigts se crevasser d'ulcères ; les ouvriers en allumettes chimiques perdent souvent leurs gencives et leurs mâchoires par lambeaux ; enfin, les artisans que l'emploi des machines soustrait, ce semble, à l'action des substances malfaisantes, trouvent un ennemi plus terrible dans ces machines mêmes : leurs corps déchirés, leurs membres broyés dans ces terribles engrenages, ajoutent le plus sanglant des chapitres

au martyrologe des hommes de travail. Ainsi, tu le vois, ce bien être qui t'entoure est fait de douleur, cette élégance bien simple qui te charme est faite de misères !... Songes-y toujours, pour te rappeler ce que t'impose ton titre de privilégié. Ne te couche jamais dans ce lit sans songer à ceux qui l'ont fabriqué et qui n'en ont peut-être pas; ne t'assieds jamais au coin de ce foyer sans te rappeler que ceux qui l'ont construit ont froid; enfin, peuple cette petite chambre de tous les amis inconnus qui t'y ont préparé une retraite pour ton travail, un abri pour tes plaisirs; penses-y quelquefois à ton père qui y a tant pensé à toi, et qu'ainsi ce cher réduit te donne une éternelle leçon de pitié, de reconnaissance et de tendresse ! »



IMAGINATION.

DANS LES JEUX.

Si l'on appelle imagination la faculté d'animer tout ce qui nous environne, de créer autour de nous un monde de fictions dont nous sommes charmés sans en être dupes ; de métamorphoser la réalité d'un coup de baguette et de rendre beau ce qui est laid, sensible ce qui est inerte, éloquent ce qui est muet, vivant ce qui est mort, si, dis-je, on donne à cette singulière puissance créatrice le nom d'imagination, on peut dire qu'un enfant de cinq ans a plus d'imagination que les plus grands poëtes. Mme Nacker de Sausure, dans un ingénieux chapitre de l'éducation progressive, a merveilleuse-

ment décrit l'aptitude des enfants à transformer une chaise en un carrosse, une poupée sans tête en une petite fille, et le sable du jardin en mille objets variés; leur vie ressemble à une fiction

J'en ai acquis cet automne une étrange preuve; je ne suis pas chasseur, mais mon frère l'est, mes voisins de campagne le sont, et, une fois le mois de septembre arrivé, ma petite maison, qui devient alors le chef-lieu de la famille, ne retentit plus que de mots de vénerie. Des chasseurs, qui parlent de chasse, ont la faculté de redire les mêmes choses pendant deux mois de suite sans se lasser jamais, et sans se douter qu'ils puissent lasser les autres. Mon fils et ses deux cousins (on sait le besoin d'imitation des enfants) n'ont donc plus à la bouche que les paroles de *battues*, de *remises*, et il a fallu les armer en chasseurs de pied en cap.

Ils forment à eux trois un total de vingt ans, où mon fils compte pour huit, et ses deux cousins chacun pour six. Dès sept heures du matin, ils s'affublent de leur gibecière, ils chaussent leurs guêtres de cuir, ils prennent leurs fusils, de vrais fusils, avec canon en métal, batterie, capsules, et qui ne diffèrent des autres que parce qu'ils ne

partent pas, et les voilà tous trois présidant aux préparatifs de la chasse. Ils parcourent toutes les chambres pour voir où en sont les chasseurs, ils les aident à nettoyer leurs armes, ils vont leur chercher leurs chiens, ils assistent à leur déjeuner, ils les conduisent jusqu'à la porte, ils les voient monter en voiture, ils leur crient adieu, ils suivent de l'œil le char à bancs jusqu'à un certain coude de la route qui le dérobe à leur vue.... Puis ils rentrent, silencieux, à pas plus lents, un peu tristes enfin, car hélas! les pauvres enfants ressemblent à leurs fusils; ce sont de vrais chasseurs, seulement ils ne partent pas.

Ici se présente un phénomène moral assez étrange; un principe d'éducation assez complexe.

Le *self-government* me paraît le but principal de l'éducation; élever un enfant, c'est lui apprendre à se passer de nous, et tout selon moi doit tendre à remettre au plus tôt, et le plus souvent possible, à l'élève les rênes de lui-même; *help on yourself*, compte sur toi.

Quelle règle convient-il donc de suivre dans cette grande question des jeux de l'enfance? Le jeu forme les trois quarts de leur vie. Faut-il les y

abandonner aux seules ressources de leur imagination? Faut-il les forcer à se tirer d'affaire et les laisser s'amuser seuls, ou bien est-il bon au contraire, là comme ailleurs, de leur ouvrir la voie, de leur tendre la main, de leur apprendre à inventer? Le problème est des plus difficiles. On ne peut nier d'une part que les enfants n'aient en eux les plus ingénieuses et les plus fécondes ressources d'amusement. Qui de nous ne s'est arrêté à contempler un enfant assis à terre et passant des heures entières à creuser dans le sable un trou sans objet, sans forme, sans fin (car il le recreuse toujours), et attaché à cet ouvrage comme Archimède à son problème. Que fait-il? A quoi songe-t-il? Que se passe-t-il dans sa tête? Nul ne peut le dire; lui-même ne le pourrait pas. Ces heures, pourtant, se sont écoulées pour lui avec cette rapidité légère dont le mot jeu est synonyme, et il a joué tout seul. Mais d'un autre côté, qui n'a pas vingt fois pris en pitié les regards de détresse et l'attitude mélancolique d'enfants réunis pour s'amuser, et ne pouvant trouver d'amusement?... Quels appels suppliants à notre expérience, à notre savoir-faire! Faut-il les repousser? Notre devoir n'est-il

pas alors de leur venir en aide, de leur donner des armes contre le plus pénible des ennuis, l'ennui dans le plaisir ? Pour moi, je l'avoue, grande était ma compassion, quand je voyais mes trois petits chasseurs traîner tristement à travers le jardin vide et la maison silencieuse leur inutile harnachement. C'était notre faute après tout s'ils ne pouvaient plus reprendre de goût à leurs jeux d'enfants, c'est que nous les avions fait goûter à nos jeux d'hommes. Voici donc ce que j'imaginai pour remplir mon rôle de maître en fait de jeux, et il arriva que je trouvai une étude pour moi, là où je ne cherchais qu'un plaisir pour eux. La vie commune avec les enfants est pleine de ces fécondes surprises.

« Pourquoi, leur dis-je en voyant leur mine abattue, n'essayerions-nous pas de chasser aussi ?

— Comment, père ?

— Oui ! prenez vos fusils, battons le petit bois, nous y trouverons peut-être quelque gibier. Qui sait ? »

Ma proposition est acceptée avec enthousiasme, et nous voilà tous les quatre lancés dans les quatre arpents qui entourent ma petite maison, courant à

travers les broussailles, escaladant les pentes, imitant toutes les allures, tous les bruits de la chasse à tir et voir même à courre; moi, jouant d'un cor imaginaire, eux, galopant sur des chevaux fictifs, appelant des chiens absents, criant faisan ! ou perdreau ! après des oiseaux invisibles.... et accompagnant le tout de décharges générales où leur lèvre faisait l'office de capsules, de poudre, de canon, de fusil ! Mais soudain quelle stupéfaction ! Ils venaient de tirer tous trois ensemble, toujours sur un gibier fantastique, et toujours avec leur bouche, quand mon fils s'écrie d'une voix éclatante et émue : « J'ai tué un perdreau ! j'ai tué un perdreau ! » Au même moment, un de ses cousins s'écrie à son tour : « J'ai tué un lièvre ! j'ai tué un lièvre ! » Et en effet, les voilà tous deux accourant, radieux, les yeux étincelants.... Ils tenaient triomphalement les deux animaux par les pattes ! C'était bien un lièvre ! C'était bien un perdreau ! Quel hasard les avait fait tomber morts si à propos à cette place? On le devine, j'étais ce hasard. J'avais été chercher au garde-manger quelques pièces de gibier rapportées la veille par les chasseurs, et je les avais semées dans le bois pour



C'ÉTAIT BIEN UN LIÈVRE! C'ÉTAIT BIEN UN PERDREAU! (Page 52)

donner à ces enfants le plaisir de les *retuer*. Jusqu'à quel point furent-ils dupes le premier jour? Comment s'expliquèrent-ils ce miracle d'un gibier tombant mort sous des armes qui ne partaient pas? Ils ne s'expliquèrent rien; ils ne se demandèrent rien : tout entiers à leur joie, à leur surprise, à leur orgueil, car cette victoire inattendue les enivrait, ils acceptèrent ce prodige comme le fait le plus naturel, ils triomphèrent de leur adresse, et ils en triomphèrent si bien, qu'ils écrasèrent de leur triomphe leur troisième compagnon qui n'avait rien tué, lui! Il fondait en larmes.

« Ne pleure pas, mon enfant, lui dis-je, la chasse n'est pas finie, nous allons recommencer, et cette fois ce sera à ton tour d'être vainqueur! Partons!...

— Oui!... Oui!... partons!...

— Vous, dis-je à mon fils et à son compagnon de gloire, « vous remonterez l'allée du fond, « et vous formerez l'aile droite. — Toi, dis-je « au vaincu, prends la coulée sous les acacias, « tu seras le centre. — Moi, je suis l'aile gau- « che! Et après nous être développés en éventail « jusqu'à la pièce d'eau, nous nous rabattrons, en

« nous rapprochant toujours l'un de l'autre, sur la « balançoire !... »

Les mots *aile droite, aile gauche, se développer en éventail,* qu'ils entendaient sans cesse dans la bouche de mon frère et de nos voisins, les transportèrent de joie ; ils s'élancèrent, chacun dans sa direction, tandis que l'aile gauche filait adroitement vers le garde-manger pour faire une nouvelle provision. Hélas ! quelle déconvenue ! Plus rien ! La cuisinière avait tout emporté. D'un faisan superbe (la pièce sur laquelle je comptais le plus), il ne restait plus que la tête, que je trouvai gisante sur la table de cuisine, et quant à l'oiseau même, il avait déjà changé sa belle parure de plumage contre une large barde de lard ! Que faire ? Tuer du gibier déjà mort, soit ! mais du gibier rôti !... Impossible ! Les voix des chasseurs commençaient pourtant à se rapprocher ! Quel sera le chagrin du pauvre déshérité, que ses deux camarades, avec l'impitoyable taquinerie des enfants, poursuivent déjà du nom de bredouille ? Les voilà qui m'appellent ! Il faut y aller ! J'y vais !... La chasse recommence.... ô surprise !... ô joie !... Le vaincu s'écrie tout à coup : « J'ai tué un faisan ! » En

effet, il se précipite suivi des deux autres vers une grosse pierre, au bord de laquelle apparaissait, toute brillante de ses riches couleurs, la tête d'un faisan royal! Il se baisse, il le saisit.... Il tire à lui!... Hélas! il ne tire qu'une tête! Les deux autres s'apprêtaient à rire, et la mine du vainqueur s'allongeait déjà, quand je dis: « Quel beau coup! Maxime a si bien tiré, qu'il a envoyé tout le corps du faisan chez le voisin, et qu'il ne reste plus que la tête!... » Cette explication les frappa de stupéfaction. Le vainqueur l'accepta comme excellente, et son front se releva avec orgueil. Les deux autres la trouvaient sans doute un peu extraordinaire, mais ils n'osaient pas douter absolument de ce que j'avais dit, et l'imagination de l'enfant le pousse si bien à la crédulité, en même temps que son cœur le porte à la confiance, que tout ce qui est extraordinaire et qu'on lui présente comme vrai, lui semble promptement vraisemblable. Je ne demande point pardon aux hommes graves de ces détails en apparence puérils, rien n'est puéril dans l'étude de l'âme, et l'on ne pénètre dans le secret de ces natures si mystérieuses qu'à la condition de ne pas dédaigner ce qui est petit. D'ailleurs,

plus d'une question sérieuse se cache peut-être sous le jeu de cette chasse fantastique. N'est-ce pas une faute de donner sitôt à l'enfant le goût d'un amusement barbare? Ce sombre mot de tuer n'est-il pas une sorte de blasphème sur les lèvres de l'enfance? N'endurcit-on pas ainsi le cœur de cet âge sans pitié? Autre reproche plus grave encore peut-être : est-ce à vous père, à vous éducateur, de tromper votre fils, en lui donnant des idées fausses?

La réponse est facile.

La chasse endurcit les muscles, elle n'endurcit pas le cœur. Les chasseurs ne sont ni moins affectueux, ni moins sensibles que les autres hommes. Tel Nemrod qui a abattu dans la journée cinquante pièces de gibier, et revient les mains et les vêtements tout souillés de sang, ne serait pas capable de couper le cou au perdreau qu'il a tué, ce que fait sans aucune hésitation votre cuisinière qui n'est pas pour cela plus cruelle.— Pourquoi? Parce que pour l'un comme pour l'autre l'idée de meurtre disparaît dans l'idée de métier ou d'art. La cuisinière ne voit dans le perdreau qu'un rôti, comme le chasseur n'y voit qu'un trophée. L'une travaille,

l'autre triomphe; ni l'un ni l'autre ne tuent. Ainsi de ces enfants. Cette chasse est pour eux affaire d'émulation, d'imagination, d'exercice, non de cruauté; et quand je les vois revenir tous trois de cette battue, haletants, les joues empourprées de santé, et les yeux étincelants de vie, je m'absous.

Quant aux idées fausses, il convient de s'entendre. Je n'appelle idées fausses que celles qui détruisent la vérité dans l'esprit en altérant le jugement. Toutes les choses non vraies ne sont pas fausses; fiction et fausseté ne sont pas synonymes; une idée fausse est une idée qui trompe. Or, voici la merveille de cette chasse imaginaire. — Elle amuse follement les enfants, mais une fois le premier moment de surprise passé, elle ne les a plus trompés du tout. Ils se sont rendu très-bien compte que ce gibier avait été tué la veille, et que c'était moi qui allais le cacher dans le bois! Seulement, une fois la chasse commencée, il redevient pour eux comme vivant; même ardeur à le poursuivre, même joie à le trouver; avec ce besoin et cette puissance d'illusion qui est propre à l'enfance, ils ne permettent pas à leur raison de gâter leur plaisir, sans laisser pour cela leur plaisir tromper

leur raison. Un jour que je me refusais à cette chasse, sous prétexte qu'il n'y aurait pas de gibier, parce que le temps était trop humide :

« Mais si ! il y en a !... me dit mon fils tout bas; mon oncle a rapporté hier deux bécasses et un faisan ! Je les ai vus au garde-manger ! »

Un tel argument était sans réplique. Il fallut partir. Eh bien, le croirait-on ? Le hasard de la poursuite ayant fait tomber les deux bécasses et le faisan dans les mains de ses deux camarades, mon fils fut saisi d'un véritable chagrin, et il ne se consola qu'une heure après, en allant lui-même dans le bois, en proposant à ses amis une nouvelle battue où il se réserva la meilleure place, et en rentrant enfin dans le salon triomphalement avec l'animal qu'il venait de tuer ! Oh ! pour cette fois, je demeurai confondu. Nous avons beau connaître les enfants, nous avons beau les étudier à la fois avec notre cœur et avec notre esprit, jamais notre intelligence ne va jusqu'au fond de ces petites cervelles. Ce jeu m'a pourtant révélé dans mon fils plus d'une disposition que je ne soupçonnais pas. Toute excitation violente met le cœur de l'homme ou de l'enfant à nu. Je lui ai découvert un amour-

propre excessif. Rien de plus facile pour lui que de partager avec ses amis son goûter, ses jouets, son argent ; mais ses succès ? non. Il m'a été impossible un jour de le décider à donner à un de ses camarades qui revenait les mains vides, la moitié de sa chasse, un faisan. A toutes mes prières, il n'opposait qu'un mot, mais décisif : « Il est trop beau !... » En vain essayai-je de lui faire comprendre que le mérite d'un don était précisément dans le prix de l'objet donné, et que son sacrifice finirait par lui être d'autant plus agréable qu'il lui aurait coûté davantage ; cette morale transcendante ne m'a valu qu'un regard ironiquement souriant, et cette réponse : « Ce sont des bêtises, ça, n'est-ce pas ? » Il n'a pu se résoudre à n'être pas seul vainqueur !

J'ai dû encore à ce jeu plus d'une révélation intéressante sur le caractère de mon fils. Les pères d'autrefois aimaient sans doute leurs enfants autant que nous, et l'exemple d'Henri IV prouve que, même au Louvre, la paternité savait descendre, au besoin, de sa gravité ; mais la pensée de s'ingénier à chercher des plaisirs aux enfants n'est-elle pas une idée toute moderne ? Ne découle-t-elle pas, comme une conséquence naturelle, de leur impor-

tance dans la maison? Enfin, les découvertes que nous fait faire cette communauté de vie ne sont-elles pas la récompense de nos efforts, la consécration de nos principes, et ne nous servent-elles pas de guides dans notre rôle d'éducateurs?



CHATIMENTS CORPORELS.

I

J'avais permis hier à mon fils d'inviter un de ses petits amis à déjeuner. Ma femme, encore souffrante, paraissait à table pour la première fois depuis quinze jours : nous avions tous la joie sur le visage. La fin du repas ne répondit pas au début.

Il y a chez tous les enfants, même les meilleurs, un fonds de malignité étrange. Qu'ils se montrent souvent égoïstes, qu'ils aient peine et parfois même se refusent obstinément à donner ce qui leur appar-

tient, je ne m'en étonne pas, c'est l'histoire de l'âme humaine, et nous, hommes, nous ne différons souvent des enfants qu'en ce que nous cachons nos sentiments et qu'ils laissent voir les leurs. Mais j'ai remarqué en eux, ou du moins en mon fils qui n'est pourtant certes pas parmi les pires, un penchant singulier à se consoler d'une privation ou d'une perte dès qu'il la voit partagée par un de ses camarades. Ne pas obtenir ce qu'il désire, cesse presque d'être une souffrance pour lui, si les autres ne l'obtiennent pas non plus. Hier, le déjeuner était fini, sa mère lui refusa une pêche. Piqué de ce refus, je dis piqué, car son amour-propre semblait plus en jeu que sa gourmandise, il se retourna vers son camarade, et lui dit : « Tu n'en auras pas non plus ! » Aussitôt, exclamation de cet enfant qui crie : « J'en veux! » Craignant que ce fruit ne lui fît mal, nous le lui refusons; mon fils triomphe. « Tu n'en auras pas non plus! Tu n'en auras pas non plus! » répétait-il sans cesse à son petit ami, qui à son tour ne cessait pas de crier : « J'en veux! j'en veux! » en mêlant des larmes à ses cris. Ses larmes provoquent les rires de mon fils. Les rires de mon fils redoublent ses larmes. Je

veux imposer silence à Maurice; il ne m'écoute pas; ou plutôt, selon la méthode machiavélique des enfants, il se tut d'abord, puis répéta tout bas entre ses dents, son irritant refrain : « Tu n'en auras pas non plus! » Exaspéré par cette obstination, blessé au cœur par ce que je croyais y voir de méchant et de cruel, je courus à lui, et levai la main pour le frapper. Mais soudain, sa mère se leva vivement à son tour, et avec une voix frémissante : « Je te défends de toucher à mon petit! » Ce mot, je te défends! ce cri de bête fauve : mon petit, ce retour violent à l'animalité, m'arrêtèrent court dans ma colère. La convalescente, pâle à la fois de sa souffrance et de son indignation, prit son fils et l'emmena. L'autre enfant le suivit, en jetant sur moi et sur ma femme ces regards étonnés et craintifs, qui se montrent dans les yeux des enfants à la vue des scènes qu'ils ne comprennent qu'à demi. Je rentrai dans mon cabinet, agité, troublé, blessé surtout de cette impérieuse défense.

Dix minutes après, j'entendis frapper à ma porte. C'était ma femme. « Mon ami, me dit-elle, je vous dois une explication, des excuses peut-être, pour un emportement.... bien inaccoutumé de ma part,

ajouta-t-elle avec ce demi-sourire propre aux malades.

— Il est vrai, répondis-je, en essayant de me contenir, je crois que vous eussiez mieux fait de ne pas me dire devant votre fils et devant un enfant étranger « je vous défends ! » Vous savez que je ne suis pas despote; les maris tyrans ne sont nullement de mon goût, mais il est quelque chose de plus fatal dans les ménages que le despotisme du mari, c'est son abaissement. Nos mœurs sont telles qu'une femme à qui son mari dit : Je vous ordonne, ne perd rien de sa dignité par cet ordre; et résignation ou docilité, son obéissance n'est aux yeux de tous qu'un acte de bon sens, ou de déférence touchante. Sa foi de chrétienne même lui commande d'obéir. Mais un mari à qui sa femme dit : Je vous le défends, est ridicule. S'il y a des témoins de cette parole, il descend dans leur estime; et quel qu'eût été mon emportement envers mon fils, vous lui avez fait plus de mal avec ce seul mot, que je n'aurais pu lui en faire, moi, en le corrigeant. Vous avez eu tort.

— Je le crois, reprit-elle doucement, et c'est pourquoi je viens vous demander pardon. Je pour-

rais cependant vous donner pour excuse, le cri de nos entrailles, le mouvement irrésistible, machinal, animal si vous le voulez, qui ne nous permet pas de supporter la vue des souffrances de nos enfants. On dit que les poules se battent avec les oiseaux de proie pour défendre leurs petits, comment voulez-vous que nous ne défendions pas les nôtres? mais je serai plus sincère. Si mon instinct maternel eût seul parlé, je l'aurais fait taire par respect pour vous, mais une autre cause, une raison plus puissante m'a entraînée.

— Plus puissante?

— Oui! un souvenir! Mon devoir est de vous dire aujourd'hui ce que j'ai toujours caché à tout le monde, ce que je voudrais me cacher à moi-même.

— Qu'est-ce donc?

— Mon père était emporté jusqu'à la violence. Un jour, j'avais quinze ans, dans un accès de fureur, il me donna un soufflet! »

Elle devint très-pâle en prononçant ce mot, et s'arrêta un moment comme ne pouvant achever. Puis elle reprit, avec effort et à voix basse :

« J'ai aujourd'hui trente ans, je ne l'ai pas ou-

blié. Mon père est mort, je ne le lui ai pas pardonné.... »

Je fis un geste de dénégation.

« Je vous le répète, reprit-elle, je ne le lui ai pas pardonné. Depuis ce moment, j'ai juré que personne ne lèverait la main sur mes enfants.

— Remarquez, répliquai-je, que vous étiez une femme, que vous aviez quinze ans, et que cet enfant en a dix à peine.

— Je pourrais vous faire une bien terrible réponse, reprit-elle d'une voix sombre, mais je ne le veux pas, je ne le dois pas ! Laissez-moi seulement vous dire que nous ne savons pas à quel âge la fierté s'éveille dans les âmes bien placées, que nous ne savons pas quand commence le sentiment de l'injure, jusqu'où il pénètre, et en tous cas, notre devoir à nous, parents, n'est-il pas, mon ami, de faire naître ce sentiment, chez nos enfants, et non de l'amortir.

— Une correction paternelle faite à un bambin, n'est pas une injure, répliquai-je avec une certaine vivacité impatiente; nos pères n'étaient pas moins fiers que nous, et ils ont reçu et donné le fouet sans en être ni humiliés ni dégradés.

— Cela ne prouve qu'une chose, répondit-elle

avec une persistance et une fermeté d'accent qui ne lui sont pas habituelles, c'est que sur ce point comme sur beaucoup d'autres, les temps sont changés. Ce qui n'humiliait pas autrefois, humilie aujourd'hui, ce qui ne révoltait pas autrefois, révolte aujourd'hui! J'ai appris de vous-même qu'une des vertus de ce siècle était le respect de l'homme!

— De l'homme!... Oui! mais, non d'un gamin de dix ans.

— Si votre fils était au collége, et qu'un maître le battît, que feriez-vous?

— Je courrais à ce collége et j'emmènerais mon fils, non sans avoir d'abord vertement tancé le maître.

— Pourquoi? Parce qu'il aurait battu votre fils? Vous avez bien voulu le battre, vous!

— Mon fils est mon fils et non le sien! J'ai le droit de le frapper, il ne l'a pas.

— Que ne lui déléguez-vous, ce droit, si c'est un si bon moyen d'éducation?

— Laissons là les petites ironies, ma chère! Et parlons raison pratique. Une punition paternelle légère, donnée à propos, est une justice sommaire

qui fait gagner beaucoup de temps, et a le grand avantage de corriger en une seconde.

— Mais c'est que l'idée de corriger, reprit-elle avec véhémence, n'entre presque jamais pour rien dans cette violence! Voyons! soyons sincères! Quand tout à l'heure, vous, vous-même, vous avez levé la main sur votre fils.... pensiez-vous à le corriger? Non! Vous cédiez à votre impatience! Eh! qu'auriez-vous fait, si je ne vous eusse pas arrêté, et si en réponse à ce coup brutal, il vous avait dit en vous bravant.... ce que j'ai entendu dire à un enfant de son âge... Cela ne m'a pas fait de mal! Vous auriez donc frappé plus fort, ou vous vous seriez avoué vaincu!... Croyez-moi, un père qui frappe son enfant n'est pas un juge qui punit, c'est un homme en colère qui se venge! Il ne pense pas à réprimer le défaut de son fils, il satisfait le sien!... »

Irrité de son insistance, piqué peut-être de sentir qu'elle avait raison, je voulus répondre; « Vous essayerez vainement de me convaincre, reprit-elle avec une force d'émotion croissante, et qui semblait jaillir de je ne sais quelle source cachée ; je n'ai pas médité comme vous, mais un sentiment profond, intime, m'en a plus appris sur

ce triste sujet que de longues études de cabinet ! Comment! Il y a une loi pour empêcher de battre les animaux ! et là où il est interdit de frapper un chien, il sera permis de frapper un enfant ! — Oh ! Tenez! tenez ! s'écria-t-elle, en laissant enfin éclater cette douleur secrète longtemps amassée et cachée.... Ce mot me fait trop de mal !... Il m'arrache mon secret !... Il faut bien tout vous dire, puisque je ne puis vous convaincre, si je ne dis pas tout ! »

Elle s'arrêta alors, comme vaincue par son émotion ; puis bientôt, faisant effort, elle reprit d'une voix tremblante qu'elle essayait de calmer :

« J'avais deux frères. Si la violence de mon père envers moi fut un accident, elle fut un système envers eux. Emporté par tempérament, mon père était dur pour ses fils par principe. Sous prétexte que des garçons doivent être élevés sévèrement, il élevait les siens brutalement. Eh bien, mon plus jeune frère mourut à douze ans, de la poitrine, aux Eaux-Bonnes. Savez-vous quel fut son dernier acte de volonté et comme sa dernière parole ? Le refus de voir mon père ! « Qu'il n'entre pas! s'écria-t-il en apprenant son arrivée.... Qu'il n'entre pas ! Il

m'a trop maltraité! Je veux mourir tranquille! Qu'il n'entre pas! »

Je ne pus retenir un geste d'effroi.

« Attendez! Attendez! reprit ma femme avec une énergie fiévreuse, je n'ai pas tout dit! Vous connaissez mon second frère, l'officier de marine. Un jour, il venait d'avoir dix-huit ans, il entra dans notre chambre, pâle, hors de lui. « Ma mère, dit-il à la pauvre femme épouvantée, mon père vient de me battre! Allez lui dire qu'il se garde bien de recommencer, car s'il me frappe encore, je le lui rends! »

— Il a dit cela! m'écriai-je.

— Il ne l'aurait pas fait! Mais voilà au milieu de quelles angoisses et de quelles terreurs ma mère et moi nous avons vécu! Voilà ce qui m'a inspiré mon horreur pour les prétendues corrections paternelles! Oh! croyez-m'en, mon ami! Croyez-en mon cœur de fille, de sœur et de mère! Ce n'est pas ainsi qu'on élève des créatures humaines! Si vous frappez un enfant par colère, vous perdez tout empire sur lui, on ne règne sur les âmes que par le calme. Si vous le frappez par principe, cet emploi de force brutale affaiblit ou anéantit tous

les moyens de persuasion, de raisonnement, c'est-à-dire l'éducation même. Pour un enfant qu'on habitue aux coups, il n'y a plus que les coups qui comptent. »

Ma femme, après ces paroles, s'arrêta de nouveau, mais en tombant cette fois épuisée sur son siége. Je courus à elle, effrayé et plein de regret.

« Ce n'est rien! ce n'est rien! me dit-elle en souriant, seulement voilà un mauvais régime pour une convalescente, et si le docteur le savait, il me gronderait de mon éloquence. Mais dussé-je la payer de quelque souffrance, je ne la regretterai pas, si je vous ai convaincu. »

Je lui répondis sans fausse honte :

« Merci et pardon. Je vous avais donné un mauvais exemple, vous m'avez répondu par une utile leçon; elle ne sera pas perdue. Je respecterai votre fils et le mien. »



II

Quelques mois se sont écoulés depuis cette scène.... J'ai réfléchi ; j'ai observé, j'ai interrogé ; et chaque jour je me suis convaincu davantage que ma femme avait vu juste. Les femmes ont dans ces questions de sentiment, une perspicacité, une finesse, une force de logique, qui l'emporte de beaucoup sur notre méthodique et lourde raison masculine [1].

Rien ne donne lieu à des opinions plus contradictoires que cette question des châtiments corporels.

Les uns disent : On ne frappe plus les enfants.

1. On s'étonnera peut-être que j'aie dans ce livre donné un rôle si restreint à la mère. La raison en est que dans l'*Histoire morale des femmes* j'ai traité ce sujet aussi complétement que je l'ai pu.

Les autres : Il est utile de les frapper, pourvu que ce soit très-modérément et à titre de correction.

C'est une double erreur.

Sans parler des classes ouvrières où la violence et la grossièreté des parents changent trop souvent les enfants en victimes et les pères en bourreaux, on frappe encore quelquefois les enfants dans les maisons d'éducation : on les frappe encore beaucoup dans les familles.

La vie commune avec les enfants, leur séjour à la maison, leur présence à table, leur turbulence indisciplinée, les gâteries dont ils sont l'objet, l'intervention continuelle des parents dans leurs études et leurs plaisirs, amènent à chaque instant, des conflits, des mouvements d'irritation, qui se traduisent en coups, ou, si on l'aime mieux, en tapes.

Un père arrive pour le déjeuner? Il est de mauvaise humeur parce qu'un débiteur qui lui avait promis un remboursement, manque à sa parole; ou bien parce qu'il a échoué dans quelque entreprise? A ce moment l'enfant commet une étourderie, il brise une tasse, il fait une réponse peu convenable à sa mère. Le père se lève avec impatience

et le frappe. L'enfant paye pour le débiteur qui n'a pas payé.

Une mère donne une leçon à son fils? une leçon de musique par exemple; (rien n'irrite les nerfs, comme de donner des leçons de musique). L'enfant est distrait, ou la mère est contrariée? Une toilette de bal qui n'arrive pas! un mémoire de couturière qui lui a attiré des reproches de son mari! L'enfant fait une fausse note? Malheur à ses doigts! J'ai vu des mères, admirables de dévouement dans leurs fonctions de répétitrices, en arriver, par impatience de la paresse de l'enfant ou par désir passionné de ses succès, à le frapper non-seulement avec la main, mais avec une règle. Supposez des parents violents, ces châtiments peuvent devenir un danger pour l'enfant; la colère ne mesure pas ses coups. Enfin, légers ou graves, ils sont toujours une faute, car ils amoindrissent le père aux yeux du fils.

Quant au prétendu principe de la correction paternelle, il exige dans le correcteur une telle impassibilité, une telle équité, une telle modération, qu'aucun père aujourd'hui n'en juge personne capable excepté lui, et qu'il en est moins capable

que personne, y étant plus intéressé que tout le monde. D'ailleurs, un mot tranche la question. Ce n'est plus de notre temps. C'est un reste de ces époques grossières où l'on conduisait les soldats à coups de plat de sabre, les marins à coups de garcette, les enfants à coups de férule, les domestiques à coups de canne, les paysans à coups de pied, les femmes parfois à coups de cravache! Ne lit-on pas dans Saint-Simon que le fils de Louis XIV était tellement battu par le sage Montausier, devant le pieux Bossuet, que sa plume échappait à ses petits doigts gonflés et tout bleus de coups? Rejetons tout ce qui ressemble à ces odieux principes! Ils dégradent plus encore celui qui les applique que celui qui les subit. Nous respirons un autre air! Nous vivons dans un autre monde! et nous ne voulons pas plus de la terreur pour gouverner les enfants que pour gouverner les hommes! On mettra en avant qu'il y a des natures si perverses que la terreur seule peut les dompter. On fera luire à nos yeux le sanglant incendie de l'île du Levant[1]. La réponse est facile! Au même moment où ces

1. On se rappelle cet horrible crime, et ces petits détenus brûlés vifs par leurs camarades.

petits misérables épouvantaient notre siècle par des cruautés inconnues, d'autres enfants, aussi jeunes qu'eux, condamnés ainsi qu'eux, habitants aussi d'un pénitencier, rachetaient non-seulement leur propre faute, mais ce semble le crime même de leurs compagnons, en apparaissant dans un désastre public comme des sauveurs et des victimes. Il y a trois mois, en Touraine, au milieu des ravages de l'inondation, qui a le plus contribué peut-être à préserver la ville de Tours? Les petits colons de Mettray. La digue qui protége la ville, à deux lieues de distance, était menacée; l'épouvante avait fait fuir tous les paysans des environs; personne sur les lieux, qu'un ingénieur, un officier d'état-major et quelques rares travailleurs. Les petits colons de Mettray accoururent! Pendant douze heures, la nuit, à la lueur des torches, sous des torrents de pluie, ils luttèrent à force de travail contre l'assaut du fleuve, et méritèrent, comme en 1856, que la ville de Tours leur décernât cette médaille d'or: « A la colonie de Mettray, la ville de Tours reconnaissante. »

Ce n'est pas tout! Le dévouement chez eux n'est pas un accident, c'est une habitude. Dès

qu'un incendie éclate à trois lieues à la ronde, quels sont toujours les premiers pompiers accourus? Les petits colons de Mettray. Quand une épidémie se déclare, quels sont les premiers gardemalades? Les petits colons de Mettray! Or, comment a-t-on changé ces petits voleurs en héros? Est-ce par la terreur? Est ce par les corrections matérielles? Non! C'est par le travail et par l'honneur! Depuis trente ans, parmi les trois mille détenus de Mettray, il n'a pas été donné un coup, pas un! La seule punition, c'est la cellule, je me trompe, il y en a une autre : on prive les coupables d'aller à l'incendie. Et c'est quand le fondateur de cette colonie gouverne et contient, par de tels moyens, toute une population d'enfants filous, vagabonds, abandonnés par leurs parents, sans instruction, sans religion, c'est alors qu'on viendra dire que nous, qui avons sur nos enfants tous les moyens d'action que donnent la tendresse et la vigilance, nous aurons besoin de la force pour les diriger!... Tout mon cœur se révolte contre une telle doctrine.. . Non! si vous voulez être dignes d'élever des créatures humaines, il ne faut pas sévir sur le corps pour gouverner l'âme, mais agir

sur l'âme pour dominer le corps. Il faut relever les esprits au lieu de les courber; il faut chercher des punitions morales pour moraliser par les punitions mêmes! Il faut surtout vous souvenir que le premier principe du dix-neuvième siècle est celui-ci : Honore dans tout individu une âme, et pour lui apprendre à se respecter, respecte-le[1]!

1. Je tiens de l'amiral Jurien de la Gravière, que l'abolition des châtiments corporels dans la marine, loin de nuire à la discipline, l'a affermie. Partout l'éducation remplace la correction.



LES ENNEMIS.

Un livre de voyages, dont j'ai lu hier quelques pages avec mon fils, m'a fourni un sujet d'entretien qui l'a intéressé.

« Oui, mon ami, lui dis-je, en fermant le volume, oui ! quand les sauvages de la Nouvelle-Zélande font prisonnier un de leurs ennemis, ils le mangent ! Sais-tu pourquoi ? Ce n'est pas seulement par cruauté ou par vengeance, c'est aussi par intérêt personnel.

— Parce qu'ils trouvent cela bon ?

— Peut-être bien, répondis-je en riant malgré moi, mais ils ont un autre motif. Il leur semble

qu'en mangeant le corps d'un ennemi, ils mangent aussi son âme, qu'ils font entrer en eux son courage, de sorte que cet ennemi mortel, devenu là leur captif en dedans, est comme contraint de les aider à bien se battre et à triompher.

« Aussi, lorsqu'ils reviennent de la guerre avec de nouvelles chevelures, ils adressent un chant d'actions de grâce à cet esclave invisible, et le remercient de la victoire qu'ils lui doivent en partie. Que dis-tu de cette idée ?

— Elle me paraît bien étrange.

— J'en sais pourtant un autre plus extraordinaire encore ! Je sais un victorieux plus maître encore de ses ennemis que ce sauvage.

— Comment ?

— Oui, car le sauvage les tue et les anéantit pour les forcer à le servir. Mais cet autre victorieux les introduit pleins de force dans sa maison ; il vit à côté d'eux, avec eux ; il les tient enchaînés, mais grondants et toujours prêts à briser leurs chaînes, à le tuer !... Tandis que lui, calme au milieu de ces esclaves redoutables, il dit à l'un : réchauffe-moi !... A l'autre : éclaire-moi !... A un troisième....

— Père! me dit l'enfant, sans pouvoir se contraindre davantage, quel est cet être tout-puissant? Dans quel pays merveilleux se trouve sa demeure?

— Sa demeure? c'est cette chambre. Cet être surnaturel, c'est toi.

— Moi! reprit l'enfant avec une surprise mêlée de crainte.

— Oui! toi! car tu es homme!

— La mort me menace de toute part?... Je vis au milieu d'ennemis?...

— Sans doute.

— Quels sont-ils?... Où sont-ils?...

— Veux-tu en voir apparaître un à l'instant?

— Oui.

— Eh bien, c'est toi-même qui vas le faire venir; mais d'abord, écoute-moi. Te souviens-tu de notre excursion à pied en Champagne, et de l'orage effroyable qui nous y assaillit.

— Oui, père.

— Quel désastre! quelle tempête! La pluie tombait à flots si pressés qu'elle nous aveuglait; en un instant, manteaux, vêtements, chaussures, furent traversés, percés, inondés par l'eau. L'eau ruisse-

lait sur tous nos membres, l'eau glaçait notre sang dans nos veines, l'eau défonçait le terrain où nous marchions et dérobait le sol sous nos pas. Plus de route ! pour sortir elle avait disparu sous l'eau. Eh bien, viens avec moi ; suis-moi au fond de cette chambre, près de cette baignoire. »

Il me suivit.

« Tourne cette clef de cuivre. »

Il la tourna, l'eau jaillit.

« Voilà, lui dis-je, cet ennemi terrible, ou plutôt voilà le vaincu. A l'abri dans sa maison, l'homme bravait les invasions de l'eau ; il veut plus. L'eau ne tombe plus sur lui, ce n'est pas assez ; il faut qu'elle tombe et coule pour lui ; il enlève les rivières à leur lit ; il appelle à lui de cent lieues les sources perdues dans les entrailles de la terre, et les établit au-dessus des villes comme de grands lacs suspendus, pour de là les déverser à son gré, et les faire ressortir en fontaines, en ruisseaux, ou plutôt en élégance et en salubrité ; car, sache-le bien, l'eau dans les villes c'est la santé, c'est la pureté, ce sont les épidémies combattues, ce sont les rues assainies, ce sont les vêtements nettoyés, la poussière abattue, la

chaleur apaisée, les incendies éteints, ce sont les arbres, les fleurs, le printemps, enfin, et tout cela.... »

Je m'arrêtai, car je vis que mon fils ne m'écoutait plus. Il est un sentiment qui domine tout chez l'enfant, sentiment providentiel comme la faim : c'est la curiosité ; la curiosité est sa mère nourrice. Le jeune homme a besoin d'ailes, il est enthousiaste ; l'enfant a besoin d'apprendre, il est curieux. Faites devant un enfant la description la plus chaleureuse, il sera ému avec vous et comme vous tant qu'il comprendra tout ; mais qu'arrive un seul mot qui demande une explication, soudain son émotion s'arrête, son instinct fondamental s'éveille, et vous le voyez distrait, préoccupé, jusqu'à ce qu'il ait pu placer son admirable : Est-ce que ?... Ainsi m'advint-il.

« Père, est-ce qu'il y a de ces grands lacs suspendus à Paris ?

— Sans doute.

— Où donc ?

— L'un au nord-est de la ville, l'autre à l'ouest, l'autre au sud, le quatrième au centre même.

— Et comment les remplit-on ?

— Par la seule force d'un mot que je t'explique-

rai plus tard : *L'eau tend à reprendre son niveau....* Armé de ce mot, un savant a pratiqué tout près de Paris, à Grenelle, un petit trou dans la terre, un petit orifice d'où jaillit tranquillement, continuellement, dans une proportion de mille litres par minute, une gerbe d'eau chaude de cent dix pieds de haut.

— De cent dix pieds, père ?

— Sans doute ; l'eau ne tend-elle pas à reprendre son niveau ! Or, d'où vient cette gerbe ? des hauteurs de la Champagne. La science l'a saisie là au moment de sa chute ; elle l'a suivie dans tous ses détours à des milliers de pieds de profondeur, et, frappant du pied le sol à quarante lieues de sa source, elle a dit : le flot est là ; et le flot a jailli ! Ainsi la rivière de l'Ourcq, ainsi les sources d'Arcueil, ont été amenées à Paris par un canal et un aqueduc ; et de la sorte, rivières et fleuves, lacs intérieurs, sources impétueuses, cataractes dévastatrices, torrents, tous vaincus par cette seule loi, s'élèvent et planent comme des divinités bienfaisantes au haut de la ville, et pénètrent pacifiquement dans les plus petites demeures, dociles, tu l'as vu, même à la main d'un enfant, qui dit au

torrent : Coule ! Arrête-toi ! Et le torrent coule et s'arrête. »

— Père, et le second ennemi ?

— Je te l'ai nommé.

— Tout à l'heure ?

— Tout à l'heure ; je te l'ai même fait voir dans le plus terrible déploiement de sa force.

— Il est donc terrible ?

— Si terrible, que.... Prends garde ! il s'élance vers toi. »

Une bûche avait roulé de la cheminée.

« Ah ! le feu ! reprit gaiement l'enfant en replaçant le tison dans le foyer.

— Oui, le feu ; le nommer, c'est le décrire. Quel ennemi ! L'eau dissout, mais lentement ; le feu détruit en une seconde. Son contact est une blessure, sa blessure une torture atroce. L'eau tue ; mais pourtant nous vivons dans son sein quand nous nageons, nous la contraignons de nous porter, et pour qu'elle nous fasse mourir, il faut qu'elle entre dans notre bouche et pèse sur notre poitrine ; mais le feu ! quelque place qu'il touche, quelque membre qu'il attaque, il dévore, et si l'homme qu'il a blessé survit, il porte gravée sur sa chair l'ineffaçable

empreinte de cette morsure. Mille moyens de salut contre l'eau : une digue de pierres, un toit de bois, le fer, le chaume même nous en garantissent. Mais le feu, rien ne l'arrête : opposez-lui du bois, il le consume ; du fer, il l'amollit, de la pierre, il la calcine ; et cela sans tomber comme le torrent en masses formidables ; il suffit qu'une étincelle se loge dans une poutre.

— Ah ! oui ! comme dans le grand incendie de la manufacture de Verneuil.

— Hé bien, tu te rappelles qu'au bout de quelques jours, cet incendie éclata tout à coup avec fureur. En une seconde, il apparut terrible, irrésistible ; tout ce qu'il touchait devenait feu comme lui ; il marchait à la destruction de la manufacture et du village, suivi, grossi par une armée tourbillonnante de corps enflammés : il forçait les maisons à dévorer les maisons. Tel est cependant l'hôte que l'homme a osé introduire chez lui. Le feu est mêlé à tous les actes de notre vie, il sert à tous nos besoins. Quelle plus vive expression de la misère que ce mot : Il n'a pas de feu ! Quelle plus charmante image du bonheur domestique que ces mots : Le coin du feu !

Ne dirait-on pas qu'on parle d'un ami? Ami perfide, pourtant, et ami redouté. Que de précautions contre lui! une place à part, bâtie exprès, une maison dans la maison pour ainsi dire; un foyer formé d'éléments déjà durcis par lui; l'isolement de tout objet : premiers préparatifs qui ne suffisent pas pour nous préserver. Que de fois, au moment le plus inattendu, cet ennemi que l'on croit enchaîné bondit à plusieurs pas de distance, et lance sur vous des étincelles meurtrières! N'altère-t-il pas ce qu'il ne peut consumer? N'exhale-t-il pas sans cesse une sorte de poison corrosif qui, se répandant partout, nous attaque par tous les sens, la vue, l'odorat, la respiration, flétrit les ornements de la maison, fane les vêtements qui nous couvrent? Tu as nommé la fumée. Que faire pour arracher ce reste de pouvoir à cet ennemi révolté? Comment le contraindre à n'être qu'utile.... Tâche bien rude, impossible même, si nous n'avions découvert et enrôlé un allié tout-puissant qui achèvera de le réduire, un combattant mystérieux.

— Qui est donc cet allié, père?

— Qui est-il, mon enfant? qui?... un troisième ennemi.

— Un troisième ennemi !

— Sans doute; ne t'en ai-je pas promis plusieurs ? et l'entrée de ce nouvel adversaire dans la chambre va te donner un nouveau plaisir en compliquant le combat, et en te montrant l'adresse de l'homme sous un nouveau jour. Tu lisais avant-hier l'histoire d'un éléphant dans Buffon ?

— Oui, père.

— Te rappelles-tu la manière que les Indiens emploient pour se saisir des éléphants sauvages ?

— Sans doute, car cette manière m'a paru charmante. Ils se servent d'éléphants apprivoisés qu'ils emmènent dans la forêt. Les éléphants sauvages viennent pendant la nuit se joindre à leurs anciens camarades, et quand ceux-ci, chassés par l'homme, retournent à la ville, les autres entraînés par une sorte de charme les suivent.

— Hé bien, c'est ce que fait l'homme pour ces hôtes redoutables qu'il s'est donnés. Il les réduit l'un par l'autre : il double leurs forces par leurs luttes mutuelles. Chacun d'eux devient son serviteur, non-seulement par les services qu'il lui rend, mais par ceux qu'il lui fait rendre ; ainsi l'eau nous aide à éteindre le feu : le feu double les

usages de l'eau en nous aidant à la chauffer; et quant au feu, et à la fumée, c'est un troisième ennemi qui va réduire l'un et nous délivrer de l'autre.

— Ah! oui! l'air! s'écria l'enfant.

— Tu l'as dit, c'est l'air. L'air enfermé dans un soufflet active la flamme, l'air enfermé dans une ventouse chasse la fumée : Mais veux-tu une plus belle preuve encore de l'empire de l'homme sur le feu?

— Oh! oui!

— Hé bien, prends une allumette.

— Une allumette?

— Est-ce que tu sais rien de plus merveilleux que ces petites boîtes qui tiennent le feu et la flamme à notre disposition. Les anciens nommaient Jupiter, porteur du feu, (Ignifer); une allumette mérite ce nom autant que Jupiter. »

Je m'arrêtai à ces mots frappé et presque ému d'un geste de mon fils. Quand j'avais commencé à parler, il avait pris machinalement une boîte d'allumettes placée près de lui, et en brisait quelques-unes tout en écoutant; mais à mesure que le développement de l'entretien appelait son attention

sur ces utiles instruments, il les brisait avec plus de lenteur; une dernière, qu'il tenait à la main, resta même quelque temps sous ses doigts à demi-courbée, et quand j'eus fini, il la replaça intacte dans la boîte ; on eût dit qu'il avait appris à la respecter.

Après quelques instants de silence s'étant suivis, l'enfant reprit :

— Père, après?

— Comment, après?

— Oui, un autre ennemi.

— Je n'en ai plus.

— Tu en as encore, j'en suis sûr.

— Qui t'a dit cela?

— Je le vois à ta figure; tu connais encore un ennemi.

— Tu te trompes, j'en connais deux.

— Vraiment! aussi méchants que le feu et l'eau? aussi utiles?

— Je ne sais; mais du moins plus extraordinaires et d'une conquête plus difficile encore.

— Quels sont-ils, père?

— Devine-le.

— Ils sont dans cette chambre?

— Oui.

— A quelle place?

— L'un d'eux est caché, l'autre est partout.

— Je le vois?

— Tous les jours.

— Même maintenant?

— Non, mais un autre de tes sens le saisit.

— Mon oreille? Je l'entends?

— Je ne sais; cherche.

— Où peuvent-ils être?... En tous cas, ce ne sont pas des ennemis bien dangereux, puisque je ne les connais pas.

— Ils pourraient te tuer tous les deux en une seconde.

— Vraiment!

— Hier encore, dans la maison voisine, quatr personnes sont mortes frappées par l'un d'eux.

— Il n'est donc pas dompté?

— Si; mais un oubli, un moment de précipitation, une négligence, suffisent pour lui rendre toute sa fureur avec toute sa force, et tourner contre nous ses irrésistibles coups.

— Ah! nomme-le moi!

— Écoute. Te rappelles-tu une gravure qui re-

présentait de pauvres enfants à peine plus âgés que toi, et qui, hâves, amaigris, attachés par le milieu du corps, tiraient sous de sombres voûtes, trop basses même pour leur petite taille, un chariot de pierres noires?

— Sans doute, père; ce sont des enfants qui travaillent dans des mines de charbon.

— C'est cela même, et je ne connais point de parole qui représente plus de souffrance et de travail que ce mot: les mines. Quel soupir douloureux dans cette phrase mélancolique dont vous saluent les mineurs allemands, lorsqu'ils vous rencontrent dans leurs galeries souterraines: Gluckaüf, *Bonheur en haut!* La privation de la douce clarté du jour, cette richesse du pauvre, n'est pourtant pas la seule souffrance du mineur, et surtout du mineur de houille: l'air qui lui manque, ces galeries basses où il marche courbé en deux, ces filons qu'il exploite, couché sur le dos, tout cela n'est rien près du danger terrible qu'il rencontre dans les entrailles de la terre. Quelquefois, le matin, lorsque, descendant le long de ses échelles de 600 mètres, l'ouvrier arrivait au lieu de son travail, il se sentait saisi par une odeur péné-

trante et infecte; son gosier se desséchait, sa tête tourbillonnait; tout à coup une explosion effroyable! Les parois se fendent, les voûtes s'ouvrent, les galeries s'écroulent; l'ouvrier est renversé....

— Il est mort, père?

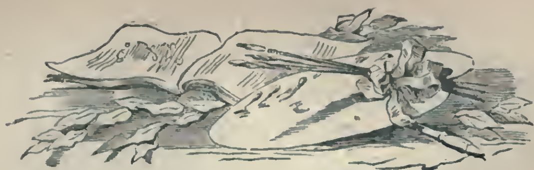
— Oui, mort.

— Et qui donc a produit ce désastre? Quelle est cette odeur? quelle est cette flamme? quel est ce souffle?

— Ce souffle, cette flamme, enfant, c'est le gaz qui t'éclaire et qui illumine les villes. Quoi de plus grand? L'homme ne connaît ce gaz que par ses mortelles atteintes; ce gaz l'étouffe, ce gaz le blesse, ce gaz le tue... Eh bien, de tout cela l'homme ne voit qu'une chose, c'est que ce gaz éclaire. Foudroyé par lui, il ne se dit pas : C'est la foudre; il s'ecrie : c'est la lumière! et il l'amène dans ses maisons, dans ses cités; il fait courir à travers ses poutres et ses planchers cette flamme bleuâtre, si longtemps mortelle et maudite, et que la nature semblait avoir cachée au fond de la terre comme un monstre, comme l'esprit des régions ténébreuses. Ce n'est pas tout. Il me reste à te parler d'un dernier ennemi : Je ne t'en dirai qu'un mot

mais qui t'expliquera toute sa puissance, c'est lui qui produit le tonnerre, et l'électricité est son nom. Hé bien, pense que l'homme introduit l'électricité dans son appartement, pour en faire un messager qui porte ses paroles, une sonnette qui appelle ses domestiques, et tu comprendras, qu'à notre époque, un petit enfant comme toi, assis tranquillement au coin de la cheminée, est un être aussi extraordinaire que les plus fameux hommes de l'antiquité, Orphée, Hercule, qui marchaient suivis de lions et de tigres apprivoisés, car tu vis au milieu d'ennemis bien plus terribles que des bêtes féroces, et tu fais bien plus que les apprivoiser, tu les forces à te servir. »





L'AMOUR DU BEAU.

« Père, qu'est-ce que l'amour du beau? »

Il y a quelques jours mon fils me salua ainsi en entrant dans ma chambre.

Qui fut surpris? Ce fut moi, je vous le jure.

« Eh! d'où t'es venue, lui dis-je l'idée de me faire une pareille question?

— De ce que je t'ai entendu dire hier que l'amour du beau était une des plus utiles passions de l'homme.

— J'ai dit cela? J'ai eu bien raison.

— A quoi donc est-ce utile, l'amour du beau?

— A quoi, m'écriai-je dans un premier mouvement d'enthousiasme ; à quoi ? »

Puis, me ravisant :

« Avant de te dire à quoi sert cet amour, il faudrait d'abord le définir.

— C'est vrai, père, qu'est-ce que le beau ?

— Ah ! voilà !... qu'est-ce que le beau ?... Tu me fais là une question qui m'embarrasse fort. Je pourrais bien te répondre avec quelques philosophes : Le beau est la splendeur du vrai ; ou bien : Le beau est la manifestation de l'idéal dans le réel. Mais il est probable que tu me demanderais de t'expliquer mon explication, et tu n'aurais peut-être pas tort. J'aimerais donc mieux te montrer un objet matériel qui te fît comprendre....

— Père, tu me répètes toujours que tout est dans la chambre, n'y pourrais-tu pas trouver cet objet ?

— Tu as raison et je n'ai même qu'à prendre au hasard.... Tiens, regarde briller et étinceler au soleil ce rideau de brocatelle dont les larges fleurs rouges ressortent en relief sur le tissu doré qui forme le fond ; eh bien, cela est beau.

— Ah ! oui. Ce rideau t'a coûté très-cher, n'est-ce pas ?

— Trop cher, hélas! pour ma modeste fortune; je n'y puis penser sans remords.

— Alors, je comprends; ce qui est beau, c'est ce qui est cher; et aimer le beau, c'est avoir beaucoup d'argent.

— Ah! bon Dieu! qu'est-ce que tu me dis la!

— Mais père, puisque tu m'as répondu....

— Je ne t'ai pas répondu un mot de cela.

— Mais alors, père, reprit-il avec cette inflexible logique des enfants, qu'est-ce que l'amour du beau.

— Je n'en sais rien, lui répliquai-je avec quelque impatience, je chercherai. »

Je cherchai en effet, mais comment définir à cet enfant ce sentiment si indéfinissable? Comment lui faire toucher du doigt la différence du luxe et du beau, la liaison du beau physique et du beau moral, et lui donner le désir de cultiver cet amour dans son cœur, en lui montrant quelles jouissances et quelles vertus nous apporte son familier commerce? J'y songeai longtemps et voyant que je ne trouvais rien, je fis comme toujours, je m'en remis à la Providence et j'attendis.

Je n'attendis pas longtemps : je rencontrai bien-

tôt un de ces hommes que Dieu semble mettre sur la route des pères qui cherchent ; une de ces natures qui sont à la fois exceptionnelles et ordinaires : ordinaires, car le sentiment ou la pensée qui les anime est dans le cœur de tous ; exceptionnelles, car elles le représentent avec plus de force ou d'originalité que le vulgaire. Quelques jours plus tard, donc, comme je revenais d'une longue course dans les bois, le hasard de la promenade nous amena devant le logis d'un brave paysan de ma connaissance qui demeure tout près de chez moi, et qui vit, moitié de ce qu'il récolte dans son petit bien, moitié de ce qu'il gagne en allant travailler pour les autres; sa porte était entr'ouverte, nous entrâmes ; personne dans la cour. Nous pénétrâmes jusqu'à la salle basse qui lui sert de cuisine et de salle à manger ; personne encore ; seulement comme deux heures venaient de sonner, son couvert était mis pour son goûter, c'est-à-dire que sur le bout de la table étaient placés une large tranche de pain de ménage, un pot d'eau, et cinq ou six radis rouges flanqués d'une pincée de gros sel gris. Mais tout à coup mon fils ... (les enfants font l'inventaire d'une chambre en une seconde)

mon fils s'écria : « Oh ! père, regarde donc ! » Voici ce qui attirait son attention : En face de ce frugal repas, sur la même table, et juste devant la fenêtre qui lui versait toute sa lumière, s'élevait dans une petite caisse de bois, un magnifique cactus que les savants appellent l'*Echinocactus eryeseis* C'est un des plus splendides fils de cette splendide famille de fleurs; il est blanc; du fond de la belle coupe d'albâtre qui forme sa corolle, part et vient pour ainsi dire se coucher sur le bord des pétales dentelées une riche et épaisse houppe d'étamines d'un blanc plus mat encore. L'odeur que cette belle plante exhale, rappelle à la fois le parfum de la fleur du citronnier et le parfum de son fruit; et, comme pour ajouter encore à tant d'heureux dons le prix de la fugitivité, la nature n'accorde guère à cette fleur plus de cinq ou six heures de vie : ouverte à midi, elle est flétrie le soir. La présence d'une plante aussi rare dans cette pauvre demeure, et surtout le contraste de sa magnificence avec le maigre déjeuner qui lui servait de pendant m'occupaient, moi, et étonnaient cet enfant comme une sorte d'énigme, quand la femme du paysan entra.

« Est-ce donc, lui dis-je, en riant, comme sup-

plément de goûter que vous avez servi à votre mari ce beau cactus à côté de ses radis?

— Sans doute, monsieur, c'est son dessert, à ce pauvre homme.

— Son dessert?

— Il aime donc beaucoup les fleurs?

— S'il aime les fleurs! Jésus, mon Dieu! s'écria-t-elle; mais après la bourgeoise, c'est ce qu'il aime le mieux, et encore faut-il savoir si entre moi et ses géraniums.... Non, non, je suis une menteuse. Tant y a cependant, monsieur, qu'il n'en dort pas. Tous les matins d'été, deux heures avant de partir pour le travail, c'est-à-dire bel et bien à trois heures, il se lève pour soigner ses plantes : le soir, il revient à sept heures et demie, harassé, tout trempé de sueur, mourant de faim; vous croyez qu'il se met à souper et qu'il se couche : du tout! il va donner un coup d'œil et un coup de main à ses fleurs L'hiver dans les grands froids, il se lève au milieu de la nuit pour voir s'il fait assez chaud dans sa bâche.

— Il a donc une bâche!

— Oui, monsieur, et qui lui a coûté bien cher. Il y a six mois, il a vendu pour la faire faire, les

deux feuillettes qui lui donnent du vin pendant toute l'année.

— Qu'est-ce qu'il boit depuis six mois?

— Il boit de l'eau, monsieur, c'est un peu dur pour un homme qui travaille si fort. J'ai toujours peur que cela ne le rende malade, mais il me dit : Vois-tu, la mère, quand j'aurai quelque cactus ouvert ou quelque crassula bien fleurie, tu me les mettras là, à l'ancienne place de ma bouteille; je mangerai mon pain à l'odeur de ma fleur.... et cela me nourrira!... Vous riez, monsieur, mais vous ririez bien plus si vous le voyiez là, à table. Il prend un morceau de fromage et il regarde sa fleur par devant; il épluche un radis, et il la regarde par derrière; il la tourne, il la retourne, il lui parle, on dirait d'un amoureux! Et cela me touche, moi, il paraît si heureux! sans compter que quand il se met à leur parler de cette façon, il a de l'esprit comme un notaire! Mais tenez, monsieur, je l'entends. »

Le père Héaume arriva en effet, chargé d'une brassée de jeunes bourgeons de vigne : un paysan ne rentre jamais chez lui les mains vides.

« Asseyez-vous donc, messieurs, nous dit le

brave homme tout en jetant par terre sa brassée de bourgeons. Tiens, femme, voilà pour tes bêtes, et donne-moi vite mon pain et mes radis; j'ai promis au voisin de l'aider à charger son foin. »

Puis apercevant la fleur :

« Ah ! voilà le cactus! Est-il beau, le compère! Dis donc, la mère, il me semble qu'il est encore plus large que le dernier. Quelle odeur! sentez cela, messieurs.

— Y penses-tu? lui dit sa femme; veux-tu pas que ces messieurs logent leur nez à la même enseigne que le tien?

— Pourquoi donc pas? Une belle fleur comme celle-là, c'est signé du bon Dieu; n'est-ce pas, monsieur? c'est comme si on y voyait son portrait.

— Certainement, mon ami, et un portrait plus ressemblant que bien des visages humains de ma connaissance, quoiqu'on prétende que Dieu les ait faits à son image. Mais je suis enchanté de voir votre amour pour les fleurs, car je suis un amateur aussi, moi.

— Oui-da! Eh bien, causons-en.

— Volontiers! Quelles plantes préférez-vous?

— Toutes, monsieur. C'est comme si vous me demandiez qui j'aime le mieux de mon gars ou de ma fillette : je les aime, voilà !

— Comment vous procurez-vous des plantes? En les payant?

— En les payant ! Ah ! bon Dieu ! que dirait la mère, s'il me fallait acheter des fleurs?

— Comment faites-vous, alors?

— La malice n'est pas bien grande. Il y a des gens, monsieur, qui sont fâchés que le soleil luise pour tout le monde, et s'ils le pouvaient, ils en feraient une chandelle pour l'enfermer dans leur chambre et en jouir à eux tout seuls; moi je ne suis pas comme cela : dès que j'ai obtenu, par semis ou autrement, quelque belle plante, je n'ai qu'une envie, c'est d'en porter des boutures ou des graines à tous les jardiniers de mes amis dans les châteaux environnants; je jouis de penser que ma fleur sera admirée par des gens connaisseurs et fera plaisir à de braves gens. Eh bien, ils agissent de même avec moi : je leur donne, ils me donnent; nous nous aimons par-dessus le marché : et voilà comment je deviens riche en fleurs sans dépenser un sou.... »

A ce moment le voisin du père Héaume vint frapper aux vitres de la croisée, en le priant de l'aider à charger son foin.

« Voulez-vous me permettre de donner un coup de main au voisin, messieurs? Ce sera l'affaire de quelques instants, et je reviens!

— Faites! faites! Nous vous attendons. »

Le paysan et sa femme s'éloignèrent.

Resté seul avec mon fils, j'allai au jardin avec lui, et tout en coupant des greffes que le paysan m'avait offertes :

« Quel original que ce père Héaume!

— C'est vrai, père!

— Je n'ai pas voulu contrarier sa femme sur son idée de bâche, mais c'est bien ridicule.

— Ridicule, père?

— Certainement. Comment! voilà un homme qui a besoin de vin pour se donner des forces, qui a besoin de sommeil pour suffire à son travail, et qui se prive de dormir et de boire pour regarder et sentir je ne sais quelle fleur un peu plus blanche qu'une autre! Tout cela comme si on se nourrissait par le nez et si on se désaltérait par les yeux. Ah! les hommes sont bien fous!

— Tu trouves le père Héaume fou?

— Ah! je t'en réponds; car enfin, à quoi lui servent son cactus et sa bâche? A quoi cela lui sert-il?

— Cela lui sert à.... à.... Je ne saurais pas dire; mais il me semble que cela lui sert.

— A quoi? cela lui sert-il, comme une bonne culotte, à se garantir du froid pendant l'hiver.

— Oh! non!

— Cela lui sert-il, comme une large écuelle de soupe, à lui remplir et lui réchauffer l'estomac.

— Mais non!

— Tu vois bien que cela ne lui sert à rien.

— Mais si! père, reprit l'enfant avec vivacité. Il y a des choses qui ne sont pas utiles à votre estomac, et qui pourtant vous servent.... vous servent à être heureux. Tiens, par exemple, quand je suis sorti du collége et que je t'ai revu, toi et maman, cela ne m'a pas donné à manger, et pourtant cela m'a servi pour être très-content. »

Son argument m'alla au cœur et j'eus grande envie de lui sauter au cou, mais je me rappelai que j'étais dans mon rôle de précepteur, et je repris après un moment de silence :

« Tu as raison : il y a d'autres plaisirs que ceux

du corps, ce sont ceux du cœur ; mais les uns n'ont pas plus de rapport que les autres avec l'amour d'Héaume pour sa bâche et son jardin. Ce n'est pas davantage un plaisir d'amour-propre, personne n'est ici pour regarder ses fleurs. Comment donc définir cette étrange passion, qui n'a pour objet ni ce qui touche notre cœur, ni ce qui est utile à notre corps, ni ce qui nous rend plus riches, ni ce qui nous rend plus considéré ; mais qui se satisfait par la contemplation solitaire d'une des plus minimes créations de Dieu ?

— Ah ! père, s'écria mon fils avec cet accent si particulier aux enfants quand la vérité passe devant leurs yeux comme un éclair.... je crois que c'est l'amour du beau !

— Allons donc ! répondis-je en riant, nous y voilà enfin ! Eh bien, oui c'est l'amour du beau : oui, c'est cette exquise passion dont le plus noble caractère est précisément de n'avoir en vue aucune utilité matérielle, de ne nous rien rapporter que la joie pure qu'elle enfante, et de nous faire mépriser la faim, la soif, les privations, l'abondance, pour la satisfaction de cet idéal sentiment qu'on appelle l'admiration ! Tu me disais l'autre jour qu'aimer le

beau, c'est avoir beaucoup d'argent, le crois-tu encore maintenant que tu viens de voir cette noble passion logée dans l'âme d'un journalier qui gagne à peine du pain? Tu me demandais à quoi servait cet amour; le comprends-tu à cette heure, où tu vois un malheureux paysan trouver dans ce sentiment, l'oubli de sa pauvreté, une sauvegarde contre l'ivrognerie. Ah! je bénis le ciel de ce qu'il t'a présenté d'abord cet amour du beau sous une de ses formes les plus naïves et les plus pures, avec le cœur d'un pauvre homme pour asile, une fleur pour objet et tout un ensemble de douces vertus pour cortége.

— Sans doute, père! mais Héaume n'est pas un homme ordinaire, n'est-il pas vrai, et cet amour du beau ne se rencontre que bien rarement?

— Détrompe-toi, il existe chez presque tous les hommes, à des degrés différents. Le sauvage sculpte grossièrement le manche de bois de son couteau. Le pauvre nègre dont la cabane est bâtie en boue dessine sur les parois intérieures de sa misérable muraille des figures d'oiseaux, d'arbres, ou même seulement des ronds et des carrés: n'importe, c'est un ornement, c'est son cactus. Re-

marque bien, en outre, que de tous les êtres créés, l'homme seul imprime ce caractère à sa demeure. Si l'on prend le nid d'oiseau le plus artistement maçonné, si l'on regarde la merveilleuse cité des abeilles ou des fourmis, la maison presque humaine des castors, on y trouve des remparts solides contre le froid, des couches moelleuses pour les petits, des greniers d'abondance, tout ce qui est utile enfin ; mais pour le beau, rien. Les bêtes se souviennent, prévoient, aiment peut-être, mais elles n'admirent pas. Sous le toit de l'homme au contraire, tout change : ce noble amour du beau dont Dieu a doué le père Héaume plus richement sans doute qu'un autre, vit obscur, défiguré, dans bien des cœurs où on ne le reconnaît pas. Tout à l'heure, avant d'entrer ici, n'as-tu pas vu chez le vieux vacher du village, une estampe enluminée appendue à la cheminée? Eh bien, voilà encore un homme qui aime le beau.

— Vraiment, père ? Il me semble pourtant que cette estampe était bien laide.

— Affreuse !

— L'amour du beau peut donc se montrer dans quelque chose de laid ?

— C'est presque toujours ainsi qu'il se manifeste d'abord. Connais-tu rien de plus horrible que les chinoiseries que ta tante accumule sur son étagère ? Y a-t-il rien d'aussi blessant pour la vue que ces affreux bonshommes barbouillés qui faisaient ton délice quand tu avais six ans et qui le feraient encore, je le crains. Eh bien, cependant, le sentiment est là, barbare, dégénéré, inculte, mais vivace, il ne lui manque que la culture. Dieu a semé d'âpres chardons dans les champs, et des prunelles sauvages dans les bois. Si on ne les cultive pas, qu'arrive-t-il ? qu'elles meurent ou restent amères. Si l'homme y met la main, le chardon devient un artichaut et la prunelle une prune. Ainsi de l'admiration : nul sentiment n'est plus énergique, mais nul n'a plus besoin d'éducation, surtout quand il a pour objet, non pas le beau naturel, mais le beau artistique, comme les tableaux, par exemple. Qui n'apprend pas à voir ne voit pas. Je veux t'en donner une preuve matérielle, et qui complétera ce que j'avais à te dire sur cet amour du beau. Combien te faut-il de temps pour aller à la maison et revenir ici?... Un quart d'heure, n'est-ce pas?

— Oui, père

— Eh bien, ajoutai-je, en arrachant une feuille de mon carnet et en y écrivant quelques lignes, porte ce mot à Joseph, et reviens avec lui m'apporter ce que je demande.

— Que veux-tu donc faire, père ?

— Tu le verras ; mais hâte-toi, car le père Héaume ne peut tarder à revenir. »

Mon fils partit, et revint presque aussitôt avec une petite caisse de bois blanc. Le paysan et sa femme rentraient au même instant.

« Qu'est-ce donc que cette boîte, monsieur ?

— Un cadeau que je vous destine, père Héaume.

— A moi, monsieur ?

— Oui, en échange de vos belles fleurs.

— Il n'était pas besoin de retour pour si petit présent, monsieur.

— Je veux vous laisser un souvenir de moi comme j'en emporte un de vous.

— Soit donc, monsieur, mais sans curiosité, qu'est-ce que ce cadeau ?

— Vous allez le voir, sachez seulement que l'objet précieux que renferme cette boîte....

— Précieux !

— Que votre délicatesse se rassure : c'est précieux, mais ce n'est pas cher. Sachez donc que cet objet m'a consolé de plus d'une peine, qu'il est placé en face de mon lit comme votre cactus sur votre table ; et qu'au réveil, quand mon premier coup d'œil tombe sur lui, j'éprouve chaque matin une sensation de plaisir toujours nouvelle. »

Chacun alors de s'empresser ardemment autour de la boîte que je commençais à ouvrir.

— Qu'est-ce que cela peut être? disait tout haut mon fils.

— Qu'est-ce que cela peut être? disait tout bas la mère Héaume.

— Qu'est ce que cela peut être? » pensait, sans rien dire, le paysan discret.

Je tirai de la boîte un objet assez lourd, enveloppé d'une toile grise, et que je plaçai près de la fleur. J'enlevai la toile grise et je dévoilai à leurs yeux une charmante réduction de la Diane chasseresse. Le hasard voulut qu'à ce moment le soleil du soir, entr'ouvrant les nuages, pénétrât comme un éclair dans la chambre et s'épanchât en rayons éblouissants sur la statue et sur la fleur. Voisines et comme sœurs par le voisinage, ces deux belles

créations de Dieu et de l'homme, de la nature et de l'art, semblaient ne plus former qu'une seule œuvre sublime dans la lumineuse atmosphère qui les enveloppait toutes deux. Le cactus, tout argenté, tout transparent, et lustré comme un tissu de soie, épanouissait sa corolle embaumée sous les pas de la jeune immortelle ainsi qu'un encensoir vivant ; et elle, la brillante sœur du soleil, inondée des rouges clartés de l'astre fraternel, elle semblait se transfigurer sous les rayons de feu qui lui communiquaient la couleur, et avec la couleur la vie. Ce n'était plus un pâle visage de marbre, le sang y circulait ; ses narines, doucement enflées, paraissaient devenues mobiles; et légère, presque haletante, elle marchait, elle courait, elle volait.

A ce spectacle inattendu même pour moi, je ne pus me défendre de m'écrier : « Que c'est beau !... » mais ma voix resta sans écho ; mon fils seul avait dans le regard une intelligence confuse de cette magnifique apparition ; la mère Héaume semblait suffoquée de désappointement, et le paysan pour ne pas garder un silence impoli, murmura : Ah ! oui, c'est une *estatue.*

Je compris qu'ils n'y comprenaient rien.

« Eh bien, mon ami, lui dis-je, cela vous fait-il plaisir?

— Oui, monsieur.

— Comment trouvez-vous cette statue?

— Très jolie, monsieur.

— Père Héaume, parlons franchement : cela vous est parfaitement égal, et vous ne trouvez pas cette statue belle du tout.

— Ma foi, monsieur, puisqu'on ne peut rien vous cacher, je vous avouerai que je n'y trouve qu'un plaisir, c'est de l'avoir reçue de vous en cadeau. Quant à ça, ça me va au cœur; mais pour ce qui est des demoiselles en plâtre ou en pierre, je suis guéri de les aimer depuis que j'ai été voir Paris.

— Vous avez été à Paris?

— Oui, monsieur; l'on m'a mené au Muséum, où il y a des chambres qui en sont pleines; on m'a conduit dans des églises, à Notre-Dame, où l'on voit des figures d'hommes et de femmes sculptées sur la façade, et au-dedans une futaie de colonnes de toutes grandeurs. La première fois, cela m'a paru magnifique, et j'en ai quasi rêvé la nuit; mais quand, au bout de huit jours, j'ai vu que c'était tou-

jours la même chose, que ces statues étaient toujours à la même place, toujours aussi grandes, toujours aussi blanches ; que ces colonnes ne s'allongeaient ni se rapetissaient, je me suis dit : « Oh! j'aime bien mieux mon jardin! Mes plantes sont aussi belles et elles vivent, elles changent, elles croissent : aujourd'hui vertes, demain rouges; tantôt chargées de feuilles, tantôt de fleurs, tantôt de fruits. Tenez, monsieur, voici ce cactus, il n'y a pas une demi-heure que vous êtes ici, il est déjà changé ; sa corolle est plus ouverte, son parfum plus pénétrant, dans une heure il sera autre encore.

— Oui, et dans deux heures, il sera mort.

— C'est vrai ; mais voyez, au-dessous de lui, ce bouton qui le remplacera et le surpassera peut-être. Montrez-moi donc une statue qui puisse en dire autant. »

Le paysan regarda sa plante avec un air de satisfaction tendre; et il reporta ensuite sur ma pauvre Diane un œil de dédain irrité qui semblait murmurer : « Oses-tu bien te comparer à elle ? »

Mon fils me regardait avec un air inquiet, car il me croyait dans un grand embarras, la paysanne

épluchait ses légumes, et moi je remerciais tout bas le père Héaume; il avait amené l'entretien précisément sur le point que je voulais expliquer à mon fils : l'éducation de l'amour du beau.

Je repris donc :

« Père Héaume, avez-vous toujours aimé les fleurs comme maintenant?

— Non, monsieur, c'est un vieil oncle à moi qui m'a enseigné cet amour-là.

— Vos voisins partagent-ils votre passion?

— Il n'y en a pas un sur cent qui la comprenne.

— Eh bien, mon ami, vous êtes pour cette statue comme vos voisins pour les fleurs : vous ne l'admirez pas parce que vous n'avez pas eu de vieil oncle qui vous ait appris à l'admirer. Je veux être ce vieil oncle, et pour vous faire regarder avec plaisir cette divine image, qui vous apparaît comme une masse inerte de plâtre, je vous demande cinq minutes. — Cinq minutes, s'écria mon fils.... et je comprendrai aussi, père!

— Et tu comprendras aussi; voyons, mes élèves approchez-vous tous deux. »

Le paysan et mon fils se placèrent tout près de la statue.

« Maintenant, père Héaume, regardez-la bien, avec attention, avec plus d'attention encore. »

Il ouvrait des yeux démesurés : Eh bien qu'y voyez-vous de beau?

« Rien du tout, monsieur.

— A merveille! Et toi? dis-je à mon fils.

— Ni moi non plus.

— On ne peut mieux. Vous voilà juste au point où il faut être pour apprendre. Écoutez donc! Vous êtes quelquefois entrés dans une cave en plein jour, n'est-ce pas? et vous avez remarqué que pendant les premiers moments l'œil ne distingue aucun des objets qui s'y trouvent. C'est précisément ce qui vous arrive, mais soyez tranquilles; dans un instant vous commencerez à voir clair. Seulement, il faut d'abord que je vous fasse faire connaissance avec cette demoiselle, comme vous dites, que je vous apprenne qui elle est!

— Qui est-elle donc?

— Sachez que cette statue représente une jeune déesse qui n'aime que la chasse, les chiens et les bois; qu'elle est toute fière de n'avoir jamais appartenu à aucun homme; que sa vie se passe à la poursuite des plus légers comme des plus terribles

animaux sauvages, et que maintenant même, elle revient sans doute de je ne sais quelle périlleuse expédition où elle a abattu sous ses flèches quelque bête fauve. Avez-vous bien compris, père Héaume ?

— Parfaitement, monsieur.

— Eh bien, regardez-la de nouveau maintenant en silence, religieusement, longtemps surtout, et dites-moi un peu si vous ne voyez pas ce visage de plâtre s'animer sous votre regard, comme se dessine successivement devant les yeux chacun des objets confondus d'abord dans l'obscurité d'un lieu souterrain. Tenez! voyez ces lèvres à demi-ouvertes; ne semble-t-il pas que le souffle s'en échappe? Ne frémissent-elles pas d'orgueil? Et ces narines, est-ce que le léger renflement qui les gonfle ne vous indique pas l'animation de la course?

— En effet, monsieur.

— Et quelle fierté dans ce front, dans tout ce port de la tête! Passez de ce côté, fixez votre regard sur le commencement de ce cou; puis laissez-le descendre lentement du cou au dos, du dos à la taille, de la taille aux hanches, des hanches à la

jambe, de la jambe au pied lui-même, et dites-moi si jamais biche bondissant dans les bois de notre voisin le prince de Verneuil, et sautant une haie, vous a paru plus légère, plus souple, plus vivante.

— Monsieur, il me semble que je commence à y voir quelque chose..

— Et vous y verrez bien davantage demain, et vous y verrez chaque jour une chose nouvelle. Cette belle créature vous paraît immobile et immuable parce qu'elle ne grandit ni ne se développe devant vous, et cependant ses changements sont infinis comme ceux de vos arbres et de vos plantes; il y a l'infini dans toutes les choses vraiment belles. Selon qu'un rayon de soleil éclairera cette figure ou se retirera d'elle, selon que vous vous en approcherez ou que vous vous en éloignerez, selon que vous la regarderez le soir ou le matin, selon que vous vous réveillerez triste ou gai, elle vous apparaîtra sous un nouvel aspect· et quand elle se sera révélée à vous tout entière, quand vous la connaîtrez depuis le bout des doigts jusqu'à la pointe des cheveux, il se trouvera qu'en apprenant à l'aimer, elle vous aurez aussi appris à comprendre toutes

les belles choses qui lui ressemblent, les gravures, les peintures, l'art enfin!

— Ça se peut bien, monsieur; car c'est l'amour des fleurs, oh! je me le rappelle maintenant, qui m'a enseigné à admirer le ciel sous lequel elles vivent, et les grands bois où j'en fais de si bonnes récoltes.

— C'est que tout se tient, mon ami, dans ce noble amour du beau. Que l'on commence par admirer ce que fait Dieu ou ce que font les hommes, les statues ou les roses, peu importe! Ce sont fruits d'un même arbre! Qui a goûté les uns a bientôt soif des autres; et à mesure qu'on nourrit son cœur de cet aliment céleste, on le sent qui s'élargit pour en demander encore.

— Parlez encore, monsieur, parlez!... dit le paysan..., cela vient! »

Je repris donc, avec une émotion doublée par la vue de mon fils :

« Ce qu'il y a de plus admirable dans cette passion pour le beau, c'est qu'elle est insatiable, et cependant elle se contente du moindre fétu pour nourriture, elle embrasse toutes les richesses de la nature et de l'art, et cependant il lui suffit

pour vivre et faire vivre notre cœur, d'un cactus, d'une statuette? Que dis-je? Qu'on m'enlève ma statue; j'achèterai une tête de cinq francs, à défaut d'une tête, une petite gravure, à défaut d'une gravure une médaille de deux sous, et si je n'ai pas deux sous pour décorer ma chambre, eh bien, j'ouvrirai ma fenêtre, je regarderai dans la rue, et je chercherai dans l'attitude d'une femme qui passe, dans le geste d'un homme qui travaille, quelques-uns des traits de cette beauté naturelle dont l'art n'est que l'interprète. Tout de même pour vous, mon ami : qu'on vous enlève votre bâche, votre jardin, vous cultiverez sur votre fenêtre un pot de réséda ou de pensées, et la vue de cette fleur vulgaire satisfera votre amour pour le beau aussi bien que votre splendide cactus.

— C'est vrai, monsieur.

— Ce n'est pas l'objet qui fait la grandeur du sentiment, c'est le sentiment qui agrandit l'objet. Pourquoi? Parce que l'idée de Dieu y est toujours mêlée; et si nous attachons des regards si avides sur des statues fragiles ou sur des fleurs passagères, c'est que nous apercevons confusément en elles autre chose qu'elles-mêmes; c'est que sans

que nous nous en rendions compte, derrière toutes ces beautés d'un jour flotte à nos regards l'image de la beauté éternelle, c'est-à-dire du Créateur. Appelons donc de tous nos vœux cet amour du beau, et qu'il puisse enfin, grâce à l'éducation et au bien-être, pénétrer dans le cœur et dans le logis des pauvres ouvriers de campagne et de ville! Ils ont plus besoin que nous de jouissances qui les consolent, car ils ont plus de douleurs qui les accablent. Dans une bonne société, chaque cabane devrait avoir son chef-d'œuvre comme elle a son rameau de buis bénit!

— Bravo, monsieur! Quel dommage que vous ne vous soyez pas fait curé!

— Eh bien, je reviendrai quelquefois prêcher ici; ou plutôt chacun de nous sera le curé de l'autre à tour de rôle. Vous me parlerez fleurs, je vous parlerai statues.

— C'est convenu. Quand reviendrez-vous? Dimanche?

— Dimanche, soit; mais à une condition, c'est que nous mettrons le *monsieur* à la porte, et que vous m'appellerez mon ami.

— Je veux bien, mon ami. »

Nous nous serrâmes la main, et je repris avec mon fils le chemin de la maison. Il était silencieux, et je me gardai bien de rompre ce silence; qu'aurais-je pu lui dire qui valût ce qu'il venait de voir?



ÉDUCATION

DE LA CONSCIENCE.

I

J'ai lu ce matin une charmante page de Dickens, que j'ai mise aussitôt en pratique. M. Dombey père est un négociant avare, dur, orgueilleux, et toutes les espérances de son orgueil comme toutes les joies de son cœur, se résument dans un seul mot : *Dombey et fils*. Il a un fils, et ce fils a six ans. Un jour se présente devant M. Dombey un jeune homme, Walter, qui vient lui emprunter trois cents livres pour sauver son oncle. Les prières de ce jeune homme

sont touchantes; des larmes mêlées à ses paroles y ajoutent une émotion profonde. M. Dombey l'écoute, puis se retournant vers son fils assis dans un coin de la chambre :

« Paul, lui dit-il, venez ici! »

L'enfant obéit, et M. Dombey le met sur ses genoux.

« Regardez-moi, Paul! Si vous aviez de l'argent à vous maintenant, que feriez-vous?

— Je le donnerais à Walter pour son vieil oncle, répondit l'enfant.

— Vous voulez dire, reprit le père, que vous le *prêteriez* à Walter. Eh bien, quand vous serez grand, vous partagerez ma fortune; vous savez, Paul, nous en jouirons en commun.

— Quand nous serons Dombey et fils? dit le petit Paul qui avait souvent entendu cette phrase.

— Oui, quand nous serons Dombey et fils. Eh bien, seriez vous aise de devenir dès à présent Dombey et fils, et de prêter cette somme à Walter?

— Oh! oui, papa! Je serai bien content.... et ma sœur aussi!

— Les filles n'ont rien à faire avec Dombey et

fils, reprit le père; je vous demande si cela vous ferait plaisir à vous?

— Oh! oui, papa!

— Eh bien, vous le ferez! Vous voyez, Paul, quel est le pouvoir de l'argent, et combien on désire en avoir! Le jeune Walter a fait un long chemin pour demander de l'argent, et vous, qui êtes grand et généreux, vous qui en avez, vous allez le lui prêter, comme on accorde une véritable faveur.... »

L'enfant sauta de plaisir. M. Dombey père, se retournant alors vers Walter :

« Voici un bon de trois cents livres; vous vous rappellerez que c'est M. Paul qui fait cela pour vous. »

Walter voulut le remercier; M. Dombey l'arrêta:

« Je vous dis que c'est M. Paul qui a tout fait: je lui ai expliqué l'affaire, et il la comprend; cela suffit, qu'il n'en soit plus question. »

Je venais d'achever la lecture de cette scène vraiment merveilleuse; j'admirais comment tout y était à la fois trait de caractère et enseignement; je rêvais avec émotion à cette association enfantine

du fils à la maison de commerce du père, à ce besoin qu'a ce père avare que son fils soit généreux, à cette pensée touchante de faire retomber les actions de grâce de l'obligé et le mérite du bienfait sur ce petit enfant; je me répétais en riant ce mot charmant : *Je lui ai expliqué l'affaire et il la comprend*, quand une lettre arrivant de Marseille me donna l'idée de renouveler la scène de Dickens et d'adresser à mon fils le *Que ferais-tu?* de M. Dombey. Cette lettre est d'un de mes anciens camarades de collége demeuré en province. Il me prie de de lui prêter une somme assez forte pour moi. Sa demande est simple et digne dans la forme; lui-même est un homme de mérite, presque un ami. Nos rencontres, depuis notre sortie du collége, ont toujours eu un caractère de sympathie cordiale; dans l'effusion de notre dernier entretien je lui ai même fait des offres de service. Me voilà donc presque engagé; mais, d'un autre côté, outre que ce prêt serait en ce moment pour moi un réel sacrifice, j'ai contre l'emprunteur un assez grave sujet de défiance, un soupçon qui me jette dans une véritable perplexité. Je vais causer là-dessus avec mon petit Dombey.

II

Je suis arrivé dans sa chambre, ma lettre à la main. Je la lui ai lue sans commentaire ; elle l'a touché, et à ma question : *Que ferais-tu si tu étais à ma place?* il a répondu vivement, comme le petit Paul :

« Je le lui prêterais.

— Attends! attends! cette somme est précisément celle que j'avais mise à part pour notre excursion aux Pyrénées. Si je la prête, plus de voyage.

— Pourquoi, père? Cette somme n'est pas perdue; tu ne fais que la prêter, puisque ton ami te la rendra, dit-il, dans un mois.

— Mon enfant, quand on prête, il faut toujours supposer qu'on donne : d'abord, parce que c'est souvent très-vrai....

— Comment! les gens qui empruntent ne rendent pas toujours?

— Non, pas toujours! repris-je en riant. Je ne les accuse pas; souvent il n'y a pas de leur faute. On emprunte avec la ferme intention de rendre, avec la ferme conviction qu'on rendra; on a une confiance dans l'avenir proportionnée à l'embarras où l'on se trouve dans le présent; mais l'avenir devient le présent; la position a empiré, au lieu de s'améliorer comme on le croyait : de là impossibilité de tenir sa parole; on était de bonne foi en la donnant, on reste de bonne foi en ne la tenant pas, mais on ne la tient pas. Ainsi, ne nous faisons pas d'illusion. C'est notre voyage que je donne en prêtant cet argent. Que ferais-tu?... »

L'enfant hésita un moment, relut la lettre, et me dit :

« Ce pauvre homme a l'air si brave homme! Je lui prêterais l'argent.

— Prends garde! il n'est peut être pas si brave homme qu'il le paraît. J'ai, je crois, lieu de me plaindre de lui. Son esprit est moqueur; et je tiens de source certaine qu'il a parlé de moi en termes presque blessants; qu'il a tourné en raillerie jus-

qu'à mon effusion amicale dans notre dernier entretien....

— Oh! alors, je ne lui prêterais rien! s'écria mon fils.

— Attends encore! Si, en effet, cet homme a joué ce misérable rôle, si ses sarcasmes ont profané une des choses les plus saintes de ce monde, une heure d'amitié sincère et complète; lui prêter cette somme serait un acte de dupe: je donnerais une prime à son hypocrisie; je jouerais le rôle d'un niais, et je n'ai pas de goût pour cet emploi. Mais l'expérience de la vie m'a appris et t'apprendra plus tard, mon cher enfant, combien une parole peut s'altérer en passant par plusieurs bouches sincères. On reproduit le mot, mais non les circonstances où il a été dit, l'accent qui l'accompagnait, l'occasion qui l'expliquait. Une phrase répétée textuellement est souvent comme un tableau qu'on déplace; rien n'y est changé que le jour.... qui change tout. Qui sait si cette offense à l'amitié n'était pas une de ces apparentes railleries sous lesquelles une âme délicate se plaît parfois à dissimuler une émotion? Que dois-je faire?... Que ferais-tu? »

L'enfant tomba dans une véritable anxiété. Enfin, après un moment de silence, et ma question : Que ferais-tu ?.... revenant toujours, il me dit avec timidité :

« Moi, j'écrirais à mon ami ce dont on l'accuse, et je lui demanderais si c'est vrai. »

Cette solution imprévue, cet appel direct fait à la franchise, étaient dignes de partir d'une âme d'enfant. J'ai suivi le conseil, et voici ce que j'ai écrit :

« Mon cher ami, ou monsieur, c'est à vous de choisir entre ces deux mots, le jour même où j'ai reçu votre demande de prêt, je recevais aussi la confidence de paroles injustes, moqueuses, blessantes, que vous auriez prononcées contre moi après notre dernier entretien. Je vous envoie sous forme de traite la somme que vous désirez. Si vous allez la toucher, ce me sera la preuve qu'on vous a calomnié. »

L'épreuve a réussi, la traite m'est revenue avec ces mots :

« Ce qu'on vous a dit est vrai ; laissez-moi seulement ajouter que votre démarche m'a été jusqu'au plus profond du cœur. Reprenez votre traite, mais rendez-moi votre amitié. »

Je lui ai répondu en le suppliant de les accepter toutes deux; mais la traite m'est encore revenue avec cette réponse :

« Je serais indigne de l'une si j'acceptais l'autre. »

Il avait raison, je n'ai pas insisté; mais, certes, ma première journée de voyage aura pour but d'aller le trouver, de lui serrer la main, de lui présenter mon petit conseiller, et je serai bien maladroit si je ne trouve le moyen de lui rendre service.

III

Il y a deux ans, quand la santé de ma femme n'était pas encore altérée, nous partions quelquefois pour la promenade en nous disant : *Parlons de lui*. L'objet de notre entretien n'était pas l'énumération puérile des perfections de notre fils, mais l'examen réfléchi de ses dispositions intimes. Rien de si utile pour élever un enfant que de bien dé-

finir son caractère, et rien de si difficile que de distinguer dans ces natures mobiles et ondoyantes les points fixes, les qualités fondamentales sur lesquelles on peut prendre appui. Un jour, après une longue conversation où nous avions sincèrement cherché à dégager ce mystérieux inconnu qui se trouve au fond du cœur de tous les enfants, ma femme me dit :

« Notre fils a une grande qualité : il est *probe;* ne souriez pas! Rien n'est plus rare à son âge. Je ne dirai pas que tous les enfants ont l'instinct du vol, mais très-peu ont l'instinct de la propriété d'autrui ; or, notre fils l'a : un trait de son enfance me le prouve....

— Quel est donc ce beau trait, ma chère? dis-je en riant.

— Le voici. Un jour d'automne, vous étiez assis sur un banc dans le jardin, et vous teniez à la main une belle grappe de chasselas. Vous me voyez venir avec cet enfant, et aussitôt vous fermez les yeux en feignant de dormir. Je compris sans peine votre dessein ; enfants et parents sont habitués à ces petites comédies où l'un joue le rôle de dupe et l'autre celui de dupeur, sans qu'il

y ait personne de dupé. Je devinai que vous vouliez lui donner la tentation de vous dérober cette grappe pendant votre sommeil apparent, et je le poussai vers vous en lui disant tout bas : « Va lui prendre sa grappe de raisin.» Il hésita un moment, puis marcha vers le banc d'un pas résolu, et arrivé devant vous, leva sa petite main.... jusqu'à la grappe ?... non !... jusqu'à votre visage ! Il vous ouvrit les yeux, et une fois vos yeux ouverts, il saisit le raisin et le mangea.

— C'est vrai ! je m'en souviens, m'écriai-je.

— Eh bien, mon cher ami, reprit ma femme, cette délicatesse révèle une conscience qu'il sera bon de cultiver.... Que ce mot de cultiver ne vous étonne pas. La conscience ressemble aux facultés de l'esprit, elle a besoin d'éducation. En l'exerçant, on lui apprend à voir plus juste, et par conséquent à se faire mieux obéir. Souvent, dans la vie, on ne fait le mal que parce qu'on n'aperçoit pas clairement le bien, ou qu'on parvient à se le cacher sous quelque sophisme. S'il était là, devant nous, dans toute son évidence, il nous attirerait à lui par sa seule beauté. Exerçons donc la conscience de notre fils. »

Ces sages paroles me sont souvent revenues à l'esprit, et aujourd'hui que ce grand personnage a atteint l'âge respectable de dix ans, j'arrive parfois au déjeuner avec quelque cas de conscience dont je lui propose la solution, et où le *Que ferais-tu?* de Dickens joue un grand rôle. Hier, je lui en ai posé un très-difficile et qui l'a jeté dans un grand embarras.

L'arrivée du journal ayant amené dans la conversation les mots de *jouer à la hausse, jouer à la baisse,* je les lui expliquai sommairement, mais clairement. L'explication et l'appréciation de cette sorte de jeu amenèrent le récit d'un bel exemple de probité austère; et cet exemple posa devant nous une des plus délicates questions de conscience.

« Un jour, dis-je à mon fils, un célèbre homme d'État d'Angleterre, un ministre, apprit une nouvelle politique qui devait faire subir aux fonds publics une baisse considérable. Quelques minutes après, son père entre; il lui annonce qu'il est engagé dans une grande spéculation à la hausse; qu'une partie notable de leur fortune y est intéressée, et que, s'effrayant de quelques bruits qui

circulent, il vient demander à son fils ce qu'il en est, afin de vendre, si ces bruits sont fondés Qu'est-ce que son fils doit lui répondre?

— Il doit lui dire : Vends ! s'écria aussitôt l'enfant.

— Réfléchis bien ! D'abord cette nouvelle est un secret, un secret qu'il ne possède que comme ministre, un secret qu'il a certainement juré de garder. Le révéler, c'est manquer à sa foi d'homme d'État ; c'est trahir la chose publique pour un intérêt privé.

— Mais c'est pour sauver son père !

— Oui ! mais il ne peut sauver son père sans ruiner quelqu'un.

— Comment cela ?

— Si son père vend, il y a quelqu'un qui achètera ; ce quelqu'un recevra donc des valeurs que le père savait être mauvaises, puisqu'il ne les vend que sur l'avis qu'elles vont baisser : il trompe donc sciemment ; or, tromper sciemment, c'est ce que la loi appelle voler. Ce ministre, cet homme d'État, en avertissant son père, aurait donc été le complice, l'auteur de ce vol.

— Mais alors, reprit mon fils très-troublé, qu'a-t-il fait?

— Il a répondu qu'il ne pouvait répondre.

— Et qu'a fait le père?

— Il n'a pas vendu, et il a perdu.... je me trompe, ils ont perdu (car son fils était son seul héritier) une somme considérable.

L'enfant resta silencieux un moment, puis il dit :

— C'est beau!

— Non, ce n'est que bien; mais c'est si rare, que cela devient sublime! »

Ce fait a produit sur lui une vive impression; la leçon est bonne et portera ses fruits.

IV

Je renouvelle souvent ces exercices de conscience, et je ne puis suivre sans émotion les progrès de ce jeune cœur.

Les enfants bien nés et instruits dans ce qui est

honnête, arrivent à une honnêteté naïvement inébranlable que connaît à peine la vertu. Rien ne les trouble, rien ne les fait dévier. Purs encore de tout commerce avec les hommes et les choses, ignorants de tout ce qui est accommodement, transaction, ménagement, leur âme reste inflexiblement dans le vrai, non, comme les justes et les sages, par une volonté raisonnée, mais, si j'ose employer ce mot, stupidement, et parce qu'ils ne comprennent pas autre chose. J'essaye parfois de tromper cet enfant par des sophismes; j'oppose à ses scrupules instinctifs des raisonnements spécieux et que j'emprunte aux nécessités des circonstances, aux concessions indispensables dans la vie, etc.; je le réduis par là au silence, mais je ne le convaincs pas; et lorsque, après de longs discours, je le somme de me donner son avis une dernière fois, la petite voix argentine rend exactement le même son qu'au début de l'entretien, cette note unique, la seule qu'il connaisse, celle de la justice et de la vérité : c'est comme un instrument qu'on ne peut pas désaccorder; c'est comme le diapason qui, dès qu'on le touche, vous donne inflexiblement le *la*, et vous montre

combien vous avez dévié du ton. Seulement, une réflexion me traverse l'esprit : je me crée là un terrible juge, si j'arrivais jamais à faillir !... Allons, comme dit l'expression vulgaire, il faudra que je me tienne bien.

V

J'espère un succès, un plaisir : succès d'amour-propre, il est vrai ; plaisir de vanité, j'en conviens ; mais j'y attache du prix, et le cœur y a aussi sa part. On m'annonce que je vais être décoré.

Je me suis souvent moqué du sot amour des hommes pour ces petits bouts de ruban, rouges, bleus ou verts ; aujourd'hui que je vais en avoir un, je ne trouve plus cet amour si ridicule : d'abord, cette décoration est le signe du mérite, puis elle est parfois fort utile, surtout en voyage ; ce ruban rouge à votre habit dispose tout le monde à la politesse envers vous ; c'est même parfois un porte-

respect. Un de mes amis m'a conté qu'un jour, dans la rue, ayant vu un homme battre un enfant, et ayant couru au secours du pauvre petit, l'homme se retourna vivement et violemment contre lui, comme prêt à le frapper.... mais à la vue du ruban rouge, il s'arrêta court avec une sorte de crainte : il avait pris mon ami pour un militaire ; et il y a une foule de gens pour qui un militaire est toujours un héros. Enfin, pour parler sérieusement, je désire la croix parce que tous les miens le désirent, parce que ma femme en serait heureuse, parce que mon fils en serait fier.... parce que j'entends déjà son cri de joie lorsque j'entrerai dans le salon avec un ruban à la boutonnière.... Allons! laissons là les petites épigrammes. On ne peut pas appeler un vain hochet ce qui jette tant de joie au cœur de ceux que l'on aime!...

Il y a pourtant un obstacle à ma nomination. Je suis appuyé par deux hommes considérables, et le ministre reconnaît la légitimité de mes titres, mais il a pour chef de cabinet un personnage fort peu digne d'estime, qui ne connaît d'autres principes que ses intérêts; on l'a vu changer trois ou quatre fois de parti selon les conseils de son ambi-

tion, et même il s'est permis, dit-on, comme préfet, certain acte qu'une probité sévère réprouve. Or, j'ai autrefois, dans un écrit public, fustigé vertement la versatilité intéressée et la douteuse intégrité de ce personnage; il l'a su, j'en ai eu la certitude, et il n'est homme ni à l'oublier, ni à le pardonner. De plus, son esprit, son adresse, son talent de rédaction (car cet homme n'est pas le premier venu), lui donnent un grand ascendant sur le ministre.

J'ai peut-être là un dangereux ennemi!

VI

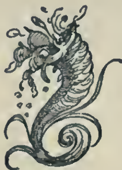
Mes craintes ne me trompaient pas. Mes deux amis m'écrivent que, mon nom ayant été prononcé devant ce M. Loriol, il s'est contenté, pour toute réponse, d'un sourire légèrement sardonique qui ne présage rien de bon.

On me gronde fort de mon article satirique.... Le fait est qu'il vaudrait mieux parfois ne pas écrire ! Allons donc ! le plus dur des esclavages est l'esclavage de la pensée ; s'y soumettre volontairement dans un intérêt de crainte ou d'ambition, s'appliquer soi-même un sceau sur les lèvres pour empêcher une vérité utile de s'en échapper, c'est une manière de se vendre ! Chassons ces regrets qui ne sont pas dignes de moi ! Eh bien ! si je ne suis pas décoré, je ne le serai pas ! j'ai bien vécu trente-huit ans sans l'être ! Je n'y tiens pas.... Ce n'est pas vrai !... j'y tiens !... Jamais je n'aurais cru qu'un homme sérieux pût attacher cette importance à une puérile distinction d'amour-propre !... Je m'explique maintenant toutes ces intrigues auxquelles je ne voulais pas croire, toutes ces platitudes qui me surprenaient autant qu'elles m'indignaient et dont la décoration est l'objet.... Il ne faut jamais trop se hâter de jeter l'anathème à la vanité humaine !... Le plus honnête en a un fonds secret dont il ne peut se défaire.... Je tiens à cette décoration !

VII

On est sujet parfois à d'étranges préventions ! Le hasard m'a amené hier une visite à laquelle je ne m'attendais guère. J'ai pour voisin de campagne un des membres les plus considérables de notre conseil général; nos relations sont familières, presque amicales. Hier il m'a présenté un de ses hôtes, auquel il voulait faire fête, m'a-t-il dit, de mes rosiers et de mes glaïeuls. C'est en effet une de mes joies, et même une de mes petites vanités, que mes fleurs. Nous voilà donc en coquetterie de conversation, cet inconnu et moi. Je trouve en lui un visiteur plein de goût et de tact, aussi patient pour regarder que j'étais infatigable pour montrer; admirant en connaisseur, c'est-à-dire ni trop ni trop peu ; mêlant parfois à ses éloges un grain de critique railleuse, mais juste assez pour leur don-

ner plus de prix ; enfin ce que le monde appelle un homme aimable. Je veux savoir qui j'ai l'honneur de recevoir. Quelle est ma surprise ! c'est lui, mon ennemi, M. Loriol ! Je ne lui supposais ni cette figure, ni cet esprit. Il m'a décliné son nom sans affectation, sans demi-sourire, et, chose singulière, quoique je croie et que j'aie lieu de croire vrai tout ce que j'ai écrit contre lui; quoique je n'aie avancé qu'un fait connu et qui n'a pas été démenti, c'est moi qui semblais embarrassé; entre nous deux, c'est moi qui avais l'air de ne pas être l'honnête homme. Du reste, je dois lui rendre cette justice, il a eu le bon goût de paraître ignorer cet écrit; il l'ignore peut-être !... Que notre âme est faible ! Je ne puis me défendre de la secrète espérance que cette visite l'aura rendu plus favorable à mon désir.



VIII

J'avais raison. Mes amis m'écrivent qu'ils ont revu M. Loriol. Il leur a paru fort adouci à mon endroit ; mon nom a même été prononcé par lui avec éloges; ma nomination leur paraît certaine. Quant à moi, après tout, qu'ai-je à me reprocher? J'ai fait à l'ami d'un de mes amis l'hospitalité de mes roses, je ne vois pas là un grand mal.

Ce matin, dans mon espoir de réussite, je n'ai pu résister au désir de juger et de jouir par avance du plaisir de mon fils. Mais comme, d'un autre côté, je ne voulais pas lui donner une fausse espérance, de peur que la déception ne lui fût trop pénible, j'ai substitué à mon nom celui de l'homme qu'il aime le plus après moi, de son parrain. Il n'y a là qu'une fiction fort innocente, je lui ai donc dit en grand secret : « On parle de

ton parrain pour la décoration. » Là-dessus, l'enfant a poussé un cri de joie qui m'a été au cœur. Que sera-ce donc quand il saura que c'est de moi qu'il s'agit?

IX

Voici un incident fâcheux : M. Loriol se porte dans notre département comme candidat au conseil général. Que vais-je faire? Il ne s'agit pas seulement de ma voix; un assez grand nombre d'électeurs de l'arrondissement votent avec moi; je dispose, en outre, par le parrain de mon fils, d'une vingtaine de suffrages. Que faire? Combattre sa candidature? ce serait un acte d'hostilité bien ardente. L'appuyer? c'est impossible! après ce que j'ai écrit, après ce que je sais; ce serait une lâcheté! A aucun prix je ne l'appuierai. Si pourtant j'avais été injuste dans mes soupçons contre lui,

injuste dans mes attaques? L'amour de la vérité est parfois une passion qui égare, qui aveugle. On s'exalte dans son rôle de défenseur de la justice, on se sait gré de son courage, et on accuse à tort ou avec trop de violence. Allons! pas de sophismes! aurais-je ces scrupules s'il ne s'agissait pas de l'homme de qui dépend la réalisation de mes espérances? Non! ma route est donc tracée! le jour où notre intérêt et notre conscience sont en lutte, notre conscience doit être trop sévère pour l'être assez.

X

Mon embarras recommence. On ne me demande pas de soutenir la candidature de M. Loriol; il suffit que je ne la combatte pas. Le ministre, que mes amis ont vu, attache le plus grand prix à l'élection de son chef de cabinet : « Cette élection est sûre, a-t-il ajouté, si certaines personnes influentes

ne lui sont pas hostiles.... Nous ne demandons pas un appui aux opinions qui ne sont pas les nôtres; mais nous espérons la neutralité.... » Puis aussitôt, avec un goût parfait, il a coupé court à l'entretien, ne faisant aucune proposition qui eût été repoussée comme un marché, ni aucune allusion qui eût ressemblé à une menace ou à une promesse : mes amis ont été enchantés de lui. Ils me pressent fortement de consentir à une abstention dont ne peut s'offenser, selon eux, la plus scrupuleuse délicatesse. « Je ne dois pas sacrifier, disent-ils, une récompense que j'ai gagnée à un devoir chimérique, à *une élégance de conscience*. Un tel refus leur paraîtrait du don-quichottisme. » Leur opinion m'ébranle; mais, d'un autre côté, il s'est produit contre M. Loriol un nouveau compétiteur, digne de toute sympathie; en outre, un grand nombre d'électeurs m'écrivent pour avoir mon avis sur les deux concurrents et voter avec moi!... Que faire? Allons! pas de scrupules exagérés! mes amis sont aussi soigneux de mon honneur que moi-même, et ils ne peuvent me conseiller un acte blâmable. D'ailleurs, de quoi s'agit-il, après tout? de me taire! Je vais répondre aux élec-

teurs pour décliner la responsabilité de leur confiance, et quant à moi je m'abstiendrai.

XI

Je viens de dire à mon fils les seules paroles dures qu'il ait entendues de ma bouche. Nous déjeunions, je me taisais, préoccupé malgré moi de cette affaire. Le nom de son parrain est prononcé. Soudain, avec sa vivacité expansive :

« Eh bien, me dit-il, sa décoration?

— J'espère qu'il l'obtiendra; cela ne dépend que de lui.

— Qu'a-t-il à faire?

— Rien! favoriser la candidature de M. Loriol au conseil général.

— M. Loriol!... s'écria l'enfant avec un accent de surprise.

— Eh bien, oui!

— Et mon parrain va le soutenir?

— Qu'y a-t-il donc là qui t'étonne?

— On dit que ce n'est pas un homme honnête!

— On dit.... on dit.... repris-je avec humeur; qui dit cela?

— Mais.... je crois que c'est toi.... père.

— Moi!... répliquai-je avec un accent d'irritation.... Quand ai-je dit cela? comment ai-je dit cela? car tout dépend du ton et du moment.

— Il me semble que maman m'a lu un article de toi où tu disais que M. Loriol.... je me rappelle bien le mot, que M. Loriol avait déserté son parti par intérêt.... Est-ce que déserter son parti, ce n'est pas très-mal?...

— Sans doute, répondis-je avec un certain dépit.

— Je croyais même que tu avais écrit qu'il avait fait une action improbe. Est-ce que ce n'est pas très-mal d'être improbe?

— Sans doute, répliquai-je avec une irritation croissante; mais qui te dit que je n'ai pas eu tort d'écrire ce que toi tu as certainement tort de répéter? Une action improbe! déserter son parti! Est-ce que tu sais seulement ce que c'est qu'un parti?... Parler de parti à ton âge! quand un enfant ignore

ce dont il parle, il ferait beaucoup mieux de se taire. »

J'avais prononcé ces mots d'un ton si sec que l'enfant me dit d'une voix tremblante :

« Oh! père, je ne t'ai jamais vu ainsi avec moi!

— C'est que je suis impatienté, moi, de voir que tu te permets de blâmer ton parrain!

— Oh! je ne le blâme pas, père!... Seulement, ce n'est pas de ma faute, mais ce qu'il fait me fait de la peine.... »

Je n'ai pas voulu en entendre davantage, et je me suis éloigné précipitamment.

XII

J'ai beau faire, je suis troublé, troublé jusqu'au fond de l'âme. L'expression du visage de cet enfant, l'accent de sa voix, me poursuivent. Puis, tout à l'heure, quand son parrain est venu, au lieu de

courir à lui, comme d'habitude, les bras ouverts et la joue en avant, il l'a regardé avec une surprise sérieuse; il n'a été l'embrasser qu'avec regret, il semblait l'aimer moins. Allons! allons! je suis fou avec mes craintes. La conduite que j'ai prêtée au parrain de cet enfant n'a aucun rapport avec la mienne. J'ai supposé qu'il favorisait, qu'il appuyait la candidature de M. Loriol. Oh! cela, ce serait blâmable; mais moi, je ne fais que m'abstenir, me taire. Le silence n'a jamais été une faute. Décidément, ma résolution est arrêtée; je vais écrire à mes amis de Paris qu'ils peuvent compter sur mon abstention.

XIII

J'écrivais, je n'avais plus que mon nom à signer. Il entre. Il était pâle, il se jette à mon cou : « Père! père! pardonne-moi! je vois que tu m'en veux!... J'ai bien certainement eu tort! un bambin comme

moi blâmer un homme comme mon parrain ! Ce qu'il fait est bien fait, puisqu'il le fait et que tu l'approuves ! Il faut aussi que toi tu soutiennes M. Loriol. Promets-le moi !... Je le veux, pour me punir. » Que dirai-je? comment expliquer ce qui se passa en moi? J'avais pu supporter le reproche tacite de cet enfant, son chagrin même ; mais le tromper ! mais lui dire que sa conscience avait tort, quand elle avait raison ! fausser cet instrument délicat, altérer ce sentiment exquis de probité qui est son plus pur trésor ! Oh ! cet acte me parut monstrueux !

« Non ! m'écriai-je en l'embrassant avec force ; non, tu n'avais pas tort ! et je ne soutiendrai pas M. Loriol !

— Toi ! répliqua cet enfant avec surprise.

— Oui, moi ! car ton parrain n'a été dans tout ceci qu'un prête-nom ; c'est moi à qui la décoration était destinée, c'est moi qui n'aurais pu l'obtenir qu'en laissant nommer M. Loriol, et c'est moi qui, grâce à toi, ne ferai pas ce qui est contre l'honneur pour avoir la croix d'honneur !

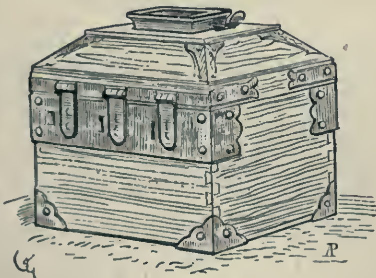
— Mais alors, reprit l'enfant, tu ne l'auras donc pas?

— Non! eh bien?

— Eh bien, c'est singulier, mais cela me fait aussi de la peine.

— Tant mieux! Quand une chose juste nous coûte à faire, elle nous compte double. »

Je n'ai pourtant pas voulu agir en fanfaron d'honnêteté. J'ai pris des informations sur M. Loriol. Tout ce que j'ai écrit autrefois contre lui est vrai. J'ai donc vivement appuyé la candidature de son concurrent, et j'ai dit tout ce que je savais sur M. Loriol. Il n'a pas été nommé, ni moi non plus; merci, mon petit Dombey!



LES PÈRES ET LES MAITRES.

I

J'ai pris, il y a quelque temps, un grand parti. L'heure du latin et du grec ayant sonné pour mon fils, je lui ai choisi un maître. Ma femme ne voulait que moi pour précepteur de son fils. J'ai refusé.

« Lui donner quelques notions sur les objets qui l'entourent, ai-je répondu, je le peux et je le fais ; mais un enseignement suivi, et surtout l'enseignement des langues anciennes, demande un véritable maître.

— Hé bien, répliqua ma femme, qui vous empêche de l'être?

— Mon titre de père. Les pères, même lettrés, même instruits, ne sont pas de bons maîtres.

— Pourquoi?

— Pour un motif qui va vous paraître bien vulgaire, parce que ce n'est pas leur état. La pédagogie est une science qui ne se devine pas; souvent, plus un père sera distingué, plus il sera mauvais maître.

— Expliquez-moi ce paradoxe.

— Ce n'est pas un paradoxe. Plus l'intelligence de ce père sera brillante, plus il aura le goût et le désir de l'innovation. Il trouvera toujours les règles trop compliquées, les grammaires trop longues, les exercices élémentaires trop développés, il voudra toujours simplifier, abréger, aller vite, et le plus grand défaut en fait d'éducation, c'est de vouloir aller vite.

— L'Université n'a pas ce défaut-là, à ce que j'ai entendu dire.

— Elle a peut-être le défaut contraire, mais elle a un avantage, elle suit la grande route. Un de mes amis voulut, il y a un an, enseigner lui-même,

et lui seul, le latin et le grec à son fils; il débuta, comme feront tous les pères, par un mépris profond pour les grammaires et les grammairiens, et il finit par un grand sentiment d'humilité pour lui-même! Son fils savait beaucoup de choses très-mal. Un père a deux défauts irremédiables comme maître; c'est un maître intermittent et un maître amateur.

— Un maître amateur, oui! mais un maître aimant.

— Vous savez quelle estime je fais de la tendresse dans l'éducation; mais réduite à elle seule, elle nous souffle au cœur une passion de réussite pour notre fils, une impatience de succès qui est remplie de périls. L'éducation ne doit pas être une fièvre. Un maître ordinaire est le meilleur des guides, précisément parce qu'il n'est ni trop pressé ni trop empressé d'arriver au but.

— Mais les parents? ils ne sont donc plus rien?

— Plus rien!... N'est-ce pas vous, ma chère, qui faites décliner à ce grand personnage, *rosa*, la rose, et même ὁ μῦθος δηλοῖ ὅτι!

— Mais vous!... vous, son père!

— Vous savez que mon travail ne me permet de l'interroger qu'irrégulièrement. Seulement,

comme je ne veux pas que vous croyiez que j'abdique, j'assisterai aujourd'hui à la leçon; vous verrez alors à quoi un père peut servir. »

Le maître arrive et la leçon commence. Le maître et l'élève, excités par notre présence, rivalisent tous deux de zèle.

Vers la fin de la séance, l'enfant nous présente une version.

« Permettez-vous, dis-je au maître, que j'essaye d'un nouveau moyen de correction?

— Volontiers, je vous cède ma place; voici le texte.

— Je n'ai pas besoin du texte.

— Vous connaissiez donc ce fragment de Quinte-Curce?

— Je ne savais pas qu'il fût de Quinte-Curce.

— Hé bien?

— Je n'ai pas besoin du latin pour juger de la traduction française. Maurice, lis-moi ta traduction. »

L'enfant, un peu étonné, commence; le maître, plus étonné, écoute. A la sixième ligne j'arrête l'écolier....

« Il y a là un contre-sens, lui dis-je.

— Comment le savez-vous?

— Je vous le dirai tout à l'heure. Continue! »

A la dixième ligne, nouvelle interruption de ma part :

« Encore un contre-sens !

— Mais....

— Continue. »

Il continua, acheva, et quand il eut fini, je lui avais signalé trois erreurs.

« Vous êtes donc sorcier, me dit en riant le maître !... Les trois contre-sens y sont ! Avouez que vous connaissiez cette page de Quinte-Curce.

— Non, mais je connais Quinte-Curce. Je connais surtout un peu les anciens, et j'ai remarqué que chez eux, comme chez tous les écrivains supérieurs de tous les pays, le caractère principal est la logique et la liaison des idées. *Quantum junctura pollet!* Combien la liaison est admirable ! a dit Horace. Leurs pensées découlant toujours l'une de l'autre, il est bien facile de voir quand le flot s'arrête ou fait un coude. C'est mon bon sens ou plutôt le bon sens de Quinte-Curce qui m'a signalé les contre-sens de mon fils. Quelque chose d'obscur, d'embarrassé, de contradictoire dans les trois passages m'a fait dire : *Ça ne peut pas être ça.* »

Le maître sourit, et quoique maître, m'approuva.

Ce petit incident nous avait mis en confiance. L'enfant parti, notre entretien se prolongea; nous parlâmes de lui, de son tempérament intellectuel

« Vous faites-vous une idée nette de la nature d'esprit de mon fils ?

— Il est bien difficile de définir un enfant.

— Ce n'est peut-être pas impossible.

— Vous savez un moyen ?

— Peut-être !

— Voyons votre système.

— D'abord, ce n'est pas un système ; et fût-il bon, ce moyen n'a rien ni d'absolu ni de complet; mais réuni à d'autres, je crois qu'il peut aider à découvrir ce qu'est vraiment un enfant sous tout ce qu'il paraît être.

— Voyons, j'écoute, reprit gaiement le maître.

— Il y a plusieurs espèces de mémoire ! Hé bien, la nature de la mémoire ou des mémoires d'un enfant, et leur mesure ne sont-elles pas un indice de ses aptitudes intellectuelles, de sa vocation ?

— Je ne saisis pas bien votre idée.

— Un exemple vous l'expliquera. J'ai fait sur moi-même une expérience singulière. Je ne peux pas retenir une date, j'oublie au bout de deux

jours tout ce qui regarde le commerce, la guerre, la politique; mais après plusieurs mois, parfois même après plus d'une année, une pièce de vers qui m'aura plu, une situation dramatique, un trait de caractère dans un personnage historique ou romanesque, se réveillent au fond de ma mémoire, aussi vivants, aussi précis que le premier jour où ils m'ont frappé. En m'observant moi-même, j'ai reconnu que la mesure de ma mémoire, ou de mes mémoires, était exactement celle de mes goûts et de mes antipathies, de mes facultés et de mes défaillances intellectuelles. Je retiens les choses dans la proportion où je les aime, où je les comprends, où je suis capable de les faire. N'y a-t-il pas là une règle générale et surtout une règle applicable à mon fils? C'est ce que je vous soumets. Cet enfant a ainsi que moi, mais moins que moi, la mémoire de tout ce qui touche à l'imagination et au cœur humain; en revanche il retient mieux les faits historiques et mieux encore les mots, les discours, d'où j'ai conclu, sans rigueur dogmatique bien entendu, que dans la mesure de ses facultés qui me semblent plutôt distinguées que supérieures, il y aura en lui un tempérament d'artiste un peu croisé

d'érudit et d'orateur; quelque chose comme ce qu'Ozanam représenta pour la jeunesse avec tant d'éclat. Voilà mes rêves. Rejetez-les, adoptez-les, c'est vous qui êtes juge suprême. Pour moi, il faut bien que je mérite mon titre d'adjoint. »

Le jeune maître me regarda fort sérieusement et me dit d'un ton presque ému :

« Monsieur, c'est moi qui vous devrai un cachet aujourd'hui, car c'est moi qui ai pris une leçon.

— Eh bien, ma chère, dis-je à ma femme, voilà à quoi sert le père dans les leçons du fils. Il ne peut pas remplacer le maître, mais il s'associe à lui, il l'aide, il le complète, il *assiste* enfin dans le vrai sens du mot. Il est auxiliaire et témoin ! »

II

Quelque temps après se posa devant moi cette question fondamentale qui s'agite dans toutes les

familles, quand l'enfant arrive à onze ou douze ans : Quel genre d'éducation lui donner?

Trois partis à prendre. L'élever chez moi.... Le confier aux établissements dirigés par des prêtres.... Le mettre dans un lycée de Paris?

L'élever chez moi? Je n'y vois que des inconvénients. Sans parler des études trop faibles, des leçons trop irrégulières, de l'émulation absente, il y a dans cette sorte d'éducation privée un reste d'ancien régime, un souvenir de M. l'abbé et de son élève, que je peux comprendre dans quelques familles aristocratiques, mais qui ne nous va pas à nous, hommes du dix-neuvième siècle. La démocratie étant et devant être la vie par tous et pour tous, ne peut admettre que l'éducation avec tous. Depuis qu'un roi de France a mis ses fils au Collége, un bourgeois ne peut plus élever les siens chez lui.

Les établissements religieux ont de grands avantages. Si l'instruction y est plus faible, l'éducation morale, à quelques égards, y est meilleure; certaines surveillances y sont plus sévères; certains soins y sont plus intelligents. Ce sont les établissements religieux qui ont donné l'exemple de ces colléges de campagne si salutaires pour les plus

petits enfants. On y est mieux nourri ; tout ce qui regarde l'hygiène y occupe une juste place : ces pieux maîtres qui font vœu de mépriser les corps, ne mortifient que le leur, et s'occupent fort de celui de leurs élèves, ce qui touche les mères ! Il y a là, dit-on parfois, autant d'adresse que de sollicitude magistrale ; s'ils laissent quelque chose à désirer dans l'art d'instruire les élèves, ils sont très-habiles pour les attirer ; je ne leur en fais pas un reproche. Le clergé a raison d'envahir l'éducation, puisqu'il croit que celle qu'il donne est la seule bonne. C'est à nous à nous défendre, à nous défendre à force de progrès et d'améliorations. Je m'étonne toujours d'entendre certaines gens énumérer avec colère les établissements d'éducation du clergé ; eh ! multipliez les vôtres, au lieu de vous irriter à compter les siens ! Empruntez-lui son admirable puissance de propagande ; armez l'esprit moderne de toutes les ressources de l'esprit ancien ; et puis, lice ouverte et liberté pour tout le monde ! C'est là qu'est la lutte, c'est là qu'est la vie ! Il n'y aura jamais trop d'écoles dans un pays, comme il n'y aura jamais trop de fontaines dans une cité, trop de fenetres dans les maisons, qu'importe

par quelle issue entre la lumière, pourvu qu'elle entre? S'il y a des insensés qui ne veulent pas la recevoir, forcez-les à lui ouvrir leur porte; imposez-leur l'éducation, expropriez-les de leur ignorance pour cause d'utilité publique!

Quoi qu'il en soit, je ne mettrai pas mon fils dans un établissement dirigé par des ecclésiastiques. Deux raisons toutes-puissantes m'en empêchent. Ils n'ont pas le même sentiment de la vie moderne que nous, et ils placent la famille au second rang. Je les crois sincères dans leurs déclarations de libéralisme, mais, sauf quelques exceptions éclatantes, ils entendent la liberté autrement que nous; ils appellent dépravation ce que nous appelons progrès, ils appellent athéisme ce que nous appelons liberté de conscience, ils appellent révolte ce que nous appelons esprit de nationalité, ils croient qu'un peuple peut appartenir à un souverain.... il y a aujourd'hui entre eux et la démocratie un désaccord. Puis, autre danger. J'ai vu beaucoup d'élèves sortis des institutions cléricales. Ils se divisent trop souvent en deux classes. Ceux que l'enseignement religieux a rendus hostiles à toutes les idées modernes, et ceux que l'enseignement religieux

a rendus irréligieux : ce n'est pas un paradoxe. L'esprit d'indépendance et de libre critique qui souffle partout, passe par-dessus les murailles de séminaires si hautes qu'elles soient; il inspire au cœur des jeunes gens je ne sais quel sentiment de défiance, de révolte, qui les met en garde contre les incessantes prédications. De notre temps, on veut bien être persuadé, mais on ne veut pas être contraint. Ces pratiques obligatoires, multipliées, ne laissent souvent à ces jeunes intelligences que le désir d'y échapper plus tard. Puis surtout et avant tout, ces institutions ne donnent pas aux parents la part qui est la leur. Le clergé est habitué à dominer; il a eu trop longtemps sur les âmes un empire absolu et salutaire pour se résigner à n'en avoir aujourd'hui qu'une part. Il veut que ce qui est en ses mains soit tout à lui; il se défie de tout ce qui n'est pas lui, même des parents! Ce n'est pas par pur esprit de prosélytisme; il agit dans une pensée élevée; il a pour seul but l'intérêt de l'éducation de l'enfant; mais enfin, il veut en rester seul maître. Une fois l'enfant entré dans ces colléges, il n'appartient plus à ses parents, il appartient au collége. On le voit une heure ou deux

chaque semaine : il sort une seule fois par mois : il ne découche jamais. Malade, on le refuse aux parents ou on ne le leur donne qu'à regret, à moins qu'il ne soit en danger, auquel cas on s'empresse de le rendre ; sur ce point, tous les instituteurs, laïcs ou cléricaux, se ressemblent ; ils n'aiment pas qu'on meure chez eux, cela fait du tort à la maison.

Quant aux colléges des ecclésiastiques, je résume ainsi ma pensée ; tout le temps que votre fils y est, on vous le prête ; et quand, les études finies, on vous le rend, il revient marqué de leur empreinte, rempli de leurs idées, par conséquent étranger, et quelquefois hostile aux vôtres. Je ne confierai pas mon fils aux soins du clergé.

Restent les lycées. Les études y sont plus fortes, la vie commune y est plus libre Rien n'y manque, pas même l'éducation du coup de poing, ce qui n'est pas un mal.... Mais là aussi la vie de famille est sinon brisée, du moins interrompue, intermittente. Or, je tiens à imprégner cet enfant de l'image de sa mère ; et, pourquoi le cacherai-je ? de la mienne. Les souvenirs de nos parents sont les dieux pénates du cœur.

Heureusement, j'ai appris hier un fait qui me rassure et me guide.

Quand j'allais au collége Charlemagne, dans ma jeunesse, nous autres, élèves des institutions Massin et autres, nous avions le plus profond mépris pour les externes libres ! Ils formaient invariablement l'extrême arrière-garde ! Aujourd'hui, tout est changé. Le proviseur d'un des grands lycées de Paris me disait hier que la tête de toutes les classes était tenue par les externes libres. Quelle preuve du nouvel esprit de famille ! Quel témoin en faveur du mélange de l'éducation domestique et de l'éducation publique. Comme ce seul fait dit éloquemment tout ce que les parents peuvent faire et tout ce qu'ils font ! Je mets mon fils comme externe libre au collége. Tous les pères ne le peuvent pas ; mais ma fortune, quoique fort modeste, me le permet : je le fais.

Dès le lendemain, j'ai pris un parti héroïque ; je l'envoie tout seul au lycée. C'est un usage qui commence à se répandre, et je l'approuve. Les Américains livrent leurs enfants à eux-mêmes dès l'âge de dix ans. En France, tous les fils d'ouvriers, de paysans, de petits commerçants sont non-seule-

ment maîtres de leur personne, mais font déjà office de messagers avant dix ans. Pourquoi donc ne pas donner aux nôtres, qui sont plus intelligents, l'habitude de la vie pratique? L'éducation n'étant en réalité que l'apprentissage de la liberté, on ne peut pas les mettre trop tôt en apprentissage. Je l'ai donc laissé aller seul au collége pour qu'il se familiarisât avec la rue et l'indépendance; pour qu'il ne fût ni effrayé ni *grisé* de se trouver seul; pour qu'il apprît à se garantir aujourd'hui d'une voiture et plus tard d'une tentation. Les enfants qu'on garde à vue jusqu'à ce qu'ils soient devenus des jeunes gens, ne manquent jamais de faire une folie le premier jour qu'ils sortent seuls. Seulement pour rassurer sa mère et me rassurer moi-même, les premiers jours je l'ai suivi de loin sans qu'il me vît. Le premier devoir d'un père est la présence invisible.

Tout s'est passé à souhait pour lui et pour nous. Dès son entrée au collége, il s'est placé dans les premiers rangs et il y est resté toute l'année, grâce à ses efforts, et surtout grâce à sa mère! Tous les matins, souffrante ou non, la pauvre femme se lève à six heures pour venir s'asseoir à la table de

travail de son fils, pour lui faire répéter ses leçons, pour l'aider à mettre ses cahiers en ordre, pour préparer le départ, et quand, l'enfant parti, je lui dis : C'est trop fatigant pour vous, ma chère.

— Fatigant! Me répond-elle. C'est délicieux!

Voilà la vie moderne! La famille moderne! On ne sait pas ce que donne de cœur à un enfant bien né cette incubation maternelle. Quand j'entends les sombres prophéties des pessimistes sur la famille d'aujourd'hui; un fait me rassure; la sainte alliance des enfants et des mères[1]!

1. Les idées émises dans ce chapitre ont donné lieu à quelques observations critiques

On m'a reproché de présenter comme le meilleur mode d'éducation, l'externat libre.

Cette éducation, m'a-t-on dit, a deux grands défauts : 1° elle est exceptionnelle, car elle ne convient qu'aux familles riches; 2° elle amollit les jeunes gens, et ne les trempe pas dans la vie commune.

Je réponds au premier reproche :

Le mieux commence toujours par être une exception, et l'externat libre est si peu réservé aux familles riches, qu'il en coûte beaucoup plus pour mettre son fils dans une institution ou dans un collége, que pour l'envoyer externe à un lycée. Le père que je mets en scène n'est nullement un homme riche; il a juste assez d'aisance pour avoir du loisir, et assez de loisir pour prendre part à l'éducation de son fils.

Je réponds au second reproche par mon livre tout entier, qui

n'est que l'apologie de l'éducation, la vie de famille mêlée à tous les autres enseignements.

Un mot encore · l'externat est la règle dans les plus grands pays de l'Europe; en Allemagne, en Angleterre, en Suisse. Il n'y a que notre pays où le casernement semble un modèle idéal d'éducation.



LA TENDRESSE ET L'AUTORITÉ

I

J'ai reçu hier un rude coup. Je n'en suis pas remis. Ma nuit entière s'est passée dans ces agitations de conscience, dans ces troubles intérieurs où l'on sent le fond même de sa vie engagé.

Voici ce qui m'est arrivé. — J'ai rencontré hier un de ces amis qu'on ne voit quasi jamais (la vie nous entraîne tous de tant de côtés différents !), mais que l'on aime pourtant comme si on les voyait tous les jours. L'absence, l'éloignement, les rapports interrompus, n'interrompent pas ces sortes d'ami-

tiés singulières, tant la sympathie et l'estime mutuelle y sont solides et sincères. Dès qu'on se retrouve, les liens se renouent, les rares entretiens dont le hasard vous offre l'occasion se prolongent en d'interminables promenades et en d'éternelles causeries ; vous oubliez sans remords les travaux qui vous attendent, les rendez-vous qui vous pressent, le jour qui s'écoule, la pluie qui tombe, vos jambes qui n'en peuvent plus ; et, de rue en rue, de reconduite en reconduite, vous arrivez enfin à ce moment qui vous force à vous quitter, mais non sans vous écrier tous deux : « Sommes-nous insensés de ne pas nous voir plus souvent ! Il faut nous voir, il faut fixer un jour de réunion par semaine. » On n'en fixe pas ; on ne se voit pas davantage ; on se borne toujours aux rencontres ; qu'importe ? On se connaît, on se pénètre, on s'aime ; on se voit mille fois plus dans ces rencontres passagères, que bien des gens pendant des années d'intimité.

J'aperçus donc de loin, hier, au Luxembourg, un de ces amis d'une fois par an. Je courus à lui ; sa physionomie me troubla. « Qu'avez-vous ? êtes-vous malade ?

— Oui, très-malade, malade du mal de tous les pères de notre époque, malade du même mal que vous probablement, malade enfin du déplorable esprit qui souffle aujourd'hui sur toutes les familles pour les détruire.

— Expliquez-vous, je ne vous comprends pas.

— Vous avez un fils, je crois?

— Oui.

— Votre fils vous tutoie-t-il?

— Oui.

— J'en étais sûr! Et vous ne le quittez jamais?

— Le moins possible.

— C'est bien cela, et vous l'adorez?

— Sans doute.

— Encore cela! On a rayé le mot simple, vrai, sain, d'*aimer*, pour ce verbe corrupteur et délétère d'*adorer*.

— Mais....

— Et sans doute aussi vous êtes à la fois son précepteur et son compagnon, son mentor et son camarade, son ami enfin, comme on dit encore aujourd'hui?

— Est-ce qu'un père ne doit pas être l'ami de son fils?

— Non. Un père est un guide, un père est un maître, un père est un juge; ce n'est pas un ami. Confondre ainsi tous les sentiments en confondant tous les rangs, c'est les détruire, et lorsque vous portez le niveau dans la famille comme dans la société....

— Comme dans la société? repris-je en l'interrompant avec un peu d'inquiétude. Ne datons-nous donc plus, vous et moi, de la même ère? reniez-vous la Révolution et ses œuvres?

— Ses œuvres, non; mais cette œuvre-là, oui. En renversant la société, la Révolution l'a renouvelée; en renouvelant la famille, elle l'a détruite. Je veux l'égalité civile, je veux l'égalité politique, je veux l'égalité partout, excepté au foyer domestique. Là, je veux la hiérarchie! je veux que chaque sentiment garde son nom, et que la dignité paternelle ne s'amoindrisse pas dans ces attendrissements condamnés par ce seul titre : chef de la famille! Je lisais l'autre jour dans Montaigne une parole bien significative : « De même, dit-il, que « les pères cachent leur affection envers leurs en- « fants. » Entendez-vous : *cachent!* Ainsi, dans ce temps-là, le père se croyait obligé de cacher sa

tendresse, et pourquoi? Montaigne nous le dit encore : « pour maintenir un honnête respect. » Quel mot profond, et que nous sommes loin de cette sage réserve, nous qui voulons avant tout être des pères tendres, des pères sensibles, des pères adorés !

— Mais, mon ami, la société actuelle a un grand avantage, c'est de permettre à chacun d'agir comme il lui plaît. Qui vous empêche d'imiter ces pères du seizième siècle?

— Qui m'en empêche? moi. Est-ce que je ne suis pas de mon temps? Est-ce que je n'ai point le cœur amolli par toutes nos fatales maximes? Et quand j'y aurais résisté, est-ce qu'elles n'ont pas envahi tout ce qui m'entoure? Est-ce que mon fils n'en est pas imprégné? Est-ce qu'enfin nous ne les respirons pas comme l'air lui-même, ces théories d'amour à tout prix qui tuent, hélas! jusqu'à l'amour même!... »

A ce dernier mot, sa voix, jusqu'alors vibrante et irritée, trembla tout à coup et des larmes remplirent ses yeux. Je lui pris la main.

« Tant d'amertume, lui dis-je, dénote une grande souffrance. Est-ce vous blesser, mon ami, que de

vous dire : confiez-la moi? Personne, je vous le jure, ne la comprendra mieux que moi. »

Il garda un instant le silence, puis il reprit avec un profond sentiment de tristesse :

« J'y consens. Cette confidence me soulagera peut-être; peut-être aussi me donnerez-vous quelque utile conseil. Puis enfin, vous êtes père comme moi, et votre fils est beaucoup plus jeune que le mien; mon exemple pourra vous servir et vous épargner ce que je souffre aujourd'hui. »

Nous voilà donc remontant tous deux l'allée de l'Observatoire, et cheminant sans nous en apercevoir le long du boulevard Montparnasse, c'est-à-dire précisément au rebours de nos destinations.

« Si ma souffrance n'était que de la souffrance, me dit-il, vous me verriez plus courageux; mais il s'y joint le remords. Ma fatale tendresse a sinon perdu, au moins égaré mon fils. Voilà ce que je ne puis me pardonner! Ma faute a commencé par l'excès des soins corporels. Un des amis de ma famille, le vieux et charmant marquis de Vérac, m'a souvent conté qu'il n'avait jamais eu de feu dans sa chambre avant vingt ans, et que, son père l'ayant conduit à Versailles en plein mois de janvier pour

le présenter à Louis XVI, il y alla en un joli habit de taffetas aussi élégant que léger, en bas de soie blancs et sans vêtement de pardessus. Les dix degrés de froid qui inauguraient l'année, l'ayant engagé à s'approcher d'un beau feu qui flambait dans la pièce d'attente, son père lui dit : « Est-ce « que vous y pensez, monsieur? Vous chauffer à « votre âge! Éloignez-vous donc. » Et il le renvoya à l'autre bout de la chambre.

Au lieu de cette rude et salutaire discipline, quel plan ai-je suivi? Quel plan suivons-nous tous? Je lui ai mis, — *nous* leur mettons. — à l'âge où le corps de l'enfant est un poêle toujours allumé, des gants aux mains, des caoutchoucs aux pieds, des casquettes sur la tête, des paletots sur la poitrine; j'ai fait de lui le plus misérable des esclaves, l'esclave d'un morceau de flanelle et d'une paire de chaussons.

— Regrettez-vous donc de ne pas l'avoir laissé traîner, comme les pauvres petits enfants de nos villages, dans les boues de la rue, et grelotter les pieds nus dans des sabots sans paille?

— C'est là l'excès, et je ne déplore que le mal Il ne s'agit pas de les livrer demi-nus aux rigueurs des climats, mais ne les armez pas de pied en cap

contre cette saine atmosphère qui ne les attend que pour les fortifier et les endurcir.

—Il s'agit aussi de ne pas les tuer! Je crois, comme vous, que pour devenir un homme il faut avoir été, pardonnez-moi cette familiarité de paroles, il faut avoir été un *gamin;* et gamin, pour moi, veut dire poitrine débraillée, col nu, tête au vent, courses à perdre haleine, sueurs non essuyées, vêtements mouillés, libre commerce enfin avec le plein air et toutes ses intempéries. Mais à quel âge faut-il livrer l'enfant à cette dure vie? Voilà la question. Ne nous créons pas des remords éternels avec des systèmes à la spartiate. Tant que les plantes sont petites, on les élève sur couche et sous cloches. Quand elles sont fortes, on les met en pleine terre et au plein soleil. Voilà l'exemple bon à suivre; ce sont les soins donnés au petit enfant qui font souvent la vigueur de corps du jeune homme.

— Oh! si je n'avais mal gouverné que son corps!

— Quelques scrupules excessifs, j'en suis sûr, ce que j'appelle une maladie de conscience.

— Non! la maladie, c'est cette tendresse excessive, ce besoin d'être aimé par eux, qui nous amène à faire tout fléchir devant eux! Quand il m'appelait,



« DEMANDEZ PARDON ! « Page 180).

même au milieu de mes occupations, avec cette voix caline et impérieuse dont les enfants ont si bien le secret, je venais, je cédais, j'obéissais, voilà le vrai mot, avec une joie insensée. Dans la maison, pendant le repas, même faiblesse. Sa mère m'envoyait elle un morceau choisi (les femmes, vous le savez, ont au plus haut degré l'abnégation de l'estomac), il le demandait aussitôt, et je le lui donnais: faute légère sans doute, car c'était lui donner en même temps un exemple de sobriété. Il y avait même dans ma condescendance..., je me le disais du moins! un peu de volonté de faire à ses yeux acte de non-gourmandise : mais pourtant la faute n'en était pas moins réelle, car je l'habituais ainsi à se considérer comme le premier dans la maison, j'ébranlais dans son âme l'idée sur laquelle repose la famille même, et qui est la base du respect, l'idée de la hiérarchie.... Les fatales conséquences de cette éducation ne se firent pas attendre. Nous devînmes compagnons, amis, camarades, tout enfin, excepté père et fils! Bientôt cette habitude de jeux communs fit naître entre lui et moi une familiarité de gestes, un sans-façon de langage qui non-seulement rend impossible ce que j'appellerai le

respect extérieur, mais, croyez-le bien, la déférence du cœur. Il s'accoutuma à discuter avec nous, à soutenir nettement son opinion contre nous : bientôt se mêla peu à peu au ton de l'égalité cet accent de dédain particulier à la jeunesse, et où se trouve sous-entendu ce mot : « Vous n'y entendez rien, vous êtes trop vieux ! » Enfin, hier où il est entré dans sa quinzième année, où il a commencé à compter comme jeune homme, hier, il a manqué de respect à sa mère.

— A sa mère !

— Ce que j'ai fait, vous le comprenez ! Je me suis élancé sur lui, je l'ai précipité avec tant de violence aux genoux de celle qu'il a offensée, je lui ai dit avec tant de fureur : « Demandez pardon, demandez pardon ! » qu'il a bien vu que s'il n'obéissait pas, j'étais capable de tout, et il a obéi. Je dois même à la vérité d'ajouter qu'il avait des larmes dans les yeux ! Mais qu'importe, le coup est porté, et le mal est irréparable.

— Irréparable, mon ami !

— Oui, irréparable ! Quelles peuvent être nos relations maintenant ? Celles d'autrefois ? Jamais ! Dieu merci, je n'en suis pas arrivé à un tel degré de

faiblesse, qu'après avoir vu ce que j'ai vu, je fasse encore ce que j'ai fait. Mais alors plus d'épanchement! plus de confiance! c'est-à-dire la gêne.... la contrainte.... la froideur.... et dès qu'il pourra disposer de lui.... l'éloignement, la séparation.... »

Les larmes commençaient à faire trembler la voix de mon ami.

« Trouverai-je au moins un remède au mal dans le retour à l'autorité, à l'obéissance? Non. Il m'obéira, c'est évident; il m'obéira de geste, de parole, de corps; mais ce sentiment intime et profond, qui sanctifie l'obéissance, car il en fait de la vénération, ce mouvement intérieur qui incline le front et le cœur d'un fils devant son père comme devant un être supérieur à lui, plus juste que lui, ce sentiment sacré et conservateur, il est mort, je l'ai tué! Oh! mon ami, mon ami! combien nos pères avaient raison! Ils donnaient l'autorité pour fondement à la famille, et l'affection se conservait et grandissait à l'abri de l'autorité. Nous avons, nous, renversé les rôles et mis l'affection au premier rang; nous avons du même coup détruit l'affection et l'autorité. Vous avez un fils, profitez de ma faute. Pas de vie

commune avec lui! pas de familiarité! pas de camaraderie! Le respect! le respect! le respect! »

II

Mon ami, après ces mots prononcés avec un profond sentiment de conviction, partit brusquement, me laissant en proie à une grande perplexité morale. Qu'y avait-il de généralement vrai dans ce cri de sa douleur?

La famille, seule ancre de salut de la société, est-elle en effet menacée?

L'autorité paternelle, seule ancre de salut de la famille, est-elle en péril?

Les enfants courent-ils risque de perdre en moralité ce que le chef perd en autorité? Car ces deux propositions sont liées entre elles; si le père s'abaisse, l'enfant se déprave.

Telle était la question, vraiment terrible pour une

âme paternelle, qui se posait devant moi. Ma nuit entière se passa dans l'examen de ces problèmes, et dès que le matin fut venu, la tête toute pleine de ces six heures de méditations, je me rendis chez mon ami.

Onze heures sonnaient quand je frappai à sa porte. Un jeune homme vint m'ouvrir, c'était son fils. Je ne l'avais jamais vu. Mon premier sentiment fut celui d'une violente répulsion. Son horrible faute, car quoi de plus odieux qu'un fils qui manque de respect à sa mère? altérait pour moi, jusqu'à son visage; je ne voyais pas ses traits, je ne voyais que son action. S'aperçut-il de ma secrète répugnance? Je ne sais; mais il devint très-pâle, et il resta silencieux devant moi qui me taisais aussi. Ce premier trouble passé, je lui demandai à parler à son père; il me répondit d'une voix embarrassée qu'il était sorti. Je lui remis ma carte.

« Le père de Maurice! s'écria-t-il.

— Vous connaissez mon fils? repris-je vivement.

— Qui ne le connaît pas parmi nous?

— Parmi vous?

— Je suis, comme externe libre, le même collége que lui. Votre fils, monsieur, votre fils! ah! que je voudrais lui ressembler! »

Ces mots furent dits avec une émotion qui me surprit plus encore qu'elle ne me toucha. Je ne pouvais comprendre qu'un jeune homme qui appréciait tant mon fils, fût un mauvais fils. Malgré moi donc, j'allai à lui brusquement et, saisissant son bras avec un mélange de colère et de pitié :

« Malheureux enfant, comment donc avez-vous pu?... »

A ce moment, son père entra. Je m'arrêtai.

« Que faites-vous là? dit le père d'un ton glacial. Je croyais que c'était l'heure du travail?

— Il me semblait, répondit le jeune homme tout balbutiant, que tu.... que vous....

— Laissez-nous. »

Le coupable baissa la tête et s'éloigna avec une véritable douleur sur le visage.

Une certaine pitié se mêla malgré moi à mon indignation. Aussi, la porte refermée, ne pus-je me défendre de dire à mon ami :

« Votre faiblesse envers cet enfant a été excessive, mais êtes-vous bien sûr que votre sévérité ne le soit pas aussi ?

— Après ce qu'il a fait!

— Ce qu'il a fait est sans excuse; mais un excès

de rigueur est-il le meilleur moyen de guérir une âme qu'après tout on a rendue malade soi-même?

— C'est que vous ne savez pas à quel point mon cœur est blessé et mon esprit éperdu!

— Je le sais, car votre trouble est devenu le mien.

— Mon cœur n'est pas seul atteint; mes principes mêmes m'échappent, je ne sais plus où est le devoir, je ne sais plus où est le droit.

— C'est afin de les chercher avec vous que je suis venu. »

Mon ami me tendit la main, nous nous assîmes, et après un moment de silence, je commençai :

« Nous convenons, vous et moi, n'est-ce pas, que la révolution qui s'accomplit dans la famille est un fait général.

— Oui!

— Irrésistible?

— Je le crains.

— Eh bien! voilà un premier point qui me fait douter que cette révolution soit un mal. Un fait universel a bien des chances d'être un fait providentiel.

— Comment? Parce qu'un crime est général, vous l'absolvez! si vous comptez dans une ville cent, deux cents, trois cents malheureux atteints

de quelques grandes maladies morales, vous criez anathème; mais que la ville entière soit envahie par ce mal, vous dites que c'est la loi de la Providence; vous forcez Dieu à contresigner les vices des hommes?

— Ne nous emportons pas et appliquons ici toute notre raison, rien que notre raison. Vous ne pouvez comparer à une maladie une révolution qui marche depuis tant de siècles à travers tous les obstacles, car, remarquez-le bien, elle a déjà sa tradition, elle aussi; tous les âges se sont plaints, depuis les Romains, des affaiblissements de la puissance paternelle. Le pouvoir des pères a subi les mêmes transformations que le pouvoir des souverains.

— Ici je vous arrête. La Révolution a renversé le droit divin et elle a bien fait; elle a dit que les souverains n'avaient pour droit que leur devoir, et elle a bien dit. Elle a proclamé que les rois étaient faits seulement pour les peuples, et que les peuples ne leur devaient rien qu'en raison de ce qu'ils en reçoivent; cette profession de foi est la mienne! Mais ne confondons pas les pères avec les rois. Les enfants ont envers eux des obligations indépendan-

tes de leurs bienfaits. Un mauvais roi n'est, aux yeux de la raison et de la justice, qu'un méchant homme, et, moralement parlant, tout lien de respect est rompu entre ses sujets et lui. Mais un mauvais père reste encore père, et aucun des devoirs de ses enfants envers lui n'est annulé; car le caractère paternel a en soi quelque chose d'absolument sacré. Pourquoi? Est-ce un pur effet du préjugé? Non. C'est que les rois, étant d'institution humaine, sont des instruments humains. Mais le père est d'institution divine; l'homme que Dieu a fait père a été revêtu, par lui, d'une partie de ses attributions; il est créateur avec lui, et comme lui, autant que l'homme peut l'être; il est son représentant, et les enfants doivent sans cesse voir et révérer, dans l'auteur de leurs jours, celui que la main divine a sacré et consacré.

— C'est juste, mais la sainteté du caractère paternel est-elle amoindrie de nos jours? Voilà la question.

— Il suffit, pour la résoudre, de comparer une famille d'autrefois et une famille d'aujourd'hui. Autrefois, l'existence des enfants et celle des parents étaient séparées. Chaque jour à l'heure du

repas, chaque soir à l'heure du repos, on amenait les enfants à leur père; puis, après quelques caresses sagement mêlées de remontrances, on les rendait à leurs gouverneurs ou à leurs gouvernantes, et le rideau retombait entre eux et lui. Qu'en résultait-il? Que le père restait toujours pour eux, à l'état de juge, presque de Dieu caché. Ils ne voyaient pas ses faiblesses, ils ne souffraient pas de ses défauts; une illusion pieuse, illusion du lointain, les entretenait dans cette espèce de tremblement salutaire sans lequel il n'y a point de respect profond, et que le Psalmiste appelle excellemment le commencement de la sagesse. Puis, quand le père intervenait, quelle influence! Quand il ordonnait, quel ascendant! Comme un regard, une intonation, un froncement de sourcil, un demi-mot fortifiait, contenait, effrayait, charmait! Un vieux général de mes amis m'a souvent raconté qu'au moment de son départ pour l'armée à titre de volontaire, c'était en 1791, sa mère l'inonda de pleurs et le couvrit de baisers qui l'émurent profondément sans pourtant le troubler: mais il aperçut dans le coin de l'œil de son père, vieux et austère magistrat, une demi-larme aussitôt séchée, et tout son

cœur se fondit d'attendrissement. Il eût donné tous les sanglots maternels pour cette imperceptible larme. Voilà le vrai caractère de la nature humaine! Ce qui la touche, c'est ce qu'elle entrevoit plus encore que ce qu'elle voit, car l'émotion de l'âme s'augmente alors de tout ce que l'imagination lui ajoute, et l'imagination s'exerce avant tout sur ce qui se devine. Shakspeare l'a bien compris lorsqu'il fait dire à son Henri IV : « Le peuple, à force « de posséder son roi, s'en est rassasié jusqu'au « dégoût, et cette royale présence qu'il faut éco« nomiser avec tant de soin, Richard l'a comme « avilie par une communication incessante et ba« nale. » Eh bien! c'est ce qui arrive dans la famille d'aujourd'hui. Nous vivons côte à côte, je dirai presque pêle-mêle avec nos enfants, ils nous voient à toute heure, dans tous les costumes, dans toutes les positions, même les plus ridicules. Ils nous voient colères, ils nous voient gourmands, ils nous voient menteurs, ils nous voient vaniteux, ils nous voient tels que nous sommes enfin. Rien de si perspicace que les enfants : ils sont donc bien vite dans le secret de nos travers, et ils en rient tout bas, quelquefois tout haut. Je l'ai vu! J'ai vu des

pères subir et supporter les railleries de leurs fils. J'ai vu des fils se faire un malin plaisir d'exciter les défauts de leur père, non-seulement pour s'en moquer, mais ce qui est pire peut-être, pour s'en armer et en profiter.... Oh! ne dites pas non! leur diplomatie ingénieuse apprend bien vite l'adroit maniement de nos faiblesses et l'art de les faire tourner au profit des leurs. Bien vite aussi leur logique impitoyable oppose tout bas notre conduite à nos remontrances, et lorsque nous voulons commander, quand il est indispensable que nous commandions, nous nous trouvons devant des cœurs sur lesquels nous n'avons plus aucune action, ni celle du prestige, la présence continuelle l'a usée; ni celle de l'autorité, l'usage journalier et incessant l'a amoindrie; ni celle de la persuasion. pour être persuadé par quelqu'un il faut croire en lui, et nos enfants ne croient plus en nous. Voilà le mal! Et je vous mets au défi ou de le nier ou de l'absoudre.

— Je répondrai tout à l'heure à ce défi. Mais d'abord un mot. Vous admirez beaucoup cette loi moderne qui appelle également tous les enfants à la succession paternelle?

— Sans doute.

— Eh bien! tous les maux très-réels, du moins en apparence, que vous venez de dépeindre sont nés de cette loi.

— Comment cela?

— C'est bien simple. L'égalité des partages a divisé les fortunes. En les divisant, elle les a diminuées. Dès lors toutes les conditions de la vie familiale ont été changées. Plus de ces vastes habitations qui pouvaient rassembler tous les membres d'une famille sous le même toit en les tenant pourtant éloignés les uns des autres : or, la paix intérieure est souvent une affaire de distance. Il a fallu restreindre le nombre des domestiques, ce qui multiplie les rapports des parents et des enfants; il a fallu renoncer aux gouverneurs, ce qui forçait les parents à les remplacer près des enfants; et, dans tous ces contacts journaliers et matériels, la crainte, la déférence extérieure ont dû en partie s'évanouir pour faire place à la familiarité et à l'épanchement. Le changement des rapports dans la vie de famille n'est donc que la conséquence nécessaire du changement dans les rapports légaux.

-- Qu'en concluez-vous?

— Que si le principe est bon, ses conséquences nécessaires ne sauraient être mauvaises!

— Comment! Nierez-vous comme chimériques les excès que je vous ai dépeints?

— Je les admets ainsi que vous.

— Ne les condamnez-vous pas comme monstrueux?

— Je les condamne plus que vous.

— Eh bien, alors?...

— Eh bien! je dis que si de telles mœurs sont nées de telles lois, il ne faut pas en conclure que ces lois ne sont pas un bien, mais un bien dont nous usons mal.

— Je ne vous comprends pas.

— Vous allez me comprendre. Oui, vous avez raison! Oui, nous sommes condamnés à vivre sous les yeux de nos enfants! oui, nos enfants sont nos témoins, nos inquisiteurs, nos juges, si vous le voulez! Mais loin de voir là le renversement de l'autorité paternelle, j'y vois son salut et sa rénovation. Certes, il était plus facile d'être père autrefois qu'aujourd'hui; certes, gouverner sa famille de derrière un nuage, à la façon des dieux de l'Olympe,

n'en sortir qu'à certains moments, dans l'appareil de la toute-puissance et avec la majesté, préparée à loisir, de ce front qui fait tout trembler ; n'intervenir que pour les dénoûments, comme le *deus ex machinâ*, tout cela composait un rôle de père absolu, plus aisé, plus commode que le dur métier des pères d'aujourd'hui. Aujourd'hui, nous sommes des pères constitutionnels, avec cette aggravation que nous n'avons pas de ministres responsables. Tous nos actes, toutes nos paroles sont scrutés comme des dépenses de budget ; la tribune où l'on nous interpelle tout haut, ou tout bas, se dresse dans chaque coin de notre appartement, et notre inamovibilité ne nous met à l'abri ni du contrôle, ni des reproches, ni de la mise en accusation. Je l'avoue donc, une telle souveraineté est d'un exercice fort difficile; mais que ce rôle soit moins beau, moins conforme aux desseins de Dieu, moins en rapport avec le caractère sacré de père, voilà ce que je nie! Si, comme j'en suis convaincu, la sainteté d'un emploi se mesure à l'étendue des devoirs qu'il impose et des vertus qu'il exige, si Dieu aime pour l'homme et si l'homme doit aimer pour lui-même les routes ardues et étroites, car ce sont

celles qui montent, comment prétendre que la paternité moderne soit inférieure à la paternité antique? L'une supposait la vertu du père, l'autre la commande, et, par un admirable retour, la facilite en la commandant. Ne comprenez-vous pas tout ce qu'il y a d'énergiquement salutaire dans ce seul mot : *Nos enfants nous jugent!* Quel frein contre le mal! quelle excitation au bien! On peut prendre son parti sur ses défauts quand ils ne nuisent qu'à nous; mais comment consentir au mal le jour où l'on croit que par son exemple on corromprait l'âme ou que l'on perdrait la tendresse de ces êtres si chers? Quels utiles témoins que ces innocents visages, qu'attristerait ou ternirait toute parole mauvaise sortie de votre bouche, toute action blâmable échappée de votre cœur! Ce n'est donc pas seulement le changement des lois, c'est le changement des mœurs qu'il faut bénir, c'est le changement des mœurs qu'il faut admirer! Croyez-moi, mon ami, quand le père aura grandi dans le fécond apprentissage de ce rôle de père, quand, au lieu d'être sacré seulement par son titre, il le sera par sa vertu, quand il aura conquis, à force d'être connu ce respect qu'il n'inspirait

souvent jadis qu'à force d'être ignoré, alors son autorité sera d'autant plus inébranlable que, se reposant sur la vérité et non plus sur la fiction, elle n'aura rien à craindre désormais ni du contrôle du temps, ni des tristes découvertes qu'il amène. Les anciens disaient : *Major è longinquo reverentia :* Le respect s'augmente par le lointain; je renverse la maxime et, l'appliquant à la famille moderne, je dis : *Major è proximo reverentia;* que le respect s'accroisse par le rapprochement!

— Belle théorie, mais à laquelle je fais une objection décisive. Voilà les pères condamnés à être impeccables pour garder leur rang de père! voilà le respect des enfants, ce respect que vous avez nommé vous-même le fondement de la famille, le voilà établi, sur quoi? sur une chimère, sur la perfection des parents!

— J'ai dit perfectionnement et non perfection. Les pères ne sont pas condamnés à être parfaits, mais à être meilleurs.

— Eh! qui sera l'arbitre de ce perfectionnement, de ce progrès? Les enfants, sans doute. Ainsi, le tribunal de famille existe toujours; seulement le

père en descend et les enfants y montent, ce sont les enfants qui sont constitués juges.

— Mais enfin, repris-je avec quelque impatience, pouvons-nous empêcher que ce qui est ne soit? Est-ce un fait et un fait incontestable et immuable que notre vie commune avec nos enfants? Est-ce un fait que l'imperfection des pères? Est-ce un fait que le coup d'œil inquisitorial des fils? Eh bien! alors, au lieu de vous consumer en vaines doléances ou en stériles railleries, acceptez tout cela franchement, hardiment, et tirez-en le bien que vous pourrez, au lieu de nous opposer sans cesse l'image d'un temps qui ne peut revenir et qu'en réalité vous ne connaissez pas. Non! vous ne le connaissez pas. On parle sans cesse des mœurs du temps passé, du respect des enfants dans le temps passé. Mais, à en juger par les témoignages qui restent de ce temps passé, je ne vois pas qu'il nous offrît un modèle si pur! Certes, on n'accusera pas la comédie moderne de pruderie, et nous voyons tous les jours le public accepter et applaudir les personnages les plus hasardés, pourvu qu'il y ait du talent dans le peintre et de la vérité dans le portrait : eh bien! que le plus hardi des écrivains

dramatiques essaye ce que Molière, Regnard et Dancourt ont fait plus de dix fois; qu'il nous montre des fils faisant bâtonner leur père, comme dans *les Fourberies de Scapin;* le priant ironiquement de s'asseoir, comme dans *Don Juan;* se moquant de sa malédiction, comme dans *l'Avare;* se riant de sa crédulité, comme dans *le Menteur;* le dupant, comme dans *le Joueur :* qu'il l'essaye!... et il verra toute la salle, se soulevant d'indignation, flétrir de ses sifflets et de ses mépris le sacrilége qui ose attenter à la majesté paternelle!

— L'histoire des mœurs n'est pas écrite tout entière dans les comédies. Pourquoi le passé nous apparaît-il entouré d'un tel prestige?

— Le passé ne nous semble si beau que parce qu'il est le passé!... c'est-à-dire parce que nous n'en souffrons plus. Ils sont loin de nous les maux et les vices de la famille d'autrefois! Nous n'entendons plus les cris de douleur, nous ne voyons plus les existences sacrifiées, les éducations laissées à l'abandon, les hypocrisies de respect apparent démenties par les révoltes intérieures, et il ne reste devant nous que le tableau grandiose et poétique de la famille patriarcale telle que l'imagina-

tion la rêve, avec le père dans sa physionomie moitié de juge et moitié de roi, l'épouse dans son attitude respectueuse et un peu craintive d'inférieure dévouée, les enfants silencieusement groupés et inclinés, selon la hiérarchie de l'âge et du sexe, autour du trône du chef suprême. Noble image sans doute, mais image morte et trompeuse, où la réalité disparaît dans l'idéal. Aujourd'hui, au contraire, c'est l'idéal qui disparaît dans la réalité. Vivant jour à jour, et heure à heure, cette vie de famille que la société moderne nous a faite, nous heurtant à toutes ses difficultés, souffrant de tous ses inconvénients, blessés de la familiarité choquante de certains enfants, irrités de leur vanité importante, indignés de la faiblesse de certains pères, nous ne voyons et ne pouvons voir ni la supériorité du principe de la famille moderne, ni tout le bien qu'il a déjà produit. Nous ressemblons à des voyageurs qui s'élèvent, à travers de sombres gorges de montagnes et d'âpres défilés, vers quelque cime noyée dans la pure lumière. Ils ne voient pas la cime, ils ne voient que le chemin; s'ils s'aperçoivent qu'ils montent, c'est seulement à la lassitude de leurs membres et à la sueur qui

ruisselle de leur front, et cependant ils vont vers le soleil ! Eh bien ! mon ami, nous aussi, nous y allons !

— Qui vous le prouvera ?

— Une parole.

— Laquelle ?

— Celle qui est inscrite sur le drapeau de la famille moderne : tendresse !...

— La tendresse ! notre fléau ! notre maladie à tous !

— Arrachez-vous pour un moment au sentiment de votre douleur personnelle ! Détournez surtout vos yeux de ce monde de luxe et de frivolité qui n'est pas la France et qui vous cache la France, pénétrez par la pensée dans ces familles où le progrès commence toujours, dans ces familles placées à mi-côte de la société, familles de magistrats, d'avocats, d'industriels, de savants, de professeurs, d'artistes, d'hommes de travail, et voyez tout ce que la tendresse y réalise dejà de bienfaits ! Voyez combien de pères deviennent les précepteurs ou les aides des précepteurs de leurs enfants ! Voyez combien de mères s'associent aux études de leurs fils ! J'en connais plus d'une qui étudie le grec en cachette pour aider son fils à l'apprendre. Voyez

enfin combien de parents font un état de la paternité!... Ou plutôt, non! Rejetez tous ces exemples comme des exceptions, et venez entendre l'éloge de la tendresse dans une bouche que vous ne démentirez pas!... Écoutez le cri d'un des plus terribles et des plus illustres représentants du principe d'autorité, le maréchal de Montluc.

— Quelle est donc cette parole?

— Montluc avait un fils; afin de mieux maintenir ce que Montaigne appelait un honnête respect, il ne lui avait jamais donné une seule marque d'affection, il ne l'avait jamais embrassé. Ce jeune homme fut tué à vingt-cinq ans dans une escarmouche. A cette nouvelle partent de la bouche de son père ces amers regrets: « Ce pauvre garçon, « disait-il, n'a rien vu de moy qu'une contenance « refroignée et pleine de mépris; il a emporté « cette croyance que je n'ay sceu ny l'aymer ni « l'estimer selon son mérite. A qui garday-je à « decouvrir cette singulière affection que je luy « portays dans mon âme? Était-ce pas luy qui en « devait avoir tout le plaisir et toute l'obligation? « Je me suis contraint et gehenné pour maintenir « ce vain masque, et j'y ay perdu le plaisir de

« son commerce et de son affection, qu'il ne me « peut m'avoir portée autrement que bien froide, « n'ayant jamais reçu de moy que rudesse et « façon tyrannique! » Quelle condamnation de la famille d'autrefois! Quelle éloquente revendication des droits de la bonne et simple nature contre toutes les fictions sociales! Nous voilà en face même du problème. Faut-il, oui ou non, se mettre un masque sur le visage, se contraindre et se géhenner pour ne pas découvrir à ses enfants...

— Non, mille fois non! car c'est là l'excès!

— Il ne s'agit pas d'excès, il s'agit du principe même. Il s'agit de savoir si l'affection, l'affection visible, sensible, montrée et prouvée à tous moments, est le fondement légitime des relations de père à enfant.

— Oui, voilà la question.

— Eh bien! je dis qu'il en est de l'affection dans la famille comme de la liberté dans l'État on les accuse toutes deux de bien des torts qui ne sont pas les leurs, parce qu'on appelle de leur nom bien des choses qui ne sont pas elles. Quand j'entends parler des excès de la liberté, des

crimes de la liberté, de la licence qu'enfante la liberté, je m'indigne, car la liberté cesse là où ces crimes commencent, et la licence n'est point son point extrême, mais son antipode, son pôle opposé, son irréconciliable ennemie. S'il se commet dans un pays de ces monstruosités dont 93 demeure l'exécrable modèle, ce n'est pas parce qu'il y a trop de liberté dans ce pays, c'est parce qu'il n'y en a plus; car le premier effet de l'amour de la liberté dans une âme, c'est le respect de la liberté d'autrui. Ainsi de l'affection. Lorsqu'en son nom tant de parents sont faibles, aveugles, inconséquents, c'est qu'alors leur tendresse cesse d'être tendresse pour être aveuglément, faiblesse et inconséquence! Les pères Goriot ne sont pas des pères, ce sont des monstres de paternité! Ne calomniez donc pas la tendresse en appelant de son nom ces espèces d'attachements malsains et bestials, ne l'accusez pas des fautes de ces parents avilis; le mal est en eux, non en elle. Ce n'est pas la liqueur qui est empoisonnée, c'est le vase où elle est contenue qui l'empoisonne! Si ces parents gâtent et parfois dépravent leurs enfants, ce n'est pas qu'ils les aiment trop, c'est qu'ils ne les aiment

pas assez : car ils les aiment mal, et aimer mal c'est aimer moins.

— Mais si l'on arrive fatalement à aimer mal?

— C'est comme si vous disiez qu'on arrive fatalement à être superstitieux et intolérant parce qu'on est pieux.

— Et comment donc alors, s'écria le pauvre père, comment ai-je fait ce que j'ai fait? Ah! vous ne savez pas ce que c'est que la tendresse! vous ne savez pas tout ce qu'il y a en elle, dans son essence, d'irrésistiblement amollissant, quel besoin elle donne d'agréer à tout prix à l'être qu'on aime, quel charme fatal elle prête aux condescendances, tout ce qu'elle conseille enfin d'indulgence et de lâchetés.

— Si! mais je sais aussi tout ce qu'elle conseille de courage. Jamais je ne comprendrai qu'on ne trouve pas tout dans une véritable tendresse, même la force de ne pas être tendre lorsqu'il le faut. Hé quoi! si une pâleur subite passe sur le front de votre enfant, si un léger frisson de fièvre fait trembler ses membres, votre cœur jette un cri d'alarme, vous prévoyez d'avance la maladie dans l'indisposition, vous courez au remède, fût-il pénible;

vous l'imposez, fût-il cruel; et, lorsqu'il s'agira de son cœur, de son intelligence, du véritable *lui* enfin, quand quelque défaut, quelque vice peut-être menacera de le perdre, vous n'aurez pas d'yeux pour le voir, et pas d'énergie pour le combattre ! Je vous le redis, c'est que vous n'aimez pas assez, c'est que vous ne savez pas aimer ! Eh bien, à l'œuvre donc ! et faites l'éducation de votre tendresse. Cette éducation, en quoi consiste-t-elle? à cacher votre amour? non ! à le contraindre? non! A le développer. En réalité, pourquoi aime-t-on mal ses enfants? parce qu'on n'aime en eux qu'une seule partie d'eux-mêmes ou qu'un seul moment de leur vie, le moment présent; ou bien parce que l'on s'aime soi, en les aimant, c'est-à-dire qu'on recherche avant tout le plaisir personnel et délicieux, il faut bien le dire, d'être aimé par eux. Eh bien ! débarrassez votre tendresse de ce qu'elle a d'égoïste, ne vous comptez plus pour rien, attachez votre sollicitude à tout leur être, à toute leur vie, aimez leur âme autant que leur corps, aimez leur avenir autant que leur joie du moment, et vous verrez votre affection s'épurer en s'agrandissant, et vous verrez l'autorité même sortir de la ten-

dresse, car c'est à elle que s'applique le beau mot de saint Paul : « Celui qui a la charité, a tout! »

— Mais enfin, s'écria le pauvre père avec une sorte de désespoir, quand on a été assez aveugle, assez faible, assez égoïste pour égarer, pour perdre peut-être celui que l'on aime, que faire? comment réparer?...

— Calme-toi, pauvre cœur paternel, répondis-je à mon tour, le mal n'est pas aussi grand peut-être que tu le crois.

— Que dites-vous?

— Que j'ai vu votre fils et que ce visage n'est pas celui d'un enfant ingrat. Il ne faut pas toujours juger les enfants sur leur action ; ce qu'ils font est souvent beaucoup plus mauvais qu'eux-mêmes. Elles ont des accès de folie, ces pauvres têtes chaudes! Ces âmes inachevées encore ressemblent à des bâtiments en construction : rien n'y est à sa place; ils sont, pardonnez-moi ce mot vulgaire, ils sont déginguandés de cœur et d'esprit comme de corps. Mais allez au fond, et vous verrez que si les fils d'autrefois paraissaient souvent meilleurs qu'ils ne l'étaient, les nôtres valent souvent mieux qu'ils ne le paraissent. Ce n'est jamais en vain

qu'un grand amour descend sur un être qui n'est pas dépravé : il y dépose un germe de reconnaissance et de tendresse qui éclate au moment où l'on s'y attend le moins, et je suis sûr qu'à cette heure où vous doutez de votre fils, il est dans quelque coin, s'accusant, se maudissant, appelant l'heure du pardon et l'occasion du repentir. »

A ce moment, j'entendis un léger bruit derrière moi, je me retournai. C'était le jeune homme qui avait écouté notre entretien. Il s'avança, la tête basse, à mes dernières paroles ; le père tressaillit, son fils se mit à deux genoux et lui dit :

« Je ne vous demande pas votre pardon, il faut que je le mérite, et je le mériterai. Mais je vous fais une prière bien ardente : ne vous repentez pas de m'avoir trop aimé, car je puis tout supporter, excepté que vous m'aimiez moins. »

Sa voix tremblait, ses larmes coulaient ; un violent combat semblait se livrer sur le visage de son père entre l'irritation et l'attendrissement ; je lui dis tout bas :

« Tutoyez-le. »

La tentation était trop forte, le pauvre homme

fut vaincu, et, relevant le coupable, le serrant dans ses bras, il ne put que murmurer :

« Tu m'as fait bien du mal ! »

A ce mot de *tu*, un cri que je n'oublierai jamais, un cri de joie immense partit des lèvres du jeune homme.

Les pleurs se mêlèrent.

« Eh bien ! repris-je, quel fils d'autrefois eût montré plus de respect et plus de regret ? Si réels que soient les défauts de la famille d'aujourd'hui, gardons-nous de jamais méconnaître la supériorité de son principe ! Et si nous étions tentés de répudier ce principe à cause des excès qui naissent de son application, rappelons-nous l'admirable parole du vieux prince de Broglie. Il avait été condamné à mort par le tribunal révolutionnaire. Le jour de son exécution, il demanda à voir son fils, le duc de Broglie actuel. L'enfant avait sept ans. Le prince le prit sur ses genoux, et lui dit : « Mon enfant, on « va couper la tête à ton père ; mais ne te crois « jamais autorisé, à cause de cela, à maudire ton « pays ou à renier la liberté !... »

II

J'ai besoin, après quelques jours de réflexions, de me résumer à moi-même les idées contenues dans cet entretien.

L'analyse de nos principes nous y confirme, quand ils sont justes. Il en est de la tendresse dans la famille comme de la liberté dans l'État. Toutes deux ne peuvent rien sans leur accord avec l'autorité. Mais, entre l'autorité et elle, quel est le principe fondamental, générateur ! Est-ce l'autorité ? Non ! Que la liberté, en effet, ait son plein et normal développement, l'autorité en découlera nécessairement, mais vous aurez beau compléter et perfectionner le règne de l'autorité, vous n'en ferez jamais sortir la liberté

De même pour la tendresse. La tendresse, bien réglée, bien ordonnée, affermit l'autorité en la moralisant. On ne peut pas porter une vraie affection

à ses enfants sans garder la part de pouvoir nécessaire au développement de cette affection. L'autorité, au contraire, n'exclut pas sans doute l'affection, mais elle ne l'engendre pas, elle n'en est pas la source, souvent même elle en est l'obstacle.

Après les obligations des pères, restent les devoirs des fils.

Ces devoirs, quels sont-ils? Ce sont leurs droits eux-mêmes.

Je m'explique.

Supposons un peuple qui acquerrait en un jour toutes les libertés : que lui resterait-il à faire? Il lui resterait à les mériter!

Tel est le rôle de la jeunesse, et si j'avais devant moi une réunion de jeunes gens, de fils, je leur dirais : « On n'a plus rien à réclamer pour vous. « La loi vous accorde tout ce qu'elle peut vous accorder. Les mœurs vous accordent encore davantage. Ce que le code civil a laissé d'armes à vos « pères échappe souvent à leurs mains, ou parce « que les mœurs les leur enlèvent, ou parce que « leur tendresse elle-même les rejette. Vous êtes « presque devant eux comme des égaux. Vos vertus filiales, vos obligations filiales ne dépendent

« presque plus de votre volonté. Terrible responsa-
« bilité, qui vous crée tout un ordre nouveau de
« devoirs ! Noble, mais pesante indépendance, qui
« courbe toute âme bien née sous le joug d'une
« autre soumission, d'une autre déférence, la dé-
« férence volontaire, la soumission consentie ! On
« peut résister à un despote, on peut se révolter
« contre un tyran, mais quel cœur généreux n'est
« pas saisi de respect en face d'un roi découronné,
« qui avait hier droit de vie et de mort, droit d'em-
« prisonnement, droit de déshérence, et qui au-
« jourd'hui ne règne plus et ne veut plus régner
« que par la justice et par l'affection !

« Si donc il y a trop souvent parmi vous des fils
« irrespectueux ou ingrats, ce n'est, je veux le
« croire, ni ingratitude, ni esprit de révolte, c'est
« aveuglement. Vous ne manquez à votre devoir de
« fils que parce que vous ne comprenez pas ce
« qu'est aujourd'hui le rôle de père.... Vous ne
« voyez pas ! vos yeux sont fermés !

« Un mot suffira pour les ouvrir.

« Que le temps fasse un pas, vos pères sont
« morts et vous êtes pères à votre tour... Oh ! vous
« les comprendrez alors !... alors, comme ils ne

« seront plus là, et que vous serez à leur place, « leurs vertus, leur dévouement, leur admirable, « mais dure mission, vous apparaîtront dans toute « leur grandeur; mais elles vous apparaîtront « comme des reproches, comme des remords! Elles « vous arracheront ce cri qui déchire le cœur d'où « il sort, et qui, hélas! sort de presque tous les « cœurs de fils : « Comment ai-je pu méconnaître « mon père, l'affliger!.... Oh! s'il vivait encore!... » « Eh bien! profitez donc de ce qu'il vit! Dites-vous « donc tout cela aujourd'hui où vous le possédez « encore, pour ne pas vous le dire quand vous ne « l'aurez plus! Si vous vous sentez sur le point de « l'irriter, de l'offenser, pensez à cette séparation « qui arrivera peut-être demain! Pensez à tout ce « que vous souffririez à votre tour, si un jour votre « fils vous offensait! Je ne veux pas en dire davan- « tage. C'est à votre future tendresse paternelle « que je confie l'éducation de votre tendresse filiale. « N'attendez pas l'ingratitude de vos enfants pour « être reconnaissant envers votre père. Soyez di- « gnes enfin de vivre à l'abri des deux grands « principes qui font la gloire comme la force de la « société moderne, la tendresse et la liberté! »

LES GOUTS.

I

Il y a tout un ordre de penchants, d'où peut naître toute une suite d'occupations, et qu'on ne songe pas assez à cultiver chez les enfants et les jeunes gens : Je veux parler des goûts.

Les goûts touchent à la fois aux plaisirs et aux études ; plus sérieux que les uns, plus légers que les autres, ils tiennent le milieu entre les distractions et les passions. Ils ne remplissent pas la vie, mais ils en remplissent les moments de loisir ou

de vide; je les comparerais volontiers à des intermèdes. Ils nous délassent de nos travaux; ils nous initient aux travaux des autres et ouvrent notre esprit et nos yeux aux beautés naturelles, aux beautés de l'art, au mérite des œuvres d'industrie. Il y a des goûts intellectuels : il y en a d'autres qui sont physiques et comme matériels. Tel est, dans la première classe, le goût de la musique, ou de la peinture; tel est, dans la seconde, le goût du jardinage, le goût des travaux manuels, le goût des exercices corporels.

Chaque année, aux vacances, je tâche d'apprendre à mon fils quelqu'une de ces utiles occupations. Cet automne, je lui ai mis un rabot en main. Il a pris ses premières leçons de menuiserie. On s'est fort moqué de J. J. Rousseau qui prétendait faire d'Émile un menuisier. Je crois, en effet, que c'eût été pour lui un médiocre gagne-pain, et les grands seigneurs émigrés ont trouvé une plus sûre ressource dans l'art d'assaisonner une salade, que dans le maniement de la virelope L'apprentissage d'un état exige une continuité de travail qui ne s'accorde pas avec l'intermittence des leçons qui

sont des amusements. Les *Émile* ne feront jamais que des menuisiers amateurs. Mais c'est précisément ce titre que je désire pour mon fils. Il y a mille circonstances dans la vie, où ce *métier d'agrément* lui sera très-agréable et même utile. Savoir raboter une planche, poser un tasseau, ajuster une boîte, fabriquer un banc, raccommoder un meuble, sont de modestes talents, qui trouvent leur emploi en voyage, à la chasse, à la campagne et même à la ville. Nous autres, gens d'étude ou d'affaires, nous sommes trop à la merci de tous les ouvriers ; il nous faut un aide pour planter un clou. Je veux délivrer mon fils de cet esclavage ; je veux lui donner toutes les indépendances, même celle des mains.

Voici comment est venu ce nouveau progrès.

Dès que nous avons été installés dans notre petit bien de campagne, j'ai songé à lui organiser une bonne camaraderie de jeu. Nos voisins sont partis ; mon frère a quitté le pays ; quels compagnons lui trouver ? Les enfants du jardinier ou des gens de service des environs ? J'y vois plus d'un danger. Il n'y a là ni camaraderie ni égalité ; l'enfant du maître reste toujours le maître, c'est-à-dire qu'il

est adulé, cajolé, obéi ; il ne fait que contracter les défauts de ceux qui commandent, et faire connaissance avec les vices de ceux qui servent. J'avais bien songé à attirer chez moi, les jours de fête, des enfants du village ; mais on n'obtient trop souvent ainsi que des automates que leurs mères endimanchent pour aller jouer avec le *petit monsieur.*

Heureusement le hasard m'a mis en relations avec un menuisier et un pêcheur qui comptent parmi les plus braves gens du pays. Ils ont chacun un fils. Maurice s'est lié avec les deux enfants et avec leurs pères. Il apprend du pêcheur à conduire un bateau ; et le menuisier, reconnaissant de quelques leçons d'arithmétique que mon fils a données au sien, s'est mis en tête de lui enseigner à travailler le bois. L'élève y fait des progrès qui me charment : c'est une gymnastique excellente et qui a sur l'autre gymnastique un avantage incontestable ; il en reste quelque chose ! Il en reste même trop, car l'apprenti ouvrier encombre la maison de ses œuvres. On ne peut plus faire un pas dans l'appartement sans marcher sur quelque ébauche de table ou de banc ; je le soupçonne

même de méditer quelque grand projet d'armoire pour sa mère. Je crois bien que ce sera un travail en collaboration ; n'importe, il croira l'avoir fait tout seul ; c'est volontiers l'habitude des gens qui font quelque chose à deux.

Du reste, l'union de ces trois enfants est vraiment touchante. Dès que mon fils a un jour ou une heure de liberté, c'est pour ses amis; tantôt il va goûter chez eux, tantôt ils viennent goûter avec lui ; mais pas plus de luxe chez l'un que chez l'autre ; un morceau de fromage, du pain et des fruits, tel est le menu invariable. Je ne l'ai pas lié avec eux pour qu'il leur apprenne la gourmandise, mais pour qu'ils lui enseignent la sobriété. Elle ne nuit pas à leurs joies. Quelles courses à travers les bois ! Quelles ascensions dans les arbres ! Quelles parties de natation dans la rivière !... On conçoit qu'une fois avec ses amis, il ne se hâte pas de revenir. Eh bien, la tendresse paternelle est quelque chose de si mystérieux, l'oubli de soi est tellement son caractère principal, que j'éprouve une sorte de plaisir à le sentir loin de moi ! L'idée qu'il est heureux, l'idée qu'il se fortifie, l'idée qu'il vit par lui-même et qu'il n'a pas besoin de moi, enfin

le sentiment profondément doux que je me prive de lui par amour pour lui, tout cela prête à son absence une sorte de charme particulier, plus différent que distant de la joie que me donne sa présence. Une autre pensée me soutient encore : je le sens là en plein peuple ! Le commerce libre et fraternel avec le vrai et bon peuple est aussi sain pour l'âme que l'aspiration de l'air de la campagne l'est pour le corps. Mon fils, dans cette intimité, fait connaissance avec des misères, des courages, des sympathies, et même des haines dont notre monde ne se doute pas. Le peuple est une énigme pour les hautes classes. Comment en serait-il autrement, puisqu'il est une énigme pour lui-même ? Il faut cependant la deviner, cette énigme ; le salut de l'avenir est peut-être à ce prix ! Or, il n'est qu'une manière de le comprendre, c'est de se faire peuple soi-même.



II

Je suis frappé de voir comme tout vient en aide aux pères de bonne volonté. Un second goût est venu s'ajouter pour lui à l'amour du rabot, un goût à la fois utile et charmant.

Depuis quelque temps il m'inquiétait un peu. Je commençais à me tourmenter de ses absences qui devenaient trop fréquentes, quand j'appris hier de lui-même où il passait une partie de ses journées de récréation ! Ah ! je ne l'aurais jamais deviné ! Il y a dans le village une vieille fille ou une vieille folle, nommée Mlle de Mondebise, qui ne reçoit personne, qui ne va chez personne, et qui vit au milieu des chats, des chiens et des oiseaux. Sa maison est l'arche de Noé, c'est-à-dire que c'est à la fois, dit-on, une cage, une étable, un nid, une ménagerie, et même un cimetière, car elle ense-

velit à domicile les êtres chéris qu'elle perd, et a élevé dans son jardin un petit monument à une fauvette! Eh bien, voilà où mon vagabond a élu domicile! Quel plaisir peut-il trouver là?... Ah! parbleu! il y a longtemps que je veux étudier une vieille fille.... et celle-là surtout, qui me paraît le modèle du genre.... J'irai!

III

Je sors de chez Mlle de Mondebise. Quel étonnement! Un petit salon charmant! un jardin peuplé des plus beaux animaux! des volières partout, mais des volières remplies des plus élégants oiseaux! Au lieu d'une manie, un goût! Au lieu d'une vieille fille de comédie, une femme de cinquante ans tout au plus, encore agréable même à voir, et offrant dans sa physionomie un mélange charmant d'élévation sereine et de gaieté railleuse.

« Le père de Maurice ! dit-elle vivement en m'apercevant. Que je vous remercie d'être venu, monsieur ; nous pourrons parler de votre fils ! »

Puis tout à coup se mettant à sourire :

« Quelle bonne chance me vaut cette aimable visite ? »

Je ne savais que lui répondre, quand elle s'écria :

« Ah ! je devine pourquoi vous êtes venu !

— Eh ! pourquoi, de grâce ?

— Vous vous êtes dit, en apprenant les visites de votre fils : Voilà une bonne occasion ! Il y a longtemps que j'ai envie de voir au sein de sa famille, cette vieille Mlle de Mondebise, qu'on dit si ridicule....

— Mademoiselle ! mademoiselle !

— Qu'on dit si ridicule, et dont je me moque toujours.

— Ah ! Mademoiselle, croyez que jamais....

—Allons ! ayez donc le courage de votre opinion ; avouez que moi, mes chats et mes oiseaux, nous défrayons les entretiens du village, et que s'il vous vient un ami de Paris, la maison de Mlle de Mondebise, les cages de Mlle de Mondebise, les douleurs

domestiques de Mlle de Mondebise, sont citées parmi les curiosités du pays. »

Ma position devenait de plus en plus embarrassante.

« Peut-être, en effet, mademoiselle, ai-je pu m'étonner qu'une femme d'autant d'esprit !

— D'autant d'esprit ? qu'en savez-vous ? J'en ai, c'est vrai ; mais vous n'en croyez pas un mot. Dites donc tout simplement : Je m'étonne qu'une créature humaine soit assez folle....

— Mademoiselle, de grâce....

— Oui, oui, assez folle pour passer sa vie à nettoyer des cages, et à dire : « Fifi ! mimi ! » et « Baisez maîtresse ! »

— Eh bien, ma foi, m'écriai-je, emporté par la franchise originale de Mlle de Monbise, c'est vrai, je l'ai dit !

— Allons donc, voilà comme je vous aime. Eh ! pouvez-vous m'apprendre, monsieur l'homme du monde, en quoi je suis plus folle de passer mes soirées à écouter le chant de mes oiseaux, qu'à aller étouffer, dans une de vos salles de spectacle, pour entendre ces belles choses que vous appelez vos drames ?

— Est-ce que vous prétendez, mademoiselle, répondis-je en riant, qu'une pièce de théâtre a moins d'intérêt que le ramage de votre serin?

— Eh! eh! cela se peut bien, reprit-elle gaiement. D'abord, MM. les auteurs dramatiques, que font-ils depuis que le monde est monde, sinon ce que fait mon oiseau? c'est-à-dire toujours seriner le même air. Mais au moins, lui, il ne rassemble pas cinq cents personnes pour entendre son petit concert, et il ne touche pas de droits d'auteur pour cela.

— Des personnalités! repris-je gaiement.

— Non! non! répliqua-t-elle. Laissons là ce qui nous divise et parlons de ce qui nous réunit, de votre fils, et d'une prière que je viens vous adresser.

— Vous l'aimez donc; vrai?

— Bien vrai! Et quand vous saurez comment nous nous sommes connus....

— Ah! comment donc?

— Dans une circonstance qui peut paraître puérile à des gens graves, mais qui, moi, m'a émue. Je me promenais dans l'allée qui forme boulevard au bout du village; j'entends un gémissement

plaintif qui me semblait descendre des arbres; je lève la tête et je vois, cramponné tout au haut d'un des plus jeunes peupliers, un tout petit chat. Comment avait-il grimpé jusque là?... Comme grimpe la jeunesse imprudente! Et n'osant plus, ne pouvant plus descendre ni bouger, il poussait des miaulements si douloureux que je me sentis prise de pitié. Pitié stérile! je ne pouvais aller le chercher si haut. Tout à coup débouche du bois en courant, un enfant de douze ans environ qui ne me voit pas, mais qui voit le pauvre petit patient et qui s'élance vers l'arbre!... C'était votre fils.

— Cela ne m'étonne pas, il est compatissant.

— L'ascension était assez périlleuse, car le peuplier était très-élevé, et si mince qu'il semblait devoir se briser sous le moindre fardeau. Aussi vous jugez de ma terreur. Mais l'enfant était si adroit, qu'il courait sur ces branches comme un mousse sur les cordages. Il arrive jusqu'à l'extrême faîte qui plie sous lui; il saisit la pauvre petite bête de la main droite, tandis que, balancé à plusieurs mètres de hauteur, il se retenait, lui, fortement au tronc avec la main gauche; puis,

pour pouvoir descendre librement, il place le délivré sur son épaule, tout près de son cou. Soudain, un cri aigu se fait entendre; mais, cette fois, ce n'était plus l'animal qui criait, c'était l'enfant; car dans sa frayeur et pour mieux se tenir, le chat s'était cramponné au cou de votre fils, et y faisait entrer ses dix griffes crispées. Un autre se serait débarrassé de l'animal et l'aurait lancé à terre; lui, le premier cri jeté, ne fit pas un mouvement d'impatience; il descendit lentement, en tenant le cou un peu plié, pour que l'animal, se sentant mieux assis, eût moins peur et se cramponnât moins. Arrivé en bas, il le détacha tout doucement de son cou, et lui dit seulement, tout en le caressant : « Ah ! mon petit chat, tu m'as joliment fait mal ! » Son pauvre cou était sillonné de déchirures profondes. »

Mlle de Mondebise s'arrêta après ce récit et me regarda.

« Ne faites pas l'homme fort, me dit-elle en riant; laissez-vous être un peu ému !... Quand l'enfant fut près de s'éloigner, je sortis de derrière le massif qui me cachait et j'allai à lui : « C'est très-bien, ce que vous avez fait là, mon enfant, lui

dis-je, et si vous me permettiez de vous embrasser, vous me feriez un grand plaisir. » Il avait rougi d'une façon charmante en se voyant surpris en flagrant délit de dévouement. Il me tendit son frais visage, me promit de venir me voir, et me laissa, en partant, la tête montée pour la première fois. Cette compassion pour les animaux me touchait. Le mot si vrai de la Fontaine : « Cet âge est sans pitié, » me revenait à l'esprit, et je me disais : Ce n'est pas un enfant ordinaire. Mon cœur sentait pour lui je ne sais quoi de maternel, et je résolus de faire de cet enfant mon petit ami et mon élève.

— Votre élève ?

— Oui ! Je crois que je puis lui enseigner ce que vous ne lui apprendrez jamais.

— Eh ! quoi donc?

— L'antiquité est sans doute une très-belle chose; je ne dis pas de mal de l'histoire, et la poésie est une divine consolatrice; mais la poésie ne console pas de tout; l'histoire ne raconte pas tout, et les langues humaines ne disent pas tout. Laissez-moi lui apprendre la langue des créatures qui ne parlent pas. Il y a des hommes qui ont le privilége d'être en intimité avec les bêtes. Souvenez-vous des

poétiques légendes du moyen âge! Souvenez-vous de saint François d'Assise, qui appelait les hirondelles « mes sœurs, » et que les oiseaux suivaient comme un ami! C'est un privilége très-rare. N'est pas leur ami qui veut. Votre fils l'est, lui. Il les comprend et elles le comprennent. Il a le don! Voulez-vous me permettre de le développer en lui? Prêtez-moi un peu de cette âme; je ne vous la gâterai pas, je vous promets. »

Je lui ai prêté mon fils, en effet, et depuis ce moment, il ne se passe pas de jours où cette aimable vieille fille n'apprenne à cet enfant quelques faits intéressants sur les mœurs des animaux. D'autres lui enseigneront l'histoire naturelle dans les livres; elle la lui enseigne au sein de la nature même, au sein de la vie! Ce sont mille observations pratiques, mille expériences ingénieuses, mille inventions originales!

Les personnes qui ont ainsi quelque passion particulière, ont en même temps une force d'initiation incroyable : ils vous remuent, ils vous électrisent, ils vous allument! Ce qu'il y a toujours en eux d'un peu original achève de graver plus profondément leurs leçons dans notre esprit. Les originaux

seuls sont initiateurs. Mlle de Mondebise nous a comme révélé, car j'en profite ainsi que lui, le monde des êtres animés. Il n'est pas si petit insecte qui aujourd'hui ne m'intéresse; elle nous a appris à comprendre jusqu'à la nature morte.

L'autre jour j'entre chez elle, mon fils y était. Que faisait-elle? Elle lui apprenait à empailler.

« Ah! pour le coup, mademoiselle, lui dis-je en éclatant de rire, c'est trop fort!

— Vous voilà bien avec vos dédains et vos ignorances, messieurs les beaux esprits! Savez-vous seulement ce que c'est qu'empailler?

— Je le croyais.

— Eh! du tout! car je gage que pour vous, empailler, c'est mettre du foin dans un oiseau vidé, remplacer les intestins par de la bourre, et les yeux par deux petits morceaux de verre.

— La définition me semble assez exacte.

— Pas le moins du monde! car vous ne définissez là que le métier grossier, élémentaire, le mé- er qui empaille avec les mains; mais empailler avec l'imagination.... avec le souvenir.... avec.... je parie que vous allez rire encore.... avec le cœur!

— Oh! oh! mademoiselle!

— Hé bien! oui! avec le cœur! Il y a là, sachez-le, tout un art charmant dont vous ne vous doutez pas. Tenez! dit-elle en prenant l'oiseau auquel ils travaillaient tous deux, voilà un petit astrée que j'ai perdu il y a huit jours; eh bien! regardez et jugez! »

Tous deux alors, avec une adresse de main singulière et une touchante ardeur de souvenirs communs; ils se mirent à reproduire, à recréer trait pour trait, à la façon d'un peintre qui termine un portrait, les airs, les gestes, les mouvements particuliers du petit absent, et peu à peu sortit de leurs maius, fixé dans son attitude la plus habituelle, celui qu'ils regrettaient. Je les suivais, émerveillé, charmé, presque ému.

Quand l'œuvre fut finie,

« Voilà ce que c'est qu'empailler, me dit Mlle de Mondebise en me montrant son astrée avec orgueil. Il y a huit jours, ce pauvre oiseau gisait sur cette table, roide, glacé, terni.... Aujourd'hui le voilà debout, avec ses véritables plumes, avec ses pieds délicats, avec son petit bec encore entr'ouvert pour exhaler des sons délicieux, avec sa physiono-

mie....Enfin, c'est lui! Il regarde.... il va voler.

— C'est vrai, m'écriai-je.

— Eh bien, avais-je tort d'appeler ce travail un art? Et ne devriez-vous pas me bénir, ne fût-ce que pour apprendre à votre fils, ce dont vos oisifs de salon ne se doutent pas, à se servir de ses dix doigts?

— C'est encore vrai!

— Mais nous avons bien une autre ambition.... votre fils et moi!

— Laquelle, mademoiselle?

— L'Administration du Jardin des Plantes, et le savant deux fois illustre qui s'occupe de la ménagerie, M. Isidore Geoffroy-Saint-Hilaire, donnent parfois, dit-on, aux personnes qui en sont dignes, quelque bel animal à domestiquer, à acclimater.

— J'ai vu en effet un élève de ce genre chez notre voisin le duc de Verneuil.

— Cette expérience me tente. Elle demande des soins intelligents et constants; on peut ainsi doter son pays d'une espèce nouvelle. Puis, avantage inappréciable pour une vieille fille, c'est une manière de faire souche. Voilà une vraie postérité, ajouta-t-elle en riant! Au lieu de quelque enfant

criard, pleurard, maladif et inutile, selon toute probabilité, avoir pour se perpétuer un beau quadrupède élégant et doux, à la fois serviteur et nourricier comme le lama, ou un riche oiseau à splendide plumage, comme l'oie d'Égypte! « Savez-vous que de toutes les conquêtes d'Alexandre, il ne nous reste que le paon asiatique? (j'ai lu cela dans le journal), et des victoires de Napoléon que le mérinos?... Oh! je trouverai mon animal, je le trouverai!... Et nous ajouterons à son nom, le nom de votre fils!...

— J'accepte!... repris-je gaiement.

— Je le crois bien!... Vous voilà immortel! Mieux que cela, reprit-elle sérieusement. Voilà votre fils utile!... Entendez bien ce mot : Utile!... A demain. »

Le lendemain est venu, mais sans nous réunir. La pauvre Mlle de Mondebise fut frappée d'une maladie presque aussitôt mortelle, et quinze jours après, le même jour où finissaient les vacances de mon fils, je reçus le mot suivant :

« Venez vite, mon ami, je m'en vais! Amenez-moi mon petit Maurice, je veux l'embrasser, et lui apprendre encore quelque chose... à mourir! »

Je me sentis frappé au cœur, frappé pour moi et pour lui. Je courus chez elle. Comme nous franchissions le seuil, le curé et le médecin sortaient.

« C'est une sainte, me dit le prêtre.

— Elle est perdue, me dit le médecin. Entrez vite, elle vous appelle. »

Nous entrâmes. Elle était presque assise sur son lit. En l'apercevant, mon pauvre enfant courut à elle, et tomba près de son oreiller, tout en larmes.

« Eh bien, eh bien, lui dit-elle avec un faible sourire, qu'est-ce que cela, mon élève? Tant de douleur parce que je vais rejoindre Dieu? Mais qu'est-ce qu'une créature humaine qui meurt? C'est un oiseau qui s'envole.... Allons! allons!... pas tant de larmes!... Oh! le vilain! avec son chagrin, il me gâte le plus beau jour de ma vie! »

Je sentais moi-même mon courage faiblir. Elle le vit, et, avec un ton de reproche :

« Vous aussi, me dit-elle, vous voulez donc ne m'être bon à rien?

— Si! si! mademoiselle! repris-je en rassemblant mes forces, que puis-je faire?

— A la bonne heure, car j'ai besoin de vous pour mon testament!... Lisez l'article 7.

Je pris le testament, et je lus :

« Art. 7. — Je lègue aux libres oiseaux du ciel mon grand verger dit le Clos-Renard. Je défends, bien entendu, qu'on y tire un seul coup de fusil, ni que jamais on y cueille un seul fruit; les fruits sont à eux; et dans l'hiver, surtout les jours de neige, je veux que, quand on distribuera la soupe à mes pauvres, on fasse en même temps une distribution de pain à mes oiseaux....

— Voilà bien un legs de vieille fille, n'est-ce pas? dit-elle en souriant; on est capable de le mettre dans les journaux. Continuez. »

Je repris :

« Je confie le soin de mes héritiers et de mes vieilles pensionnaires à l'être que j'ai le plus aimé dans le monde, au fils de mon ami.... au petit Maurice. »

Et comme l'enfant cachait sa tête dans les draps avec une sorte de terreur :

« La mort te fait peur, cher enfant, dit-elle avec autorité; c'est si terrible à ton âge, la mort! Mais regarde-moi, regarde et tu verras que son image n'est pas aussi effrayante que tu te le figures. Je t'en prie, regarde-moi ! »

Il leva les yeux, et, à l'aspect de ce visage si

radieux d'espérance, et qui me faisait penser à son cher saint François d'Assise, l'enfant resta frappé d'une surprise qui n'était point du désespoir, mais une sorte de piété.

Elle le vit : ses yeux s'illuminèrent d'extase.

« Allons! s'écria-t-elle en se levant à demi, voilà une bonne leçon pour finir !... »

Puis, comme épuisée par cet effort, elle retomba sur elle-même, et d'une voix à demi éteinte,

« Mes...; amis.... un dernier plaisir.... »

Nous nous approchâmes encore plus près.

« Il fait beau, n'est-ce pas, aujourd'hui?

— Oui.

— Le soleil brille? Eh bien !... ouvrez ces rideaux et cette fenêtre.... toute grande... »

Et comme j'hésitais.

« Avez-vous peur que je ne prenne froid? » dit-elle en souriant.

J'ouvris la fenêtre, et soudain, une éblouissante traînée de lumière ayant envahi la chambre et l'illuminant, tous les oiseaux de la volière se mirent à chanter.

« C'est cela, c'est cela, dit la mourante. Voilà ce que voulais. Chantez, mes oiseaux,... chantez.... »

Maurice.... mon enfant.... ouvre la volière.... ouvre les cages.... toutes!.... toutes!.... je veux voir.... »

Il obéit, et aussitôt les astrées, les chardonnerets, les bouvreuils, s'élancèrent hors de leur prison, et volant, et chantant, et effleurant le front de la mourante, remplirent la chambre d'agonie, de vocalises et d'accents de joie. Elle, radieuse, les suivait des yeux, à demi égarée, et répétait dans une sorte d'extase et en sons entrecoupés :

« Entendez-vous?... Entendez-vous?... C'est le commencement du ciel.... Ce bruit d'ailes, c'est le vol des anges!... Ces chants.... aussi les anges!... Je fais comme eux... je m'envole!... je m'en.... »

Et cette âme poétique et pieuse s'exhala au milieu des chants et de la lumière, laissant dans le cœur de mon fils et dans le mien un éternel regret, mais une image éternelle aussi du plus pur de tous les spectacles.... la mort d'une femme de bien!...

IV

Un mois s'est écoulé depuis cette mort; mes regrets ont été cruels, car je pleurais Mlle de Mondebise pour mon fils et pour moi. Aujourd'hui, du milieu de mon chagrin calmé se dégage plus vif et plus net le sentiment de ce que cet enfant doit à cette aimable vieille fille. Notre âme et notre esprit se forment par deux sortes de maîtres, les maîtres proprement dits qui nous enseignent un art, une science, une profession; puis les initiateurs qui nous ouvrent le cœur à quelque pure et noble passion. On n'oublie jamais la personne qui vous a appris à sentir la musique ou à aimer les fleurs. Ces goûts sont parfois plus que des plaisirs, ils peuvent devenir des consolations. Mehul, à trente-cinq ans, fut pris d'un dégoût profond, d'une mélancolie amère, son art même ne le touchait

plus : qui le ranima? l'amour des fleurs et leur culture. La nature, en effet, qu'elle soit vivante ou matérielle, est la grande consolatrice. Dès que nous nous rapprochons d'elle, nous nous apaisons ; la seule vue de beaux animaux paissant tranquillement dans une fraîche prairie, suffit parfois pour calmer un cœur troublé. C'est ce qui était arrivé à Mlle de Mondebise. Elle disait parfois, en parlant des cruelles déceptions qui l'avaient jetée dans la solitude : « Les hommes m'avaient blessée, les bêtes m'ont guérie. » En donnant à mon fils cette douce et saine passion elle lui a peut-être préparé plus d'un soulagement futur. Il y a dans les hautes montagnes des maisons de refuge situées de distance en distance pour abriter les voyageurs pendant les tempêtes de neige : peupler son cœur de goûts purs et élevés, c'est se bâtir à soi-même des maisons de refuge !

LA POLITESSE ARISTOCRATIQUE

ET LA POLITESSE DÉMOCRATIQUE.

Je dînais hier chez un de mes amis, avocat, député, et fort démocrate. Parmi les convives, se trouvait un de ses clients, pour qui mon ami a plaidé et gagné un grand procès de famille, le vieux marquis de Luxeuil. Après le dîner, nous prenions le café dans un petit salon, quand mon ami, s'approchant du marquis, lui dit :

« Pourquoi tout à l'heure avez-vous regardé mon fils avec un sourire ironique ?

— Eh ! mon ami, répondit gaiement le marquis, quelle idée vous prend de regarder mes regards, et de vouloir que je vous traduise mes sourires ?

— C'est que je les connais ! Ils sont toujours à l'adresse de quelque travers de notre pauvre société démocratique.

— Raison de plus alors, pour ne pas vous les expliquer !... Puis, votre dîner était si bon !.. car, ne vous en déplaise, ce n'est pas du tout un dîner républicain que vous nous avez donné là !... J'ai remarqué entr'autres, à l'entremets, une certaine pâtisserie.... qui est certainement antérieure aux principes de 89. Voulez-vous donc que je manque à tous les devoirs de la plus sainte des reconnaissances, la reconnaissance gastronomique, en allant vous chercher querelle sur les ridicules de votre société actuelle... au moment où je savoure encore cet excellent café. Oh ! ce serait ingrat !... et trop long !... Parlons vieille cuisine ; c'est le terrain qui nous divise le moins.

— Pas de faux-fuyant ! vous vous êtes moqué de mon fils !

— Oh par exemple !

— Je l'ai vu ! Allons ! Pour votre punition ! parlez ! Et préparez-vous à la réplique ! Vous savez que je ne crains pas la bataille avec vous !

— Ni avec moi, ni pour moi, reprit le marquis

en lui tendant la main avec une grâce charmante. Je n'oublie pas, et je n'oublierai jamais, tout ce que l'honneur de ma famille doit à vos paroles éloquentes !

— Prouvez-le moi !... en me disant du mal de mon temps pour que je le défende, et de mon fils pour que je le corrige !

— Eh bien donc, puisque vous le voulez, reprit le marquis, je parlerai. Votre famille compte certainement, mon ami, parmi les plus dignes d'estime et de respect. Vous avez une fille charmante comme ses dix-huit ans. Votre femme est toute pleine de cette distinction naturelle qui naît de l'élévation de l'âme, et quant à vous, la sincérité un peu rude de vos opinions n'enlève rien à la délicatesse de vos sentiments et de vos paroles. Eh bien, telle est pourtant l'influence de ce que dans votre jargon moderne vous appelez, je crois, l'air ambiant, que votre fils est déjà atteint d'une certaine peste démocratique.

— Eh ! quelle est cette peste, s'il vous plaît ?

— Je vous la nommerai en vous la définissant. Votre fils avait pour voisine à table, une charmante jeune femme ; il n'a su ni lui parler, ni la servir,

ni ramasser son gant tombé, ni deviner le fruit qu'elle désirait.

— Voilà son crime! reprit mon ami en riant, il a été gauche et timide avec une jolie femme!

— Attendez! attendez! tout se tient! Si je l'ai trouvé trop timide avec elle, je lui ai trouvé trop d'assurance avec vous! Il a combattu votre opinion et soutenu la sienne avec une liberté de ton et un sans façon de parole qui m'ont confondu de surprise, moi qui appelais mon père, Monsieur, et qui n'ai jamais gardé ma tête couverte devant lui. A la sortie du dîner, votre fils a pris un fauteuil pendant que sa mère était assise sur une chaise : il a occupé le plein milieu de la cheminée pendant que sa sœur allongeait à grand'peine ses jolis petits pieds qui avaient froid, sur l'extrémité du garde-feu. Une vieille dame s'est plainte que son siège fût un peu trop haut, ce n'est pas votre fils qui s'est empressé d'aller lui chercher un tabouret, c'est moi! moi-même.... Je n'ai certes pas la prétention d'inspirer un respect exagéré.... j'avouerai même que ce sentiment ne me plaît qu'à demi, car il me rappelle mon âge, mais enfin cet âge est le mien ; mon titre même, que je ne fais pas, j'espère, sonner

bien haut, n'appartient pourtant pas au premier venu, et me donne droit à quelques égards. Eh bien, l'entretien s'étant engagé entre votre fils et moi sur une question que je connais mieux que lui, car hélas ! elle date de ma jeunesse, il a pris et gardé vis-à-vis de moi une attitude d'égal à égal, qui m'a fait sourire.

— Et qui m'a fait rougir ! répondit mon ami, et je lui ai dit vertement mon opinion.

— Vous avez eu tort ! je le tiens pour un garçon d'esprit et de cœur, et la faute n'est pas à lui ! Elle est à son siècle ! Car ce grand siècle, si supérieur aux siècles précédents, n'a pas voulu sans doute accaparer pour lui seul tous les progrès, et afin qu'il restât quelque chose à ses aînés..., après nous avoir pris nos terres, confisqué nos droits, enlevé nos prérogatives, il nous a laissé un privilége.... bien mince sans doute, mais que du moins personne ne nous dispute, la politesse.

— Il faut savoir ce que vous entendez par la politesse.

— J'entends la politesse, c'est-à-dire une qualité qui tient au cœur par la bienveillance, à l'esprit par le tact, au corps par la grâce, et qui

15

prend tour à tour selon les circonstances, les noms variés et toujours charmants d'urbanité, d'affabilité, de courtoisie, de déférence et de respect ! C'est sans doute un fort mince mérite, que de tenir compte, dans les relations sociales, de l'âge, du sexe et du rang; que d'écouter patiemment l'opinion d'autrui, et d'attendre plus patiemment encore le moment de produire la sienne; que de pousser la crainte d'offenser jusqu'à l'héroïsme en sachant supporter même un ennuyeux, et le désir d'être agréable jusqu'à la charité en dissimulant les vérités pénibles sous une forme qui les adoucisse; je le répète, c'est là sans doute un mérite bien médiocre, mais qui entretenait dans les relations sociales une grâce et une délicatesse que je vous demande la permission de regretter.

— Je les regretterais comme vous, monsieur le marquis, s'il n'avait pas fallu les acheter si cher.

— Les acheter.... Eh ! à quel prix?

— Mais, au prix de la sincérité !... Voyons ! Nierez-vous qu'il y eût bien de la fausse monnaie dans cette politesse d'autrefois? ces courtoisies n'étaient-elles pas bien extérieures et toutes ces bienveillances ne se réduisaient-elles pas, trop souvent, à un seul mot : tromper?

— Non !... l'on ne trompait pas ! J'avoue que les paroles renchérissaient un peu sur les sentiments; ce qui se donnait en fait de courtoisie pour deux cents francs n'en valait guère que dix, j'en conviens, mais on le donnait sans être hypocrite, puisqu'on le recevait sans être dupe ; ce n'était pas de la fausse monnaie.... c'était tout au plus des assignats.

— Nous autres républicains, monsieur le marquis, nous sommes payés pour nous défier des assignats. Laissez-nous notre vertu fondamentale, la vérité. Si le charme de l'ancien régime était d'être poli, le devoir de la démocratie est d'être sincère, et le jour où il lui faudrait absolument choisir entre les deux personnages du Misanthrope, je lui dirais : Sois Alceste, si tu le peux, mais ne consens jamais à être Philinte !

— Mais, reprit vivement le marquis, c'est que les hommes d'aujourd'hui ont cessé d'être des Philinte sans devenir des Alceste ! Vit-on jamais tant de génuflexions devant la richesse, tant de platitude en face du pouvoir ? Au moins, nous, nous restions debout devant Turcaret. Vous ! vous ne gardez votre tête couverte que devant les femmes !

— Oh ! monsieur le marquis, répondit en riant

mon ami, ne vantez pas trop les manières des hommes d'autrefois avec les femmes !

— Vous me direz peut-être que les vôtres valent mieux !

— Mieux? non !... elles sont autrement mauvaises ; voilà tout. Nos jeunes gens ne sont pas assez courtois, j'en conviens, et je le regrette, mais ils ont un grand avantage, ils ne sont plus galants. Le jargon fleuri qui a empesté jusqu'aux chefs-d'œuvre de notre littérature, est banni aujourd'hui même de chez les confiseurs ; j'en rends grâce au ciel ! Sans compter que sous ces élégances fardées, il y avait un fonds de grossièreté trop peu équivoque : il se mêlait dans l'esprit des hommes à toutes ces grâces courtoises, un désir et un calcul qui n'avaient pas, je crois, pour objet de maintenir les femmes dans le devoir. Permettez-moi donc, monsieur le marquis, à moi qui ai eu le bonheur d'avoir une honnête femme et qui désire que ma fille lui ressemble, de ne pas trop regretter une politesse de mœurs qui, après tout, n'est bonne qu'à corrompre les mœurs.

— Oh ! les terribles gens ! s'écria le marquis, que ces fils de 89 ! avec leur grosse morale démo-

cratique, qui vient toujours s'abattre, elle et ses gros sabots, au milieu des plus délicates questions, comme un paysan dans une plate-bande ! Le devoir ! la vertu ! Eh ! que diable, le monde n'est pas un couvent ! Laissez donc quelque chose à la grâce, au sourire, à la joie, à tout ce qui brille ! Si le bon Dieu a fait les femmes jolies, c'est pour qu'on ait du plaisir à le leur dire, et qu'elles aient du plaisir à l'entendre ! On n'est pas usurier pour cela ! Je jure Dieu que quand au milieu d'un cercle de femmes, je m'évertuais à faire de mon mieux mon prince charmant, je n'étais pas le vilain prêteur à intérêts que vous nous dépeignez dans le séducteur. Non ! c'était jeunesse, amour pour la jeunesse, goût naturel pour toutes les élégances du corps, du cœur et de l'esprit, plaisir de faire éclore un joli sourire sur une fraîche bouche, un clair regard dans un œil de vingt ans, bonheur enfin de me sentir vivre dans une atmosphère de parfums et de lumière en y mêlant aussi mon rayon !

— C'est de la poésie, que tout cela, monsieur le marquis.

— Du tout ! c'est de l'histoire ! Nous allions, nous, dans le monde pour y apprendre les ha-

bitudes du monde; vos jeunes gens n'y vont quand ils y vont, que pour y porter le sans façon et le dictionnaire du turf, du cercle, du café, et du reste. Ils apprennent à une jolie femme leur argot, au lieu de lui emprunter son délicat langage. A qui la faute? Je ne me lasserai pas de le redire, à la démocratie. Notre siècle est un grand siècle, je le veux, mais c'est un siècle mal élevé; d'où je conclus qu'une société démocratique peut être savante, puissante, industrieuse, conquérante, spirituelle même, parfois, mais polie? non!

— Pardon! pardon! monsieur le marquis, dis-je à mon tour assez vivement. Polie comme l'ancien régime, soit! Mais il y a deux sortes de politesse.

— Et moi qui croyais qu'il n'y en avait plus du tout!

— La politesse aristocratique, et la politesse démocratique.

— Comment dites-vous cela? une politesse démocratique! Voilà une alliance de mots qui a du moins le mérite de la nouveauté.

— Ces deux politesses sont fort différentes l'une de l'autre.

— Oh ! cela, je le crois !

— L'une est fort supérieure à l'autre.

— Je le crois encore !

— Oui ! la politesse démocratique l'emporte....

— Hein ?

— L'emporte sur l'autre, du moins dans son principe ; autant que la vérité l'emporte sur l'apparence !

— Prouvez-moi cela, de grâce !

— C'est bien facile. Qu'est-ce que l'urbanité des grands seigneurs de l'ancien régime pour les inférieurs? Est-ce un devoir qu'ils remplissaient envers les autres ? non c'est un devoir qu'ils remplissaient envers eux-mêmes. Quand vous-même, monsieur le marquis, vous vous montrez si courtois, est-ce parce que vous oubliez votre rang? Du tout, c'est parce que vous vous en souvenez. Et la preuve, c'est que vous réclamiez tout à l'heure la politesse comme votre apanage naturel.

— Hé ! hé ! dit le marquis en riant, il y a du vrai.

— Je ne parle là que des meilleurs. Mais descendons d'un degré dans l'échelle des âmes, et soudain l'urbanité s'empreint d'un caractère de

protection, qui rabaisse celui qu'elle semble relever. La bienveillance devient de la condescendance, et l'impertinence n'est pas loin !... Est-ce vrai ?

— Hé ! hé ! cela se pourrait bien !

— Allons plus bas encore ! Pénétrons dans ces cœurs petits et orgueilleux, comme il y en aura toujours, et nous arrivons à ce dialogue intime de la vanité avec elle-même : Mon Dieu ! que je suis bien élevé ! Avec quelle grâce, avec quelle urbanité, j'ai parlé à ce petit bourgeois ! Que je suis bon d'être si bon !

— Pas mal ! pas mal ! répondit le marquis, riant malgré lui.

— Je ne les accuse pas ! c'est la conséquence forcée des principes de l'ancienne société.

— Ah ! ah ! vous me rendez la monnaie de ma pièce !

— Nullement. L'ancien régime était fondé sur la hiérarchie, il ne pouvait produire que l'orgueil. La démocratie, au contraire, est fondée sur un principe dont la conséquence forcée est le respect d'autrui.

— Et ce beau principe, dit en riant le marquis, c'est l'égalité !

— Oui ! monsieur le marquis, l'égalité devant la loi qui a tout ensemblé, pour base et pour couronnement, l'égalité humaine. La société n'a pu déclarer tous les citoyens égaux comme citoyens, que parce qu'elle les a tenus égaux comme hommes ; parce qu'abolissant par la pensée toutes les distinctions accessoires et changeantes de position, de naissance, de fortune, elle ne considère plus en eux que leur titre indélébile de créatures immortelles et libres ! Tous les hommes ne sont égaux devant la loi, que parce qu'ils sont égaux devant Dieu !

— Belle découverte ! répliqua le marquis. Ce n'est pas de la démocratie, cela, mon cher monsieur, c'est du christianisme !

— Eh ! qu'est-ce que la démocratie ? reprit notre hôte, sinon le christianisme appliqué à la politique !

— Pourquoi donc alors étions-nous chrétiens et ne l'êtes-vous pas ?

— Vous étiez catholiques ?... monsieur le marquis !... mais chrétiens ?... Pas toujours !... surtout en fait de politesse ! Et la preuve c'est que vous pratiquiez à merveille la politesse entre égaux, ce que j'appellerai la politesse de salon, mais quant à l'autre, ou plutôt, aux autres !...

— Eh! quelles autres?...

— Celle envers vos créanciers, par exemple, que ous receviez à coups de canne....

— Par exemple! dit le marquis gaiement.... Et monsieur Dimanche!...

— Il est vrai.... vous receviez celui-là à coups de chapeau! mais c'était comme payement. Or, la première politesse envers des créanciers, c'est de les payer.

— Répondez à cela, monsieur le marquis, s'écria notre hôte!

— Et vos vassaux que vous traitiez de manants! Et vos laquais que vous traitiez de marauds! Et vos fournisseurs que vous traitiez de fripons! Et le peuple que vous traitiez de canaille! Et les bourgeois que vous traitiez de croquants! Et toutes ces mille nuances de dédain, qui composaient, à côté de votre politesse, une certaine fleur d'impertinence....

— Hé! hé!... l'impertinence!... reprit comiquement le marquis! mon cher monsieur, ne dites pas trop de mal de l'impertinence! n'est pas impertinent qui veut! C'est un des produits les plus délicats de la civilisation!... Il faut être très-bien

élevé pour savoir être impertinent à point! Aussi, ajouta-t-il gaiement, la démocratie peut être insolente.... elle l'est!... mais impertinente.... je l'en défie!...

— Et moi aussi!... Je m'en rapporte aux classes travailleuses pour nous guérir de ce défaut-là! Essayez donc de traiter aujourd'hui un homme du peuple comme il y a cinquante ans? Aujourd'hui on salue l'ouvrier qui vous salue; on dit monsieur à un paysan qui vous appelle monsieur?

— Parce que c'est un électeur?

— Eh! sans doute!... Le suffrage universel produit la politesse universelle!... On ne laisse plus debout dans l'antichambre le marchand qui vous apporte un objet de commerce; on ne menace plus du bâton le cocher qui vous conduit mal; il est vrai qu'il vous le rendrait!... On ne tutoie plus les domestiques, on n'embrasse plus les filles de chambre....

— Est-ce un bien? n'est-ce pas leur manquer d'égards.... que de ne pas leur manquer de respect?

— On ne rudoie plus les employés de chemins de fer....

— Je crois bien! ce sont eux qui vous rudoient.

— La politesse croît avec le sentiment de la dignité humaine! Les grands deviendront plus polis à mesure que les petits deviendront moins humbles; l'éducation publique et commune achèvera l'œuvre....

— Quand? me dit le marquis en m'interrompant. Mon cher ami, il manque une grande chose à votre époque pour être bien élevée,.... c'est ce que rien ne remplace, la tradition! Ce mot charmant de politesse française, résume deux ou trois cents ans d'habitudes exquises, de recherches élégantes dans le langage et les manières, qui ne se transplantent pas plus que des arbres centenaires. Il en est de cette urbanité comme des mains de nos duchesses, il faut de longues années de civilisation pour produire des mains comme celles-là.

— S'il ne faut qu'attendre pour y arriver, monsieur le marquis, nous y arriverons : car le temps est à nous. La démocratie commence. Vous avez commencé, vous aussi; avant d'être les grands seigneurs de la Renaissance, et les brillants gentilshommes de la monarchie, vous avez été les rudes

barons du moyen âge. Vos mains alors n'étaient guère plus douces que les nôtres, et vos mœurs étaient beaucoup plus rudes. Rappelez-vous que l'ambition de Mme de Rambouillet était de débrutaliser son siècle. S'il a fallu deux ou trois cents ans à votre arbre aristocratique pour produire ces fleurs charmantes dont vous êtes si justement fiers, laissez donc à notre chêne démocratique le temps de grandir. Il est né d'hier ; mais, grâce au ciel, tel est le terrain sur lequel Dieu l'a planté, que ni vous ni personne ne peut prédire jusqu'où il s'élèvera. Le respect de l'âme humaine, la noblesse personnelle et morale, voilà le fondement de nos mœurs! Fiez-vous à ce sol-là pour produire fruits et fleurs!

— Bravo!... s'écria notre hôte.

— Un moment! repris-je vivement, nous sommes encore loin du but. Notre génération l'atteindra-t-elle? Je n'ose le dire, mais ce que je sais, c'est que chacun de nous doit y tendre. Je n'ai la prétention ni de régenter mon siècle, ni de le régénérer, mais je puis du moins élever mon fils, et en faire un homme bien élevé, surtout, monsieur le marquis, si vous voulez bien m'y aider.

*

— De quelle façon?

— En lui permettant de vous regarder beaucoup pendant qu'il m'écoutera un peu.

— Comment cela?

— Oh! ne croyez pas que j'ignore ou que je nie tout ce que nous avons à vous envier! Si notre politesse est plus pure dans son principe, la vôtre est plus gracieuse dans sa forme, plus chevaleresque dans son expression. Pour faire un homme parfaitement poli, il faudrait deux choses, les principes d'aujourd'hui, et les manières d'autrefois. J'apprendrai les premiers à mon fils, aidez-moi à lui donner les autres!

— Hé bien, mon cher ami, répondit le marquis avec sa bonne grâce habituelle, voulez-vous que j'entre dès aujourd'hui en fonctions?... Permettez-moi de vous donner un bon conseil.

— J'écoute.

— Vous avez accordé à l'ancien régime l'urbanité sociale, ce que vous avez appelé la politesse de salon; hé bien, il en est une autre, plus rare, plus exquise, et qui malheureusement est restée aussi notre privilège, c'est la politesse de famille. Comment des jeunes gens s'astreindraient-ils

vis-à-vis des étrangers à des égards qu'ils n'ont pas pour leur propre père ? Comment se plieraient-ils envers les femmes du monde, à cette délicatesse de paroles et d'habitudes que ne leur demandent ni ne leur inspirent leur mère elle-même, et leur sœur. Aujourd'hui ce sont les parents qui ont peur de blesser les enfants ; ce sont les filles et les mères qui se gênent pour les fils ! ne pas se gêner, tel est le premier besoin des hommes de vingt ans ! Tel est le premier article du code de la jeunesse ! C'est de la famille qu'est parti le mal, c'est d'elle seule que peut partir le remède. Que chaque père apprenne à chaque enfant la courtoisie envers sa mère et ses sœurs , et votre société acquerra promptement ensuite la politesse mondaine. Quant à celle-là, que je suis fort loin de dédaigner, voulez-vous que votre fils y soit à la fois aimable et naturel ?

— Sans doute ! que dois-je faire ?

— Tâchez qu'il aime les femmes ! Oh ! voilà monsieur le démocrate qui sourit déjà ! Entendons-nous ! Il ne s'agit pas de l'amour. Il n'est pas besoin de leçons pour cela. Je parle du goût pour la société des femmes. M.de Talleyrand, qui s'y enten-

dait, préférait de beaucoup la conversation des femmes à celle des hommes. Ce maître en fait d'élégance et de distinction savait bien qu'on ne trouvait que près d'elles cette délicatesse de langage, cet art des nuances, ce talent de tout dire, qui constitue la science du monde. Il est surtout une classe de femmes que nous vénérions et que vous dédaignez, dont nous recherchions les suffrages et les conseils et devant qui vous passez en détournant la tête, comme devant des statues de tombeau: ce sont les vieilles femmes. Vous avez détrôné la vieille femme. Eh bien! en la détrônant vous avez renversé du même coup la société polie. Moi que vous accusez de légèreté, monsieur le démocrate, j'ai passé dans ma jeunesse d'aussi longues heures et d'aussi courtes au pied du fauteuil et devant le tricot de la marquise de Brissac, qu'aux genoux de la plus jolie duchesse de notre faubourg. Vous ne me reprocherez pas de lui avoir fait la cour.... par intérêt. Elle avait soixante-cinq ans. Mais ce qui me retenait près d'elle, c'était un charme d'indulgence, de connaissance des hommes, de finesse douce, d'enjouement attendri que l'âge seul peut donner. Une vraie grande

dame, vieille, était comme une reine douairière du salon. Avec leur robe feuille morte, leur bonnet d'aïeule, et parfois même leur rouet, elles exerçaient dans le monde une magistrature qui avait bien sa grandeur, la magistrature du goût. Un regard, un conseil donné tout bas, leur présence seule suffisait pour tout contenir sans rien contraindre. Elles remplissaient enfin dans un salon l'office d'un habile chef d'orchestre, dont le geste et le coup d'œil font sortir une harmonie charmante, du concert et de la lutte de tous les instruments divers. Voilà ma consultation, mon cher ami, et je la résume en un mot :

« Il y a peut-être deux politesses, mais il n'y a qu'un seul maître pour toutes deux, ce sont les femmes. »



L'ÉDUCATION DU COURAGE.

1er mars 1845.

Serait-il vrai ? Ma sollicitude paternelle ne me trompe-t-elle pas? Oh! je n'ai jamais éprouvé trouble pareil.... Lui! lui! mon fils! il serait.... Allons, du calme! N'ai-je pas vingt fois, quand il était tout petit enfant, rêvé une maladie dans une indisposition, et dans la maladie, la mort? Eh bien, il en est de même des maladies de l'âme. Je m'exagère un fait sans importance, je crois deviner.... Non! le jour même où je l'ai cru frappé d'une maladie mortelle, je n'ai pas ressenti, je crois, un

déchirement de cœur plus affreux. Car s'il s'agissait alors de sa vie, de sa chère vie, il s'agit aujourd'hui de ce qui m'est aussi sacré, de ce dont je suis responsable, de son existence morale, de son honneur; et si je pensais que cet enfant dût un jour être lâche!... lâche!... pas encore, ô mon Dieu! La lâcheté est plus que la peur; c'est la peur acceptant un affront, fuyant un danger; c'est la peur devenue une action! Mais tant que la faiblesse demeure dans le secret du for intérieur, tant qu'elle se borne à troubler le cœur, à faire pâlir le visage, on peut l'appeler crainte, pusillanimité, mais on n'a pas le droit de la nommer de ce nom affreux de lâcheté. Apaise donc ton premier éperdument, pauvre cœur paternel, et tâche de voir clair dans l'âme et la destinée de cet enfant!... Hélas! c'est qu'il n'est plus tout à fait un enfant. Un enfant a le droit de trembler, et de le montrer. La notion du courage n'existe pas encore en lui, son âme n'a point revêtu la robe prétexte, sa faiblesse morale ne compte pas. Mais lui, lui! Le voilà à cet âge de transition où l'enfant se transforme en adolescent; il a passé quatorze ans. La nature elle-même commence à le marquer d'un signe nouveau en

brisant le timbre pur de sa voix enfantine pour y faire résonner ces premiers accents graves et rauques qui annoncent la virilité ; demain, il sera un jeune homme.... Eh bien, je ne puis me le dissimuler, plusieurs fois, soit dans nos courses à cheval, soit dans nos exercices de natation, soit dans de petits hasards de voyage, j'ai cru remarquer en lui quelques signes de pusillanimité. Enfin, hier au coucher du soleil (il ne me voyait pas, mais je le voyais, moi ; je suis toujours là sans qu'il le sache) ; hier, il revenait seul par le petit chemin qui ramène au village, et il se vit assaillir de paroles de menaces par le fils du fermier des Ormes.... Eh bien.... il a eu peur ! Je sais bien que ce paysan a deux ans de plus que lui, que c'est un mauvais garnement, qu'il est grand et fort comme un jeune homme ; je sais que l'honneur n'est peut-être pas aussi engagé dans une dispute avec un paysan ; je sais, enfin, que mon fils ne s'est pas enfui.... Mais n'importe ! quand je suis arrivé il avait sur le visage une telle expression d'épouvante que j'en ai été épouvanté ! cette figure blême, ces lèvres tremblantes, sont toujours là devant mes yeux ! Il me semble toujours voir le tableau si énergique de Mul-

ready, *le Loup et l'Agneau.* L'enfant altier, insolent, sûr de lui, c'était l'autre, c'était le paysan! Et l'enfant craintif, ce pauvre petit agneau collé contre la porte, la tête courbée, attendant le coup ou l'injure, c'était mon fils! Mon fils lâche! Oh! pauvre créature! que deviendra-t-il? Car la lâcheté est plus fatale que le plus terrible des vices, puisqu'elle annihile toutes les vertus. Que sert à un homme lâche d'être bon, humain, généreux? Sa bonté, son humanité, sa générosité tomberont à la première épreuve comme des armes d'une main paralysée. Qu'un lâche voie son ami dans un incendie, il le laissera brûler! dans une inondation, il le laissera noyer! Un lâche cédera la femme qu'il aime, à la première menace; un lâche laissera insulter sa mère à son bras; un lâche ne peut être ni père, ni frère, ni mari, puisqu'il ne saurait défendre ni sa femme, ni sa sœur, ni sa fille. Et mon fils serait.... Oh! ce que j'éprouve à cette pensée, ce n'est pas de l'indignation ou de la colère, c'est une immense compassion, une immense tendresse; je l'aime plus encore! Je l'aime pour tout ce qui lui manque, pour tout ce que nous ne lui avons pas donné! Les défauts des enfants ne sont souvent qu'un legs des

parents. Sa mère était craintive : c'est peut-être d'elle qu'il tient cette faiblesse d'âme. Ainsi donc, il serait condamné pour un vice qui n'est pas le sien. Il souffrirait toute sa vie pour un héritage qui lui a été imposé fatalement, sans qu'il le sût, sans qu'il le voulût !... Oh ! toutes mes idées de justice et de raison se confondent devant un tel mystère ! Ma tête s'en va, j'ai l'âme perdue !

2 mars. Le lendemain.

Je suis mieux. La nuit et la prière m'ont calmé. Je vois plus clair. Que son cœur, il y a deux jours, se soit troublé devant cette menace, c'est incontestable ; mais de là à une faiblesse de caractère chronique, constitutionnelle, incurable, il y a un abîme. Tout est degré, changement, éducation dans la vigueur du caractère comme dans la force corporelle. Dieu ne nous donne ni défauts entiers, ni qualités complètes, précisément pour qu'il nous soit possible de vaincre les uns et de compléter les autres. Somme toute, l'œuvre des pères n'est pas autre chose, et, grâce au ciel, jusqu'à présent,

cette œuvre a été la mienne. Raisonnons donc, et ne nous troublons pas.

Cet enfant était né avec une poitrine, sinon délicate, du moins irritable : je l'ai trempé dans le plein air des montagnes; je l'ai guéri.

Des accès violents de fièvre et de congestion au cerveau mettaient parfois sa vie en danger : je l'ai mené pendant trois ans au bord de la mer; je l'ai guéri.

Il tenait de moi une mélancolie étrange à son âge, et cependant assez profonde, qui, plus tard, eût pu dégénérer en un véritable spleen : je ne lui ai permis ni une heure, ni une seconde d'oisiveté; je l'ai guéri.

Puisque j'ai pu redresser son caractère et corriger son tempérament, pourquoi ne pourrais-je pas fortifier son cœur? Dieu ne serait pas Dieu, c'est-à-dire l'être souverainement juste et souverainement bon, s'il avait jeté dans l'homme des vices plus forts que l'homme.... La fatalité de la souffrance, je la comprends, je l'accepte; mais croire à la fatalité du mal moral.... jamais!

6 janvier 1847.

Ce matin, nous avons eu, lui et moi, un entretien qui me donne espoir. Je lisais la vie de Turenne (je ne quitte plus les biographies de héros).... pour y apprendre, pour y surprendre le secret du courage. Tout à coup me tombe sous les yeux un passage qui se détacha sur la page comme un éclair ; je cours à la chambre de cet enfant : « écoute, lui dis-je, un fait bien étrange ; » et je lui lus ce qui suit :

« Un matin, avant une bataille, Turenne parcourait les lignes de son armée. Tout était préparé ; il donne le signal de l'attaque, et la canonnade commence ; mais au premier coup, il se sentit saisi d'une telle terreur que son visage pâlit, et ses membres se mirent à trembler. Les officiers qui l'entouraient, s'en aperçurent. Lui, il se tut un moment. Puis, jetant sur tout son corps un regard de colère : « Ah ! vieille carcasse, tu trembles ! Tu « tremblerais bien plus si tu savais où je vais te « mener ! » Et, se précipitant à l'endroit où le feu

tait le plus terrible, il fut plus héroïque ce jour-là qu'il ne l'avait jamais été !

— C'est bien singulier, père.

— Qu'est-ce qui te paraît singulier ?

— Comment ! Turenne a eu peur !

— Un homme qui a une très-bonne santé peut être malade un jour.

— C'est vrai !... Je n'avais jamais pensé à cela.... Pourtant, j'y vois une grande différence, c'est que quand je suis malade, j'ai beau dire à la maladie : va-t'en, elle reste ! tandis que lui, il a chassé la peur ! Il a eu du courage parce qu'il l'a voulu !

— C'est remarquable en effet ; mais qu'est-ce qui t'étonne là dedans ?

— Je ne sais.... je croyais.... que la peur était un sentiment qui ne dépendait pas de nous.

— La peur.... sans doute ! mais.... les effets de la peur, c'est autre chose.

— Ah !

— L'homme n'est pas maître de ses sentiments, mais il est maître de ses actions : on ne peut pas se défendre d'être craintif, mais on peut se défendre d'être.... lâche !

— Je comprends, reprit-il, un peu pensif.... la

crainte et la lâcheté sont deux choses différentes. » Puis toujours rêveur : « Mais enfin, père, comment Turenne s'y est-il pris ce jour-là, pour chasser cette peur.... qui était bien forte cependant, puisqu'elle le faisait frissonner ?

— C'est tout simple ; il a appelé à son aide un sentiment plus fort qu'elle dans son âme : l'idée du devoir et de l'honneur. »

Il se tut un moment, comme si une pensée toute nouvelle se présentait à son esprit, et puis il dit, avec une sorte d'enthousiasme :

« C'est beau cela, que l'homme puisse ainsi détruire un mauvais penchant par un bon ! »

A ces mots, tant de noblesse ingénue éclata sur son visage que j'allais lui sauter au cou, quand il reprit :

« Pourtant, père, dis-moi : est-ce qu'il n'y a pas des hommes qui sont braves.... toujours, sans effort, malgré eux, pour ainsi dire ?

— Il y en a même pour qui le danger est un plaisir, du Guesclin, par exemple : il ne riait guère que quand il voyait briller les épées, et, tout enfant, il aimait autant à recevoir des coups qu'à en donner.

— Eh bien, père, quel est le plus beau, le courage de du Guesclin, ou celui de Turenne ?

— Celui de Turenne, mon enfant. Du Guesclin n'a eu que la gloire de l'héroïsme, Turenne en avait le mérite.

— C'est vrai ! il me semble pourtant.... je le crois du moins, qu'on serait disposé à vanter davantage une vaillance comme celle de du Guesclin

— Tu as raison.

— Alors elle est donc plus grande ?

— Devant les hommes, peut-être ; mais celle de Turenne est plus grande devant Dieu. »

Il se tut et s'éloigna, la tête baissée. Cet entretien sera-t-il perdu pour lui ? Je ne le crois pas. J'ai vu passer sur son front, pendant qu'il m'écoutait, des sentiments, des pensées inconnues pour lui, car elles y étaient toutes mêlées de surprise ; ce grand mystère de la liberté humaine, de l'empire de l'homme sur lui-même.... il l'a entrevu. Le germe est en lui, et moi, moi, je me charge de le faire pousser. Oui, voilà le moment, et voilà le moyen ! Fouiller cette âme dans tous les sens, de fond en comble, et y découvrir, y créer un sentiment, une passion, une qualité, un défaut même peut-être,

qui soit plus fort que la peur. La compassion n'avait-elle pas dompté en lui la peur, quand il a été chercher ce petit chat au haut d'un peuplier ! Comment ! le siècle dernier a vu, au cloître Saint-Médard, des fous, sous l'empire d'un fanatisme stupide, anéantir si absolument en eux le sentiment de la douleur qu'ils souriaient en sillonnant leurs corps de blessures, et moi, moi, un père, moi, poussé par la plus sainte des passions et par le plus sacré des devoirs, je ne trouverais pas le moyen d'inspirer à cet enfant le mépris de la souffrance et du danger.... C'est impossible ! Jean Bart a lié au grand mât, pendant la bataille, son fils qui avait peur. Goetz de Berlichingen a abandonné le sien, avec mépris, à sa faiblesse native. Notre rôle à nous, pères du dix-neuvième siècle, est de tenter la guérison de ce vice réputé incurable, de tenter l'acquisition, l'éducation de cette qualité réputée impossible à acquérir. Je me mets à l'œuvre.

17 mars 1848.

Deux ans se sont écoulés depuis le jour où cette

affreuse préoccupation s'est emparée de moi, et, depuis deux ans, exercices de la pensée, exercices du corps, lectures, conversations, exemples, j'ai tout employé pour rendre ce cœur plus ferme. Théoriquement, virtuellement, il l'est. Les idées de justice, de devoir et de dignité sont plus vives et plus puissantes en lui. Mais qu'un danger se présente, aura t-il la force de les mettre en pratique? Tantôt j'espère, tantôt je doute. Le courage est une qualité si étrange. A quoi tient-elle? D'où vient-elle? Ce n'est pas de la fermeté du caractère : tant de généraux ont montré dans la vie civile une faiblesse déplorable! Ce n'est pas de la grandeur de l'âme : que de petitesses dans de très-grands héros! Ce n'est pas du sentiment du devoir : les cœurs les plus corrompus sont parfois les plus vaillants. Ce n'est pas du désir de la considération : que de gens sans vergogne sont des aventuriers sans peur! Ce n'est pas même de l'amour-propre : on voit des êtres stupides, sans ressort, qui se réveillent en face du danger. Le courage serait-il donc quelque chose de purement instinctif, d'indépendant du reste de l'âme, de bestial, pour ainsi dire, et où la volonté ne pourrait rien? Je m'y perds. On m'a

conté hier un fait qui me donne espoir.— Un jeune officier, dans une attaque de redoute, montra un héroïsme admirable, héroïsme de six heures entières, pendant lesquelles il s'exposa vingt fois à une mort certaine. Le soir, comme tous ses camarades l'accablaient de louanges : « Vrai ! répondit-il en riant, j'ai été un héros ? C'est bien convenu ; eh bien, ma foi, j'en suis bien aise, cela me permet de donner ma démission. — Votre démission ? pourquoi ? — Pourquoi, mes chers amis ? Parce que j'ai eu une peur abominable ; parce que je trouve ce métier odieux ; parce que si je restais, je me connais, je ferais encore le héros, ce qui m'est insupportable ; et puisque j'ai payé ma dette, assez de gloire comme cela, je me retire. » Et il se retira. Voilà évidemment encore une preuve vivante que le courage peut être une affaire de volonté ! Mais quel degré de volonté faut-il ? Voilà la question ; et cette question, qui peut la résoudre ? L'expérience seule, le fait, le danger ! Eh bien donc, que le danger vienne !

J'ai dit que la tendresse avait son héroïsme, sa force. Prouvons-le ! oui. Qu'il se présente un péril noble, élevé, un péril qui sauve et non un péril qui

tue, et quel que soit le déchirement de mon cœur, je n'en éloignerai pas mon fils, je l'y laisserai, et, s'il le faut, il a dix-huit ans, je l'y jetterai !

24 juin 1848.

L'y jeter ? Non ! Je n'en ai pas le courage; mais, le lui indiquer, et s'il veut y marcher, le laisser faire Le moment est venu, j'ai trouvé le péril que je cherchais, péril d'autant plus précieux qu'il ne l'atteint pas lui seul, mais qu'il va jusqu'à moi ; qu'il ne s'agit plus là de beaux discours paternels ni de dissertations éloquentes au coin du feu, mais d'exemples à la clarté du soleil ; qu'il faut que je paye de ma personne comme lui, à côté de lui ; qu'enfin voilà le moment de la vraie leçon : Fais ce que je fais, et non pas : Fais ce que je dis. Les craintes de bien des cœurs se réalisent; une lutte est inévitable ; juin 1848 sera une date sanglante dans nos annales, et le sort de la France va être mis en question, peut-être demain, peut-être ce soir. Ne pas se montrer dans un pareil moment, c'est impossible. Je marcherai, et je tâcherai qu'il me suive. Allons le trouver.

Trois heures après.

Je sors de chez lui ! Dès qu'il me vit, il s'avança vers moi avec toutes les gaietés folles d'un écolier, c'est-à dire avec un respect affecté, me saluant jusqu'à terre, m'offrant le plus beau de ses siéges, et finissant par me prendre le front et m'embrasser de toutes ses forces en me disant :

« Tiens, vois-tu, je t'aime trop ! »

Oh ! quand je le sentis là, si près de moi, quand je le tins sur mon cœur, si étroitement serré, si affectueux, si bon, et que je me dis que par moi, par ma volonté, il allait dans quelques heures être exposé à la mort peut-être.... Oh ! alors, mon cœur défaillit, et des larmes jaillirent de mes yeux. Il le vit, et me dit soudain, avec un accent de tendresse qui redoubla ma douleur :

« Père, père ! Qu'as-tu donc ? Tu pleures ? »

Je fis un effort pour me remettre.

« Ces larmes ne sont rien, cher enfant ; mais il est question d'affaires sérieuses, et je viens causer avec toi.

— Parle, père, parle vite!

— Mon cher enfant, tu vois l'état où est Paris : la fermentation est au comble ; des barricades commencent à s'élever ; les ateliers nationaux ont pris les armes ; dans deux heures on se battra dans les rues.

—On le dit,» reprit-il d'une voix un peu altérée. Il avait pâli au mot : « On se battra. » Je repris, le cœur serré, mais en raffermissant ma voix :

« Dans un pareil moment, un bon citoyen ne peut pas rester chez lui ; il faut, c'est un devoir (j'appuyai sur ce mot qui était mon appui à moi-même), c'est un devoir de descendre dans la rue.»

Il ne répondit rien, mais ses lèvres s'agitaient malgré lui.

« Seulement, ajoutai-je, même là, chacun peut porter ses principes. Assez d'autres y descendront pour frapper et tuer ; pour moi, mon parti est pris. A mes yeux, dans la guerre civile, dans la guerre des rues, le devoir des citoyens armés n'est pas de tirer des coups de fusil, mais d'en recevoir. Oh ! sois tranquille, on n'est pas inutile pour cela : un homme de plus, même quand il ne tire pas, compte encore ; il compte même plus quelquefois.

Aller au plus fort du danger, protester par ma présence contre la révolte et l'illégalité ; me jeter entre les combattants, s'il le faut, pour empêcher les vengeances et les atrocités qui déshonorent toujours les guerres civiles ; enfin me *battre contre le mal*, voilà mon rôle ! Et si je suis tué, du moins j'aurai fait mon devoir ; mais auparavant, j'ai voulu venir t'embrasser. »

Il m'avait écouté sans rien dire, mais à ces derniers mots, il pâlit de nouveau ; seulement, je le vis bien, sa pâleur cette fois n'était plus de la crainte, ou du moins c'était de la crainte pour moi. On voit si clair sur le front de son fils ! A mesure que je lui expliquais ma résolution, tout ce qu'il y avait en lui de généreux colorait son visage d'un sentiment de fierté ; et quand j'eus fini, quoique de grosses larmes roulassent dans ses yeux, il me prit les mains et me dit :

« Tu as raison, père. »

Puis, comme épuisé par cet effort, il se jeta à mon cou en sanglotant.

Après un moment d'étreintes, où je sentais ma tendresse pour lui plus passionnée que jamais, j'eus la force de me dégager de ses bras, et je repris len-

tement en le regardant : « Du reste, ce qui doit te rassurer, c'est que j'y vais avec notre ami le capitaine Dufour, et son fils qui a dix-huit ans, ton âge, vient avec nous, il ne veut pas quitter son père ! »

Je pouvais à peine achever cette parole, et je n'osais pas le regarder. Enfin, je levai les yeux sur lui. Hélas! il avait sur le visage cette même pâleur blême que je lui avais vue, trois ans auparavant, devant son adversaire ; ses lèvres étaient serrées, ses yeux cerclés de noir, et il ne répondait pas. Je me tus aussi et j'attendis, le regardant toujours. Bientôt à cette expression de douleur avait succédé sur sa figure un combat de sentiments contraires ; puis, tout à coup un violent effort releva pour ainsi dire ses traits affaissés par la crainte ; ce visage un moment décomposé reprit son harmonie, et d'une voix encore altérée, mais où l'on sentait de la force, et surtout la volonté d'en avoir, il me dit :

« Et moi aussi je t'accompagnerai ! Quand tu descendras, je descendrai. »

Et il s'élança précipitamment de la chambre. Maintenant donc, à la grâce de Dieu ! et quand le danger viendra, que l'épreuve se fasse !

25 juin, 4 heures du matin.

Nous sommes descendus. Je l'ai présenté à nos camarades; on lui a fait grand accueil. Notre troupe est campée sur la place de la Concorde. Il est silencieux, mais semble maître de lui. A minuit on nous a dirigés par la rue Royale, vers une petite caserne improvisée dans le faubourg, pour marcher au point du jour contre une barricade. Cette marche nocturne m'a paru funèbre. Personne dans cette large rue! pas un seul passant! mais par mesure de l'état de siége, des lumières à toutes les fenêtres, toute la rue éclairée et vide, illuminée et silencieuse! puis, de dix pas en dix pas, dans l'ombre des portes cochères, un dragon à cheval, immobile, enveloppé tout entier dans une grande capote blanche, et, du fond de cette espèce de suaire, une voix lugubre s'élevant à mesure que nous passions, en disant, avec un long accent prolongé : « Sentinelle, prenez garde à vous! » Puis plus rien, que le bruit sec et régulier des pas de notre troupe sur le pavé ; c'était vraiment sinistre

A deux heures, nous sommes arrivés à cette petite caserne; j'ai forcé cet enfant à se jeter sur le lit de camp. Dort-il? Je ne le crois pas. Moi, j'écris en attendant le jour, j'écris et je tremble; je tremble, non plus seulement pour lui, pour son courage, mais pour le mien. Après tout, je n'ai jamais entendu le bruit du canon, je n'ai jamais vu de bataille.... Si la peur me saisissait? Si j'allais me déshonorer en fuyant, me déshonorer à ses yeux, lui donner l'exemple de la lâcheté? Voilà une angoisse plus terrible encore que l'autre! Eh! que sera-ce donc si je vois couler son sang!... O mon Dieu, mon Dieu! Soutenez-moi, et sauvez-le! On vient nous appeler, le tambour bat, il faut se mettre en marche.... Tout le monde est prêt, lui aussi.... et dans une heure peut-être.... Allons, partons!

26 juin.

Ah! misérable, misérable que je suis!... Pourra-t-on le sauver? Survivra-t-il? Qu'ai-je fait? Non, ce n'était pas de la tendresse ou du devoir, c'était de l'orgueil, de la vanité paternelle! Cher, cher en-

fant! blessé mortellement! à cause de moi.... pour moi! Misérable! misérable! Il est là, couché dans ma chambre, dans mon lit, mais je n'ose pas y entrer; je n'ose pas le regarder! Te voilà bien avancé, père insensé, de savoir qu'il a du courage, maintenant que tu l'as tué!... Je suis un assassin! Un enfant de dix-sept ans, le jeter à la bouche des canons et des fusils! Est-ce que tout ce que tu voyais en lui de généreux, de noble ne te disait pas qu'il saurait faire son devoir le jour où il le faudrait? Et quand il n'aurait pas fait ce devoir-là, est-ce qu'il n'y en a pas dans la vie mille autres plus utiles, plus sacrés que de se battre? Et il les aurait remplis tous avec honneur, et il aurait vécu! tandis que.... O mon fils, mon fils! Je n'ai pas pu y résister tout à l'heure, je suis entré dans sa chambre pour le regarder.... Comme il est maigri depuis vingt heures! Pauvre cher petit! et si doux dans sa souffrance, si patient! Ce matin, quand il a été pris de vomissements, ce qui est un signe fatal.... il le sait, il n'a dit qu'une chose: « Ne le dites pas à mon père! » Oh! malheureux que je suis!

27 juin.

Il va mieux, il va un peu mieux. La balle a ét extraite, elle n'avait pas pénétré! La fièvre tombe.

30 juin.

Le mieux continue, le médecin espère.... et maintenant commence à me revenir avec une joie ineffable le souvenir de son courage et de son dévouement; car il n'a pas seulement fait son devoir, il a fait plus, bien plus! Si je me suis bien conduit, c'est grâce à lui; si je vis, c'est grâce à lui! Il m'a sauvé! Brave enfant! Je le vois encore quand nous sommes sortis de cette petite caserne, au point du jour, nous marchions à côté l'un de l'autre, et je sentais son bras, presque son cœur; tout à coup, au détour d'une rue, au moment où nous nous y attendions le moins, éclate sur notre petite troupe une décharge de mousqueterie: l'effet fut terrible; trois hommes tombèrent frappés, une partie s'en-

fuit en jetant ses armes; moi-même, surpris, éperdu, épouvanté, je commençais, je crois, à tourner le dos, quand mon regard tomba sur lui. Il était là, blême, vacillant, paralysé par la terreur.... A cette vue, tout change en moi : « Lâche! me dis-je, au lieu de soutenir cet enfant, l'entraîner! déchoir à ses yeux et le faire déchoir! Tu lui dois l'exemple, donne-le-lui! » Et, passant tout à coup de la terreur à une énergie de résolution qu'explique l'amour qui explique tout, je m'élance seul sur la barricade avec un mouchoir de parlementaire au bout de mon sabre; j'arrive, je tombe au milieu des insurgés avant qu'ils aient eu le temps de recharger leurs fusils! Je leur parle de la guerre civile avec tant d'horreur, je les supplie avec tant de désespoir de ne pas continuer ce combat impie, que je vois bientôt l'hésitation sur leur visage. J'allais l'emporter, quand un homme à basse et mauvaise figure s'écria brutalement : « Est-ce que ce capucin-là croit nous empêcher de faire notre révolution? » Et il me tire un coup de fusil droit dans la poitrine. Mais au même instant j'entends un cri terrible!.. je vois un bras qui s'élance et détourne l'arme, c'était lui, lui mon fils, qui avait

attiré le coup sur son propre corps, lui qui tombait sous la balle qui devait me frapper, lui qui me jetait en tombant un regard et un sourire que je n'oublierai jamais!

10 juillet.

Il est sauvé! La convalescence a commencé. Ce matin, nous venions de prendre notre premier repas ensemble : j'étais assis près de son lit et il me tenait depuis quelque temps la main, plongé dans le silence et paraissant rêver profondément. Tout à coup il me dit :

« Père, que c'est peu de chose, le danger! »

Et comme je tressaillais à cette parole, il ajouta :

« Pour toi, je le sais bien, ce n'est rien; mais moi.... Il faut que je te fasse un aveu : j'ai eu bien peur en partant; j'ai cru que mes jambes ne pourraient me porter! mais j'ai pensé que si je faiblissais, tu ne m'estimerais plus; et j'ai senti en moi un cœur tout nouveau, et je t'ai adressé tout bas cette prière : « O père! toi qui es si ferme et si « fort, enveloppe-moi de ton âme et rends-moi digne « de toi! » Eh bien, qu'as-tu donc? tu ne me réponds

pas. (En effet, je ne pouvais parler.) Est-ce que tu m'en veux d'avoir tremblé un moment? dis, tu m'en veux? »

Les larmes m'étouffaient; je me levai, j'allai prendre ces feuillets où j'avais tout écrit jusqu'à mes craintes personnelles, et pour toute réponse je les lui tendis! A peine les eut-il lus :

« Quoi!...toi aussi,tu as eu peur! et tu ne crains pas de me le dire? Et c'est pour moi.... Oh! il n'y a jamais eu de père comme toi!

— Tu as raison, m'écriai-je en l'embrassant avec passion, il n'y a jamais eu de père comme moi! »



UN ROI LEAR DE VILLAGE.

Mon journal n'était au début que le dépositaire de mes sentiments personnels, l'image de ma vie avec mon fils. Mais, peu à peu, le cadre s'est agrandi; les autres existences paternelles y ont pris place; les diverses questions qu'embrassent les rapports des pères et des enfants de nos jours y entrent successivement, et les idées générales se mêlant ainsi à la peinture de mes émotions particulières, ces pages deviennent des espèces de *mémoires de la paternité d'aujourd'hui.*

Il y a quelques mois m'est apparu un des plus sombres côtés de mon sujet, l'ingratitude filiale.

Je l'ai vue dans la classe qui, en raison même de sa grossièreté, la représente avec le plus de force, chez les paysans.

I

Les paysans sont à la fois très-semblables à nous et très-différents de nous; ils ont tous nos sentiments, mais à l'état rudimentaire, élémentaire. J'ai assisté à la campagne à beaucoup d'enterrements; j'ai vu des paysans tristes, je n'en ai jamais vu de désespérés. J'ai vu beaucoup de mariages à la campagne, je n'y ai jamais vu ce que nous appelons l'amour. Rien de plus simple : la sensibilité, je ne dis pas la bonté, la sensibilité est un luxe, le luxe du cœur. L'imagination y a sa part; le bien vivre même l'entretient, et les paysans aiment et regrettent comme des gens qui sont recrus de fatigue et qui ne vivent que de pommes de terre. Leur cœur

ressemble à leur intelligence, il ne va pas au delà de l'enseignement primaire.

Un autre trait de caractère des paysans est leur indifférenc- pour le dernier moment. La mort, le nom de la mort, les apprêts de la mort sont pour nous autant de sujets d'épouvante. Pour le paysan, c'est l'acte le plus ordinaire et le moins triste de la vie qui s'accomplit. Que voulez-vous qu'il regrette et que voulez-vous qu'il redoute? Est-ce que l'autre vie peut lui réserver un plus triste sort que celui qu'il quitte? De là son insouciance de partir et sa confiance en ce qu'il doit trouver. Un curé de mes amis me racontait que s'étant rendu un jour près d'un de ses vieux paroissiens, un octogénaire atteint d'une maladie fort grave, il essaya doucement de l'amener à un acte de repentir, à une confession. Impossible de faire comprendre au paysan ce qu'il voulait. « Eh! de quoi voulez-vous que je me confesse, monsieur le curé, j'ai eu beaucoup de mal et je n'en ai jamais fait! — Allons! allons! père Patrocle (un de ces noms qui tombent à la campagne on ne sait d'où), il est impossible que dans vos quatre-vingt-quatre ans, vous n'ayez pas quelque chose à vous reprocher vis-à-vis du

bon Dieu! — Moi! par exemple! offenser le bon Dieu!... c'est plutôt lui qui m'aurait fait certaines petites choses.... mais enfin, n'en parlons pas! Je vais le voir bientôt! Oublions tout cela!... » et il fut impossible d'en tirer autre chose que son absolution de la Providence!

Des gens aussi durs pour eux-mêmes ne peuvent pas être tendres pour les autres. Voyez-les au chevet du lit de mort de leurs parents, de leur femme; ils sont généralement assez soigneux. Mais quant à nos délicatesses, à nos craintes d'effrayer le malade, à nos efforts pour le rassurer, ils n'en ont pas même la pensée. Un jour, à la campagne, j'entre chez un terrassier qui était malade. Qu'est-ce que j'entends? Sa femme qui lui disait: « Comprends-tu le médecin? Il t'ordonne du vin de Malaga!... du vin à cinq francs! Si cela devait te guérir.... à la bonne heure! Mais puisque tu ne peux pas en revenir! — Eh! lui répondit le mari mourant: « Du vin à cinq francs! Par exemple! ne va pas faire une pareille bêtise!... Garde cela pour le petit!... »

Pour le petit! Voilà le mot vrai! Voilà le cri du seul sentiment qui soit véritablement profond chez

les gens de campagne! L'amour n'y est qu'un instinct, l'amitié qu'une habitude. Mais l'amour pour le petit.... Oh! cela est vivace, éternel comme la nature elle-même. Les révolutions n'y ont rien fait. Les bouleversements de famille n'y ont rien changé. Une mère d'aujourd'hui, à la campagne, est aussi affectueuse que la mère la plus chrétienne des temps passés, et le père l'est davantage. Malheureusement, le progrès s'est arrêté aux parents. Dans les classes élevées, l'affaiblissement du respect et la familiarité croissante des enfants et des parents ont pour correctif le développement des sentiments d'affection; mais chez les paysans, où l'éducation n'a pas encore pénétré, le respect est parti, mais la tendresse n'est pas venue. La familiarité s'est transformée en grossièreté. J'ai entendu un jour un garçon de dix-huit ans a la campagne appeler de loin une femme qui lavait du linge! « Eh! dis donc, Marianne! » lui criait-il.... Marianne, c'était sa mère.

Il y a plus d'une cause à ce changement. D'abord l'affaiblissementdes sentiments religieux. L'idée religieuse fait seule du père quelque chose de sacré, et il est difficile d'être pieux envers son père quand

on ne l'est plus envers Dieu. Aujourd'hui les paysans, surtout dans le voisinage des villes, se partagent presque tous en deux classes : quelques-uns qui ne croient pas au ciel, et le plus grand nombre qui n'y pense pas. Entrez dans une église de campagne, vous n'y trouverez pas un homme sur vingt femmes. Or, pour ces natures grossières, plus de culte, plus de foi. Un homme instruit, même un ouvrier des villes, peut avec son intelligence comprendre la pure idée de Dieu ; mais un paysan de nos jours, déiste, c'est impossible !

Les gens de campagne sont superstitieux ; ils croient aux sorciers, aux amulettes, aux miracles de la Salette. Mais ce qui leur reste de croyances religieuses n'est la plupart du temps que l'image et l'écho de leurs besoins matériels. Un jour, entendant un paysan exprimer naïvement et comme un fait, ses idées toutes matérialistes, je lui dis : « Et Dieu ! Vous ne croyez donc pas à Dieu ? — Dieu ! me répondit-il en me montrant le soleil. Le voilà, car c'est lui qui fait pousser le blé ! »

II

On comprend tout ce que de telles mœurs portent d'atteintes à la dignité paternelle, tout ce qu'elles produisent d'ingratitudes filiales. J'en ai vu un exemple dans un drame de famille que j'appellerais volontiers *Un Roi Lear de village.*

L'admirable pièce de Shakespeare sert d'enseignement aux pères les plus obscurs, quoiqu'il n'y figure que des princes et des rois. Les pères et les fils des classes riches pourraient se reconnaître dans ce tableau, quoiqu'il n'y soit question que de paysans.

III

Hier, le 1er décembre, selon sa coutume, le propriétaire du château de la Grange avait autorisé les indigents de la commune à ramasser et à couper le bois mort dans la forêt de Rougeot. Je connais peu de spectacles plus mélancoliques que la vue d'une forêt livrée ainsi, l'hiver, par un jour de brouillard ou de pluie, à la serpe des pauvres gens Ces coups sourds de hachettes faisant écho de toutes parts dans les profondeurs des bois dépouillés; ces vagues formes humaines se mouvant confusément dans la brume au milieu des branchages noirs de pluie; ces troupes de misérables de tout âge, enfants, vieillards, vieilles femmes tout couverts de haillons, dont les uns s'attellent à de longues branches qu'ils tirent à travers les broussailles, pendant que les autres s'avancent lentement

un à un comme des fantômes, dans le milieu des longues allées; et courbés sous le triple fardeau du fagot, de l'âge et de la misère, tout cela présente un des plus sinistres aspects de la vie humaine qui se puisse rêver. L'épaisse charge de ramée qui les couvre, s'allonge au-dessus de leur tête comme une toiture qui surplombe, et traîne derrière eux avec un bruit sec, comme un pan de manteau de feuillage! Aussi, à les voir de près et de face, enfouis au centre de cet amas de branchages, on dirait un animal dans sa carapace; tandis qu'à les voir de loin et par derrière, on croit, comme dans *Macbeth*, apercevoir une forêt qui marche.

Le hasard de la promenade m'avait conduit de ce côté : à l'extrémité de la forêt, au haut d'une montée qui conduit à notre village, je trouvai un de ces tristes bûcherons qui se reposait debout, s'arc-boutant sur son bâton, et soufflant un moment. Quand je passai près de lui, il me dit avec un peu de honte : « Monsieur, pourriez-vous me donner une prise de tabac? — Je ne prends pas de tabac, mon brave homme, lui répondis-je, mais voici quelques sous pour en acheter. — Merci, monsieur, me répondit-il, je ne demande

pas l'aumône. » L'accent simple et pourtant ému avec lequel il prononça ces paroles me toucha. « Pardon, repris-je assez vivement. — Il n'y a pas d'offense, monsieur. » Et il s'apprêta à repartir ; je l'aidai à recharger son fagot, et je descendis à côté de lui la petite colline. Nous autres auteurs dramatiques, tout ce qui nous semble inexplicable, nous agite et nous charme : dès qu'une légère énigme s'offre à nous, nous y voyons soudain un mystère de cœur humain ou de destinée qui éveille notre curiosité et nous met en quête ; nous avons de grands rapports avec les chiens de chasse. Or, je trouvais entre la réponse de ce brave homme et son métier de ramasseur de bruyère, une contradiction qui m'étonnait. En marchant à côté de lui, je repris donc la conversation :

« Il ne faut pas m'en vouloir de mon offre, c'est que je sais combien vous, gens de campagne, vous aimez le tabac !

— Oui, reprit le pauvre homme, en marchant Le tabac, ça fait oublier ! Le vin aussi ! Et l'eau-de-vie aussi ! reprit-il d'un ton triste, mais tout le monde ne peut pas se griser : il y en a que cela dégoûte. à qui cela fait honte !

— Voilà un beau mot, mon brave homme, et rare!...

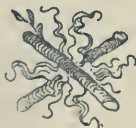
— Je ne me suis jamais grisé, monsieur, reprit il avec force! D'abord cela coûte trop! Puis, ça détruit un homme! Tandis qu'un sou de tabac, ça ne vous coûte qu'un sou, et cela vous égaye toute une journée. »

Nous étions arrivés au détour de la route. Je vis alors paraître à quelques pas, une grande jeune femme blonde qui ressemblait un peu à une Alsacienne, et qui lui cria de loin.... « Allons donc.... le père!

— Me voici!... » répondit-il avec une sorte de crainte.

Je n'eus que le temps d'ajouter; « Comment vous appelle-t-on, mon brave homme?

— Le père Boyer, monsieur! » et il s'éloigna.



IV

Cette rencontre m'avait préoccupé, j'allai aussitôt chez un de mes voisins, qui est maire du village.

« Qu'est-ce que le père Boyer? lui dis-je en entrant.

— Qui vous intéresse au père Boyer? »

Je lui fis le récit de ma rencontre.

« Rendez grâce au hasard, reprit-il, il vous sert à point nommé.

— Que voulez-vous dire?

— Les pères et les enfants au dix-neuvième siècle ne sont-ils pas un de vos objets d'étude?

— Il n'en est pas qui me touche davantage.

— Hé bien, étudiez le père Boyer : étudiez sa vie! Elle vous mettra au courant d'une des questions les plus intéressantes de votre sujet.

— Laquelle?

— Vous avez remarqué quel âpre désir ont aujourd'hui les enfants d'hériter de leur père de son vivant, je veux dire de lui succéder dans sa manufacture, dans sa maison de commerce, dans son étude, dès que la loi le leur permet. La devise de presque tous les fils est le mot vulgaire, si terrible dans sa vulgarité!... « *Ote-toi de là que je m'y mette!* » Mon père était notaire; j'ai été clerc chez lui jusqu'à quarante ans. Mon fils m'a forcé, comme nos fils nous forcent, de lui céder mon étude dès qu'il en a eu vingt-cinq. Mon beau-frère avait un grand magasin de blanc; son fils a obtenu de lui, à force d'instances, que son père l'associât à sa maison de commerce. Pendant trois ans le père devait rester avec son fils. Ces trois années furent désastreuses. Le père, pour sa part, n'y perdit pas moins de 150 000 fr. Il demanda à son fils une prolongation de trois ans pour se récupérer de ses pertes.

« Les affaires sont les affaires, dit le fils, nous « sommes convenus de trois ans. Je ne connais « que mon contrat. »

« Voilà les fils aujourd'hui! Se mettre à notre place et, une fois qu'ils y sont, faire tout le con-

traire de ce que nous avons fait, effacer notre empreinte, rejeter nos conseils, surtout oublier notre don, et répondre aux bienfaits par l'ingratitude !

« Hé bien! à la campagne, ce fait se traduit par une usurpation plus violente et plus absolue : l'usurpation de la terre, la cession de biens entre-vifs.

« Autrefois, comme il y avait beaucoup moins de paysans qui possédassent, beaucoup moins se dépossédaient. Le respect que le titre de chef de famille leur inspirait à eux-mêmes comme aux autres, leur ôtait la tentation de s'abaisser en se dépouillant et éloignait du cœur des fils la pensée de les en solliciter. Aujourd'hui les pères sont plus riches et les fils plus âpres; les pères sont plus faibles et les fils plus importuns, — et l'histoire du père Boyer va vous peindre ce côté des mœurs de la famille d'aujourd'hui.

— Qu'est-ce donc que le père Boyer?

— Le père Boyer vous représente le paysan dans ce qu'il a de fort, de bon, de sobre et de borné. Il a vécu pour le travail. Ce que ce petit homme sec et maigre a abattu de besogne dans ses soixante-huit ans de vie, fait presque frémir. Il

avait pris pour état tous les états exceptionnels. On le citait dans le pays pour le plus rude moissonneur, pour le plus vigoureux faucheur, pour le plus infatigable défricheur, pour le plus solide vigneron, pour le plus robuste manieur de cognée. Les travaux violents usent mais rapportent; aussi le père Boyer, a-t-il gagné à la sueur de son front un hectare de terre labourable, quatre-vingts ares de vigne, un beau bouquet de bois, quelque argent placé à la caisse d'épargne et la maison où il logeait. L'histoire de la construction de cette maison peint d'un trait le père Boyer. Pendant deux ou trois ans, il a employé ses jours de fête, et ses heures de repos, à voiturer sur son terrain, dans une brouette, des pierres meulières, des pièces de bois, des tuiles, des portes ou croisées qu'il avait achetées, çà et là, par lots, et une fois qu'il eut réuni ses matériaux, il fit construire la maison, qui alors ne lui a coûté que la main-d'œuvre. Je vous ai dit qu'il n'avait qu'une passion dans sa vie, le travail. Je me trompe, il en a eu deux : le travail et son *petit*. Resté veuf avec un fils de cinq ans, il a été pour cet enfant un père et une mère. Dès que l'enfant put marcher il l'emmena dans

toutes ses grandes besognes. Vous avez peut-être remarqué à l'entrée de l'hiver, au moment des labours dans les parcs ou des défrichements dans des landes, que le bêcheur a toujours un petit compagnon de son travail. Autour de lui, autour de sa bêche, vole sans cesse en poussant de petits cris de joie et en sautant d'arbuste en arbuste, un rouge-gorge. Rien de plus gentiment familier; il semble vouloir égayer le travailleur. Il le suit comme s'il l'aimait, et va jusque sous le fer de sa bêche, becqueter, dans les mottes de terre soulevées, les petits vers qui lui servent de pâture.... Hé bien! le petit enfant de Boyer était son rouge-gorge. Pendant la fenaison on le voyait toujours trotter derrière la large faux de son père; je les ai quelquefois rencontrés tous deux dans les grandes ventes de bois, pendant l'hiver, à l'heure du goûter; l'enfant et le père étaient abrités sous la même cape, mangeant au même pain, buvant à la même gourde, appuyant leurs pieds sur le même tison; et quand, le soir, le père Boyer revenait dans le village, en portant ses deux trophées, son fils sur sa tête et sa cognée sur son épaule; ou lorsque, le dimanche, assis devant sa porte, coiffé d'un vieux chapeau

noir, son seul luxe, il faisait sauter sur ses genoux son petit garçon en riant silencieusement, le bonheur jetait sur cette rude figure comme un rayon de beauté.

— Votre père Boyer me touche, répondis-je, il est simple et vrai! Mais le fils? Qu'est-il devenu, ce fils? Je m'en inquiète, car vos premières paroles me font penser qu'il y a quelque sombre drame dans cette famille.

— Vous dites bien!... Le terrible drame de Shakespeare peut-être. Le fils est le mari de cette grande jeune femme que vous avez vue tout à l'heure. Le jour du mariage, le père fit deux parts de son bien; il donna en dot à son fils l'argent placé à la caisse d'épargne, et sa maison, en s'y réservant la plus belle chambre. Il garda pour lui la terre, la vigne et le bois; j'étais présent à la noce, je n'en ai jamais vu de plus gaie; seul peut-être j'y étais soucieux. Le fils ne me plaît pas. Il n'a peut-être qu'un défaut; mais ce défaut renferme tous les vices; il est faible. La belle-fille me déplut. Rieuse, laborieuse, bruyante, elle me parut une de ces natures énergiques mais despotiques, chez qui la cordialité même n'est qu'un

moyen de commandement. Aussi je ne pus m'empêcher de dire au père Boyer en me retirant le soir : « Vous avez fait une faute, père Boyer.

« — Laquelle, monsieur le maire?

« — De donner votre maison à votre fils. Puisque vous vouliez faire vie commune, il fallait loger vos enfants chez vous, et non pas loger chez eux. J'ai peur que vous ne vous soyez donné aujourd'hui un rude maître.

« — Mon fils! Un maître!

« — Je ne parle pas de votre fils! s'il était de taille à être maître, je ne tremblerais pas pour vous! mais il est de la pâte dont on fait les moutons et non pas les béliers! Enfin! Dieu veuille que je me trompe. Bonsoir!... » Je ne m'étais pas trompé.... » Mon ami s'arrêta après ces dernières paroles comme un homme à qui il en coûte d'achever.

Je repris : « Que pouvait-il arriver au père Boyer? Il n'était pas dans la dépendance de ses enfants, puisqu'il avait prudemment gardé la terre.

— Heureusement et malheureusement, me répondit le maire, car c'est autour de ce bien que s'engagea la lutte sourde et cruelle qui dure encore.

IV



SON FILS SUR SA TÊTE, SA COGNÉE SUR SON ÉPAULE. (Page 298.)

« La Marianne, c'est le nom de la belle-fille, n'était pas propre à la vie de campagne. Élevée dans une petite ville voisine, elle avait le goût et l'esprit du négoce; un an après son mariage, elle convertit la dot de son mari, c'est-à-dire l'argent comptant du père Boyer, en un cheval, une charrette; et courant les marchés, elle se lança dans un commerce de volailles et de bestiaux. Soit mauvaise chance, soit faute d'habileté, elle ne réussit pas; trois mois suffirent à consumer le petit capital engagé. Une autre se fût repentie et arrêtée! Elle, en vraie joueuse (car tout négociant dans l'âme est un joueur), elle se dit: « C'est l'argent qui m'a manqué; avec de l'ar- « gent je ferais des affaires d'or. » Et elle commença à jeter un coup d'œil de convoitise sur le bien du père Boyer! Mais ce bien représentait pour le vieux paysan sa vie tout entière. Il l'avait non-seulement gagné, mais conquis! conquis pouce à pouce, épi à épi, cep à cep! conquis sur la terre elle-même! Quand il avait acheté ce sol, c'était une lande, lui seul l'avait défrichée; quand il avait acquis son autre terrain c'était un amas de roches meulières, lui seul en avait fait une vigne, c'était plus que son bien, c'était son œuvre. Vaincu par l'âge et par

soixante ans de labeur, il ne pouvait plus travailler lui-même, mais il faisait travailler et voyait travailler; il vivait à regarder cette terre, comme il avait vécu pour la féconder. Comment donc l'amener à la céder? Comment le faire consentir volontairement à ne plus dire mon pré, mon champ, à ne plus rentrer lui-même son vin, à ne plus remplir lui-même sa grange, à ne plus récolter lui-même son blé? Ces obstacles, ainsi qu'il arrive toujours, irritèrent les désirs de la Marianne au lieu de les éteindre, et elle employa à les satisfaire toutes les forces complexes de sa nature. Elle était, ainsi que certaines personnes passionnées, très-violente et très-diplomate : violente dans ses sentiments, diplomate dans la poursuite du succès; la passion a sa patience. Quoi de plus patient qu'une bête de proie? La Marianne commença donc par souffler la convoitise dans l'âme de son docile mari, puis le feu bien attisé, elle entra de plus en plus vis-à-vis du vieillard dans des allures de tendresse brusque, et de familiarité gaie qui figuraient à merveille la franchise du cœur, et lui cachaient à elle-même ses calculs. Elle le caressait rudement, elle le tarabustait tendrement, l'égayant, l'embrassant, se fâchant

tout rouge s'il était sorti le matin sans avoir pris son verre d'eau-de-vie, criant qu'il lui donnait plus de mal que ses deux marmots ensemble, l'appelant son dernier enfant, et mêlant si bien adresse, tendresse et rudesse, qu'au bout de quelque temps elle le tenait en effet dans sa main.

« Un jour elle entra chez lui, et sans préliminaire, avec la voix moitié grondeuse et moitié maternelle, elle s'écria : « Cela ne peut pas durer ainsi! Vous
« n'avez pas plus de pitié de votre pauvre corps
« que d'une vieille bêche! Je ne puis pas souffrir
« cela, vous vous tuez avec vos ouvriers! Vous avez
« la rage de mettre la main à l'ouvrage! Vous êtes
« rentré l'autre jour avec un gros rhume sur l'es-
« tomac qui vous a duré quinze jours! Un de ces
« matins on vous rapportera ici avec je ne sais quoi
« de cassé dans le corps, et nous en serons pour
« notre chagrin, nous! Je ne peux pas permettre
« que vous m'abîmiez ainsi mon vieux père Boyer!
« Il faut que vous cédiez votre bien à votre fils!

« — Donner mon bien! » s'écria le vieillard! avec un accent de terreur!

« — Eh! qui est-ce qui vous parle de le donner,
« votre bien? reprit-elle avec affection. Est-ce que

« nous en voudrions. Je vous dis de le céder! le
« lui céder pour une bonne petite rente. » Et
comme le vieillard allait parler :

« — Est-ce qu'il ne doit pas aller à lui un jour
« ce bien? Vous ne voulez pas le déshériter
« n'est-ce pas? ajouta-t-elle en riant.

« — Oh! par exemple, non! mais....

« — Mais quoi? votre terre sera toujours à vous,
« vous y serez toujours le maître, vous continuerez
« toujours à la gouverner. Mon mari sait trop ce
« que vous valez, comme vigneron, bûcheron et
« laboureur pour ne pas suivre tous vos avis. Vous
« ne perdrez que les ennuis et les fatigues de la
« chose, et vous aurez le plaisir de voir votre terre
« bien travaillée!

« — Comment, bien travaillée! dit le vieillard,
« piqué, est-ce que mon fils prétend mieux tra-
« vailler que moi?

« — Si c'était encore vous, vieux père, non,
« certes! mais ce n'est plus vous!... Ce sont des
« étrangers! des fainéants, qui laissent dégénérer
« ce beau bien : je sais que vous êtes là pour les
« diriger; mais il faut bien tout vous dire : vous
« n'avez plus comme autrefois ni vos yeux pour

« voir, ni vos jambes pour aller voir ce qu'on ne « fait pas. Vous vous levez deux heures plus tard « depuis un an. Vous ne pouvez plus faire la route « d'ici au bois, qu'une fois par jour; je ne vous en « fais pas de reproche : soignez-vous! Épargnez-« vous pour durer le plus longtemps possible!... « C'est tout ce que nous demandons! Mais les fai-« néants en profitent; et le bien s'en va. Voyons, « combien de pièces de vin rentriez-vous autrefois « chaque année?

« — Huit ou dix.

« — Depuis deux ans combien en avez-vous « rentré? Trois.

« — C'est vrai.

« — Autrefois nous récoltions six setiers de « blé, cette année vous en aurez à peine quatre!

« — C'est vrai!

« — Pourquoi? Parce qu'on ne peut pas être « et avoir été, mon bon père Boyer. Il manque « ici le bras du maître, l'œil du maître, et de la « maîtresse aussi.... car vous verriez comme je « vous retournerais ces gens-là, moi!

« — Oh! pour cela, répondit le vieillard, je sais « ce que vous valez, Marianne!

« — Et vous savez aussi comme je vous aime ! « Hé bien, c'est vous qui serez heureux avec votre « bonne rente qui arrivera tous les trois mois, en « bonnes pièces toutes blanches et toutes jaunes ! « Vous ne détestez pas jouer aux osselets avec ces « cailloux-là, père Boyer ! Et puis enfin vous voilà « décidément dans les anciens.

« — Le fait est, dit le vieillard, que j'ai eu « avant-hier six ans !

« — A cet âge-là on a besoin de bons habits « bien chauds, et souvent vous vous les refusiez « parce que les foins avaient manqué, ou parce que « la vigne avait été malade; mais l'argent n'est « jamais malade lui ! Et vos petits-enfants ! Est-ce « qu'il y a un plus grand plaisir pour vous que « de leur faire des cadeaux ? Dites-moi donc que « non ! Est-ce que je ne sais pas que vous êtes « généreux ?

« — Pauvres petits ! Ils sont si gentils !...

« — Hé bien ! comme vous serez heureux de « venir avec moi à Melun, les jours de marché, et « de pouvoir, grâce à ce bon argent, rapporter à « la petite un joli bonnet, au marmot une petite « bêche, car ce sera un ouvrier, comme vous, ce

« garçon là. Il a du sang des Boyer dans le corps!
« Il vous ressemble plus encore que mon mari! »

« Le vieillard à ce mot, s'émut comme font tous les vieillards à la pensée de ce qui les rapproche de leurs petits-enfants. Ce que voyant, la maîtresse femme ajouta : « Hé bien! voyons, est-ce convenu?
« Faut-il que j'ajoute un dernier mot qui vous
« décidera tout à fait. — Lequel donc? — Lequel,
» répondit-elle en le regardant fixement. Père
« Boyer, je ne connais personne qui soit plus glo-
« rieux pour son fils que vous! Hé bien! le jour
« où mon mari deviendrait propriétaire de votre
« bien, on le nommera du conseil municipal.—
« Vrai? s'écria le vieillard, mon fils serait.... —
« Allons, ajouta-t-elle, j'étais bien sûre que vous
« n'y tiendriez pas. » Et elle l'embrassa en es-
« suyant affectueusement les yeux pleins de pleurs
« du vieillard. Puis elle reprit : « Voyons!... Ça y
« est-il? — Ça y est! s'écria le vieillard. »

« Quatre jours plus tard, comparaissaient devant Maître Dubois, notaire à Melun, le père Boyer accompagné de son fils, de sa bru, et de deux témoins. Le père déclara abandonner à son fils en toute propriété, ses biens consistant en soixante-quinze

ares de vignes, et un hectare de terres labourables, à la condition qu'il serait, sa vie durant, nourri et logé chez ses enfants, et recevrait d'eux une rente annuelle de quatre cents francs. C'était un assez bon prix. La femme n'avait pas marchandé. Le notaire, avant de faire procéder aux signatures, demanda trois fois au père s'il comprenait bien la portée de cette donation, ajoutant avec une insistance marquée : « Êtes-vous bien sûr d'être décidé? » Le vieux paysan se tut! Au moment de dire un adieu définitif à son bon bien, il se sentait pris de regret. Puis les gens de campagne ont une peur instinctive de tout ce qui est contrat et acte notarié. L'officier public voyant l'hésitation du vieillard, reprit avec plus de force : « Réfléchissez bien! Il est encore temps! Dans « une minute, il serait trop tard! Êtes-vous bien « décidé? » Le moment était critique. Le vieillard tournait son chapeau dans ses mains et baissait la tête. Le fils gardait un de ces silences stupides qui sont propres à certains paysans; c'est d'eux qu'on peut dire, muets comme une borne. La femme sentit le danger et s'écria : « Pardieu! « s'il est décidé? Est-ce que vous croyez, monsieur

« le notaire, que nous l'avons amené de force ?
« C'est lui qui nous a tourmentés pour venir!
« N'est-ce pas, père Boyer?... C'est tout simple,
« il le fait par amitié pour son fils.... » Le vieillard à ce mot releva la tête, et le notaire lui ayant demandé pour la troisième fois : « Êtes-vous décidé ? » il regarda son fils, et répondit d'une voix ferme: « Oui, monsieur le notaire! » Alors, le notaire, c'est lui qui me l'a dit depuis, jeta sur le vieillard un regard de pitié sérieuse, puis se tournant vers le fils, et la belle-fille : « Il me reste à vous faire
« connaître à tous deux, un article important de
« la loi sur les donations : *Toute donation est révo-*
« *cable pour inexécution de convention et pour cause*
« *d'ingratitude*.... Vous entendez bien, père Boyer....
« et vous deux aussi, n'est-ce pas ?... *Toute dona-*
« *tion est révocable pour cause d'inexécution de con-*
« *ditions et pour cause d'ingratitude!* » La femme répondit en riant : « N'ayez pas peur, monsieur le
« notaire! Cette loi-là ne nous regarde pas!.. » Un quart d'heure après, l'acte était signé, une heure plus tard, le père Boyer rentrait chez lui avec ses enfants, mais il y rentrait avec un nom nouveau et fatal, il était leur créancier. »

Mon ami après ce récit s'arrêta un moment, en me regardant....Hé bien, me dit-il, qu'avez-vous?... Pourquoi ce silence?

— Ce silence est de l'épouvante, lui dis-je.

— De l'épouvante! Ah! bon Dieu!

— Oui, de l'épouvante, et de l'horreur!...

— Et contre qui?...

— Contre qui? vous me le demandez!... Contre cette abominable créature!

— Pas si vite! pas encore!...

— Comment pas encore?...Elle est atroce comme Yago.

— Atroce?... Pour avoir désiré le bien de son beau-père! Il n'y a pas un paysan qui n'en fasse autant.

— Mais cette duplicité!... Cette astuce!... Cette hypocrisie!... Ce mensonge!...

— Il n'y a là ni hypocrisie, ni mensonge! de l'adresse? soit! du mensonge? non! Elle était complétement sincère quand elle embrassait tendrement le vieillard après le consentement donné; sincère quand elle lui faisait valoir l'intérêt de sa santé; sincère quand elle répondait au notaire: « Cet article-là ne nous regarde pas! » Le cœur humain

n'est ni aussi bon, ni aussi méchant que le font vos poètes ! L'homme est égoïste, mais son égoïsme ne devient méchanceté que quand son intérêt le lui commande. Aussi malgré mon admiration pour Shakespeare, ou plutôt à cause de mon admiration pour lui, je ne puis applaudir sans restrictions aux premières scènes du Roi Lear. Comment Shakespeare qui a si énergiquement représenté dans Macbeth cette génération fatale des crimes naissant tous d'un premier crime, a-t-il, dès le début du Roi Lear, fait de Gonerille et de Regane des types de perversité native et complète! Elles méconnaissent leur bienfaiteur une seconde après le bienfait! Ce ne sont plus des ingrates, ce sont des monstres. L'impression dramatique est terrible sans doute, mais où est la leçon? Où est la vérité générale? Ce que Shakespeare aurait dû peindre et ce que lui seul pouvait peindre peut-être, c'était l'ingratitude naissant de la pratique du bienfait. Tout bienfait crée une dette, ne fût-ce que celle de la reconnaissance. Voilà ce qui pèse! Voilà le joug dont on veut se débarrasser! Voilà la contrainte qui pousse les âmes légères à l'oubli, les âmes égoïstes à l'irritation et voilà ce qui m'at-

tache au drame qui se passe dans la famille Boyer. Cette belle-fille et ce fils ne sont ni des méchants, ni des pervers, ce sont des êtres ordinaires, médiocres, lui faible et inerte, elle égoïste et emportée; hé bien, la fatale logique de leur position, la conséquence du bienfait reçu, c'est-à-dire de cette cession de bien, leur a déjà fait franchir les premiers degrés de l'ingratitude, et les poussera jusqu'au dernier. C'est l'histoire de tous les pères de notre temps, assez imprudents, soit pour se dépouiller en faveur de leurs enfants, soit pour accepter d'eux une rente en échange de leur bien.

— Mais enfin, à quel point en sont-ils? Qu'ont-ils déjà fait?

— Le voici :

« Pendant la première année, tout fut concorde et reconnaissance. La récolte ayant été bonne, les payements furent faciles et par conséquent ponctuels.

« La troisième année la nielle dévora la récolte, on demanda un sursis au père, qui l'accorda; quelque temps après, l'oïdium stérilisa la vigne, on demanda une diminution au père qui l'accorda.

« Survint alors dans le pays une épidémie grave qui sévit principalement sur les enfants. Les petits-fils du père Boyer en furent atteints, le chagrin de ce pauvre homme ne peut se dépeindre, il les soigna maternellement; aussi, quand arriva la guérison des enfants et la note du médecin, la Marianne s'écria en riant : « Ce n'est pas moi qui suis la « mère de ces deux enfants-là.... c'est le père Boyer. » Le père Boyer pleura de joie et paya, si bien qu'au bout de l'année, il se trouva n'avoir reçu que deux cents francs au lieu de quatre cents.

« L'année d'après, une circonstance inattendue, vint faire de cette pension viagère, une cause d'orage dans la famille Boyer.

« Le point irritant des pensions viagères c'est leur caractère chronique. Les pensions ne s'inquiètent, ni des irrégularités des récoltes, ni des variations de température, ni de la stagnation des affaires; elles *courent* toujours, selon l'énergique expression de la loi; et cette périodicité que rien ne dérange finit quelquefois par aigrir même de bonnes âmes. Une pension viagère, par cela seul qu'elle dure, devient peu à peu pour celui qui la paye, un sujet d'agacement, ne fût-ce qu'à titre de refrain mono-

tone. On ne calculait certes pas au moment de la stipulation sur la mort prochaine du pensionnaire, mais ses jours se prolongeant, on les compte et on les trouve longs. Puis, au bout d'un certain intervalle, toute pension de cette sorte perd aux yeux du débiteur son caractère de dette pour prendre celui de don. Or on s'ennuie à la fin de donner toujours. Qu'est-ce donc quand le payement devient une gêne; quand le capital étant absorbé ou diminué, ce payement ne vous représente plus qu'un sacrifice? Alors arrivent les retards, les demandes de remises, les étonnements à chaque retour de trimestre. *Comment, déjà!* répond-on au réclamant!... Rien ne fait paraître le temps court comme les échéances!...

— Mais quelle circonstance nouvelle amena la discorde dans la maison de Boyer? Qu'était-il arrivé à la Marianne?

— Ce qui devait lui arriver. Elle se jeta dans des spéculations hasardeuses et malheureuses? Puis un jour, sous le coup de quelque difficulté de payement sans doute, elle aborda le père Boyer avec ce ton de bonhomie brusque et cordiale qu'elle savait si bien prendre: « Eh! que diable! bon père,

« qu'avez-vous besoin de tant d'argent? Que vous « faut-il?... Quelques sous dans votre poche pour « acheter du tabac... et quelques pièces blanches « pour faire un cadeau aux enfants, mais pour le « reste, pour vos habits, pour votre linge, il vaut « bien mieux que ce soit moi qui m'en charge, « vous n'y entendez rien! Je vous ferai confec- « tionner cela à meilleur marché, et meilleur!... « Tiens!... ajouta-t-elle en riant, vous allez res- « sembler au prince notre voisin.... vous aurez un « intendant.... on payera tout pour vous. » Le bonhomme voulut résister un moment, mais il était heureux; la Marianne en achevant ces paroles lui avait mis un des deux enfants sur les genoux et était partie sans attendre sa réponse.... Il n'osa pas revenir sur ce sujet, et de fait, la rente se trouva convertie en quelques versements irréguliers, qui ressemblaient à des aumônes! voilà le point où en était l'affaire il y a quatre mois, quand je suis parti en voyage.

« Je voyais là bien des menaces d'orages, et bien des signes de désastre; votre rencontre et votre conversation avec le père Boyer hier, me montrent que l'orage a éclaté, et que le désastre

est proche, allons voir le pauvre homme; il est trois heures; son fils est aux champs, la Marianne est au marché de Melun. nous le trouverons seul, il parlera! »

V

Nous sortons de chez le père Boyer. En arrivant devant la maison, qui me parut de bonne apparence pour un logis de paysan, nous trouvâmes un petit enfant dans la cour. « Ton grand-père y est-il? lui demanda mon ami. — Oui!... monsieur, voulez-vous que je vous conduise?... — Non! non! Je sais où est sa chambre. » Nous montons l'escalier, nous allons frapper à la porte en face, elle s'ouvre, un homme paraît; ce n'est pas le père Boyer. « M. Boyer? demanda mon ami. — Il ne loge plus ici, monsieur. — Depuis quand donc? — Depuis la Saint-Martin où j'ai loué sa chambre. — Loué? à qui? à lui? — Non, monsieur. — A la Ma-

rianne? — Oui, monsieur, le père Boyer demeure ici au-dessous. — Ah! » Nous descendons : mon ami me dit : « Vous voyez! dépossédé de la chambre qu'il s'était réservée! cette chambre louée! Encore un pas de plus vers l'ingratitude. » Nous frappons; le père Boyer était chez lui. Nous le trouvons assis devant un feu misérable; la chambre est obscure, l'ameublement rare, le vieillard a pour vêtement une casaque râpée. « Hé, mon brave père Boyer, lui dit en riant mon ami.... Que faites-vous dans ce logis? Pourquoi avez-vous quitté votre belle grande chambre où vous vous trouviez si bien? » Le vieillard resta un moment sans répondre; puis d'une voix sombre : « Marianne m'a dit que je serais plus chaudement dans celle-ci. — Comment!... plus chaudement!... L'autre est en plein midi! — Oui, mais elle est si grande!... Il faut tant de bois pour la chauffer! — Hé bien, que la Marianne vous en achète! Puisqu'elle achète tout pour vous! — Le bois est si cher cette année, reprit le vieillard avec un peu d'amertume! — Ah! est-ce donc pour cela que vous en avez été hier couper dans la forêt comme un indigent?... — Je n'ai pas coupé de bois, reprit-il vivement, j'ai fait seulement de la bruyère! mon-

sieur sait bien que j'ai toujours aimé à travailler! — C'est vrai! mais dites-moi donc?... Je ne vois plus votre belle armoire en noyer? — Elle n'aurait pas pu tenir dans cette chambre. — Où est-elle donc? — La Marianne l'a mise dans la sienne? — Ah! et votre jolie commode que vous aviez achetée à la vente du médecin? — Les enfants n'en avaient pas, je la leur ai donnée. — Ah!... la Marianne est-elle toujours bien pour vous?... — Très-bien monsieur! — Et votre fils? — Très-bien aussi!... — Ah!... »

Il était évident que le vieillard ne voulait rien dire! Était-ce méfiance de paysan? Était-ce délicatesse de père? Je ne le sais, mais l'immobilité de sa physionomie disait bien sa résolution de se taire. Mon ami s'en aperçut, et allant à lui : « Père Boyer, vous savez que je n'aime pas à entrer dans les secrets des gens malgré eux. Vous me répondez aujourd'hui comme un homme qui se méfie de moi; mais dans quelque temps vous serez peut-être bien aise de me trouver; vous me trouverez. Adieu! » Et nous sortîmes.

VI

Mon ami l'avait bien prévu. Hier le père Boyer arrivait chez lui éperdu demandant aide et appui.

« Je vous avais menti, monsieur, s'écria-t-il d'une voix altérée par la colère, elle n'a pas mis mon armoire dans sa chambre, elle l'a vendue!... Elle n'a pas donné mon armoire aux enfants, elle l'a vendue! J'aurais supporté cela!... comme j'ai tout supporté depuis trois mois!... comme j'ai consenti à aller au bois mort, parce qu'elle l'a voulu!... comme j'ai consenti à porter des habits rapiécés et mal rapiécés.... parce qu'elle l'a voulu!... Mais souffrir ce qu'elle m'a dit hier, et ce qu'il lui a laissé dire....

— Que vous a-t-elle donc dit?...

— J'aime mieux ne pas le répéter, monsieur.... à

cause de lui!... Mais vous m'avez dit de venir vous trouver, si j'étais dans la peine, je viens! »

Mon ami garda un instant le silence, puis il répondit: « Mon brave Boyer, vous n'avez qu'une chose à faire.

— Laquelle, monsieur?

— Combien y a-t-il de temps que vous n'avez touché votre rente.

— Neuf mois.

— Avez-vous donné quittance de ces neuf mois-là?...

— Non, monsieur.

— Hé bien, allez mettre un habit et venez me retrouver dans un quart d'heure, je vous emmènerai à Melun.

— Quoi faire monsieur?

— Faire casser votre donation pour cause d'inexécution de conditions et pour cause d'ingratitude....

— Mais, monsieur...

— Je connais la Marianne, cela seul agira sur elle! Tous vos maux sont venus de ce que vous avez stupidement donné votre bien. Redevenez maître, elle redeviendra bonne!...

— Mais où allons-nous, monsieur?

— Chez le procureur impérial, et chez le notaire. Mon ami et moi, nous vous servirons de témoins venez! »

Un quart d'heure après nous partions; une heure plus tard nous étions chez le notaire. Mais quelle fut notre surprise quand il nous dit : « Messieurs, ce brave homme n'a qu'à courber la tête, et à refouler ses plaintes, car s'il irrite sa bru, elle peut le mettre dehors, la maison lui appartient! — La maison! oui! repris-je vivement, elle a été donnée par contrat de mariage!... mais son bien!... il peut le ravoir! Ce bien a été l'objet d'une donation conditionnelle!... la condition est inexécutée!... la donation est révocable!...

— Sans nul doute, reprit froidement le notaire, mais à quoi bon la faire révoquer? quel profit en retirera le père Boyer?

— Comment? Quel profit?

— Le bien n'appartient pas plus désormais à ses enfants qu'à lui!

— Elle l'a vendu! s'écria le vieillard!

— Non : mais, ce qui revient au même, elle l'a hypothéqué au delà de sa valeur : la révocation de cette donation coûterait donc beaucoup et ne rap-

porterait rien. Ainsi, mon pauvre brave homme, ajouta le notaire en se retournant vers le père Boyer, c'est cruel, mais c'est ainsi. Vous n'avez de ressource que dans la patience ! Du reste, si cela peut vous consoler, dites-vous que vous n'êtes pas le seul. Vous tous paysans, vous avez la rage de faire de semblables donations. Quand vous êtes venu dans mon étude, je vous ai prévenu. Je vous ai répété trois fois. « Pensez-y! » vous ne m'avez ni compris ni écouté ; aujourd'hui je n'ai plus qu'un conseil à vous donner : retournez chez vous, ne parlez jamais de vos droits et *soyez doux*. La gêne et les dettes sont dans votre maison ; or, il ne faut jamais irriter ceux dont on dépend et qui doivent : *soyez doux*.... »

Nous partîmes atterrés. Le père Boyer rentra chez lui, esclave de ses enfants, il est à leur charge!

VII

Le notaire a dit vrai : les dettes sont dans la maison. Avec elles y sont entrés, ce qu'elles amènent toujours, les emportements. Si l'esclavage de la dette abaisse les âmes les plus hautes, et aigrit les âmes les plus douces, que fait-il donc des natures grossières et incultes comme les gens de campagne ? Le fils Boyer s'est jeté dans l'ivrognerie pour s'y étourdir, et s'y abrutit ; la Marianne, de violente devient méchante. Les créanciers hypothécaires ne ressemblent pas aux beaux-pères, on ne les paye pas en promesses de payement et en rai sons de cœur. Après un an de lutte, il a fallu céder, il a fallu vendre. Dès lors le père Boyer, ne représentait plus qu'un passif et une cause de dépense.

L'ingratitude s'accroît par l'ingratitude ! la Ma-

rianne prit peu à peu le vieillard en antipathie à cause des torts même qu'elle avait envers lui. Son amour maternel vint joindre à son irritation une amertume de plus. Si l'amour maternel est fécond en dévouements et en prévoyances sublimes, il l'est aussi en folles prédilections, et en jalousies violentes. Une mère jalouse de sa fille est déjà bien peu raisonnable, mais une mère jalouse pour sa fille est capable de tout. La tendresse de la femme Boyer pour ses deux enfants a le caractère de passion aveugle qu'elle porte en toutes choses, et comme le peu qu'elle est forcée de donner à son beau-père se retranche sur la part de son fils et de sa fille, elle en veut au vieillard de tout ce qu'il lui coûte comme d'autant de vols faits à ses enfants! Enfin, il y a quelques jours, forcée de convertir une petite somme destinée à acheter un bonnet à sa fille, en une paire de chaussons et de sabots pour le vieillard, elle les lui a jetés avec un de ces mots vulgaires et terribles dont les paysans ont le secret : « *Tenez donc!... monsieur vit toujours!* »

VIII

Ce matin je me suis rendu à la séance du bureau de bienfaisance.

Parmi les papiers à lire, s'est trouvee une lettre qui nous a tous fort émus. Le père Boyer se déclare indigent, et réclame une place sur la liste de secours. Notre discussion a été vive. Mon ami, le maire, s'est nettement prononcé contre l'admission. « J'aime le père Boyer, a-t-il dit, et je le plains. Mais son fils travaille. Sa bru travaille, il leur reste quelques débris de bien. Ce ne sont pas des pauvres. Or notre argent est l'argent des pauvres. En faire part à des pères que leurs enfants peuvent secourir, c'est donner une prime à l'ingratitude filiale. Si la charité publique devait avoir pour résultat la destruction des devoirs privés, et l'anéantissement des obligations naturelles, la charité pu-

blique serait un crime. Inscrivons le père Boyer sur notre liste, et dans un an nous aurons dix pères mendiants de plus dans le village. » Le curé répondit que notre refus retomberait en définitive sur le père Boyer qui est innocent.

« Je le regrette profondément ! Mais notre refus sera un bien pour les pères comme pour les fils ; je le maintiens.... »

Son avis prévalut, seulement on nous chargea lui et moi de nous rendre dans la famille Boyer pour faire rougir le fils de la demande du père, et le contraindre moralement à remplir son devoir. Notre visite eut le résultat que nous attendions : le fils, confus, hébété, balbutia quelques vagues excuses, et se retourna vers le vieillard que nous pressions de formuler clairement l'objet de ses plaintes. Il lui dit d'une voix traînante :

« Est-ce que tu te plains de moi ? Est-ce que je t'ai maltraité ?

— Toi ! je ne dis pas !... répondit le vieux Boyer.

— C'est donc moi que vous dénoncez ! reprit hardiment la femme.... Ce n'est pas bien, père ! Vous savez que si je crie un peu trop, au fond, je suis

bonne femme, et que je vous aime bien! Il ne faut pas croire tout ce qu'il dit, messieurs! Il est un peu plaignard! Voyons, papa, vous l'aurez, votre houppelande!... Car tout ce bruit est pour une mauvaise casaque que je n'ai pas eu le temps de lui acheter. Allons! faisons la paix! Et embrassez-moi! »

Elle se leva et alla à lui; il se laissa embrasser; il prêta sa joue, mais ses lèvres demeurèrent inflexiblement fermées. Un désespoir profond se lisait dans ses yeux. Quant à elle, ses regards disaient ressentiment lorsque sa bouche disait concorde. Je me retirai navré.

« Où est le remède?... Où est le contrôle?... demandai-je à mon ami.

— Nulle part, me répondit-il.... Autrefois il y avait un censeur toujours écouté, car il parlait au nom de Dieu, c'était le curé. Mais aujourd'hui la menace des châtiments réservés là-haut aux fils ingrats ferait sourire ceux qu'on en menacerait. Le code a remplacé le cœur et la foi, et on ne peut pas au nom du code pénétrer dans les familles et mesurer sur la table la part faite à l'aïeul. La loi ordonne au fils Boyer d'abriter son père? Il

l'abrite! de le nourrir? il le nourrit. Mal, soit; mais il le nourrit. Que peut-on lui ordonner de plus? Le mal échappe à la loi, car il est dans la loi même. En permettant aux pères le dépouillement, elle conduit les fils à l'ingratitude. »

IX

Je suis encore épouvanté de ce que je viens de voir.

Hier, je suis entré chez le vieillard. Une heure venait de sonner; le fils était au travail, la fille à ses affaires de commerce. Je trouvai, jouant dans la cour, un petit enfant de cinq ans à qui je demandai où était le père Boyer. « Il est là, » me répondit le petit, en me désignant une porte en bois donnant sur la cour; je l'ouvre. Ce n'était pas une chambre, c'était ce que les paysans appellent un fournil, et ce que nous appelons un chenil! Pas de che-

minée ! pas de fenêtre ! pas de lit ! pour tout meuble un escabeau, et sur cet escabeau, courbé en deux, les mains plongées dans ses cheveux en désordre, le corps couvert de haillons, le vieillard qui pleurait.

Ah ! j'ai eu tort de dire que les sentiments des paysans ne savaient pas le chemin de leurs lèvres. Leur cœur ne parle que quand il éclate, mais leur langage alors est terrible comme un cri ! Le vieillard, au bruit de mes pas, avait levé la tête. Il me reconnaît, il court à moi, et la face toute ruisselante de larmes : « Oui, monsieur, voilà l'état où ils m'ont réduit ! Tenez ! Regardez !... Voyez ces quatre grosses planches, mal clouées ensemble !... C'est mon lit !... Et cela !... s'écria-t-il en retirant la paille entassée dans ces planches, savez-vous ce que c'est ?... C'est la vieille litière de leur âne : celle dont il ne veut plus ; eh bien, cette litière infecte, pourrie, pleine encore de fumier, c'est mon matelas ! à moi ! leur père ! Et cela encore ! cela !... reprit-il, en m'entraînant violemment au fond de la chambre, et me montrant une grossière écuelle de bois ; c'est là dedans que je mange ! N'accusez pas la Marianne ! c'est ma faute ! je suis

si maladroit! ma vieille main tremble tant! J'ai laissé échapper l'autre jour une assiette et je l'ai cassée; il a bien fallu me donner une écuelle de bois comme à un chien! Vous ne voulez pas me croire! Je le comprends, c'est si horrible!... Et cependant, vous ne savez pas tout! Regardez-la, cette écuelle, elle est vide, elle est sèche, car il y a trois jours qu'elle n'a servi! Il y a trois jours que Marianne me refuse la soupe! Elle ne me donne que du pain! Oh! ce n'est pas pour cette soupe! reprit-il d'une voix tremblante de larmes, qu'est-ce que cela me fait? Je m'en suis bien souvent passé quand j'étais jeune. Mais mon fils! mon fils, que j'ai tant aimé! que j'ai si bien soigné quand il était petit! Mon Dieu! Qu'il n'ose pas résister à sa femme? je ne lui en veux pas. Il est faible. C'est moi qui l'ai fait comme cela, mais il pourrait bien, quand il la sait sortie, revenir de son travail, et m'apporter en cachette ce qui me manque; mais non, il est devenu aussi méchant qu'elle! Il n'y a qu'une personne qui ait pitié de moi; c'est ce petit, que vous voyez dans la cour. Il est le dernier; je ne lui ai jamais rien donné à lui, puisque je n'ai rien depuis qu'il est né; eh bien, mon-

sieur... il m'apporte quelquefois la moitié de son souper, le pauvre petit! Aussi je l'aime bien! autant que j'ai aimé son père.... Oh! monsieur!... monsieur, s'écria-t-il tout sanglotant et épuisé par cet effort.... Oh.... un enfant!... un enfant qui ne nourrit pas son père!... ils me tueront!... ils me tueront! »

Et il s'élança au dehors comme un homme qui ne se connaît plus.

X

Un événement terrible vient d'arriver : le père Boyer s'est pendu! On l'a trouvé accroché dans son fournil par sa cravate, à une tringle de fer qui traversait une solive : son corps n'était pas encore refroidi. On a essayé en vain de le ranimer. Il était mort. La conscience publique s'éveille difficilement dans les campagnes; mais quand elle fait explosion,

elle ressemble à ces tonnerres tardifs qui n'éclatent qu'après un long orage; elle brise tout. Personne ne doute que le désespoir n'ait poussé le vieillard au suicide, et le nom de son fils et de sa belle-fille commence à sortir de chaque bouche, avec des paroles d'indignation.... l'anathème général gronde sur leur tête. On va même jusqu'à dire que ce n'est pas le vieillard qui s'est pendu, que c'est son fils qui l'a tué. Accusation absurde! insensée! Pourquoi l'aurait-il tué? mais quel châtiment que cette seule accusation!

XI

Le bruit fatal prend de la consistance; il ne s'agit plus d'une rumeur vague; on parle de présomptions graves, de preuves. Une vieille femme, voisine des Boyer, prétend avoir vu Boyer fils sortir du fournil un peu avant trois heures, c'est-à-

dire au moment précis où a dû avoir lieu l'événement. Elle ajoute qu'il était très-pâle, qu'il avait les yeux égarés, et qu'il s'est enfui comme un homme hors de lui, du côté des bois. Interrogé à son tour, le petit Boyer qu'on a trouvé à la même heure jouant à quelques pas de là, a répété exactement ce qu'avait dit la vieille.... Quel peut être ce mystère? Que dans une querelle, la belle-fille de Boyer, emportée par sa violence, ait pu frapper le vieillard, je le concevrais.... mais le fils? Serait-ce elle qui l'aurait poussé à ce crime? Mais pourquoi? Quel intérêt, quelle passion expliquerait une telle monstruosité? je m'y perds.

XII

Le juge d'instruction est venu; je me trouvais chez le maire quand il y arrivait. Un quart d'heure après, Boyer fils était amené devant nous par deux

gendarmes. Boyer a nié d'abord avec beaucoup d'énergie qu'il fût entré dans le chenil au moment fatal ; mais bientôt pressé de questions par le magistrat, accablé par le témoignage de cette voisine et surtout par la naïve déposition de son petit garçon, il a avoué sa présence et sa fuite.

L'interrogatoire est devenu alors plus pressant et plus précis.... « Pourquoi êtes-vous entré dans le fournil ? A quel moment ? Qu'y avez-vous fait ? » A chacune de ces questions, le misérable, pâle, hébété, balbutiant, ne répondait pas autre chose que : « Je ne sais pas ! Je ne peux pas dire ! »

« A quelle place de la chambre était votre père quand vous êtes entré ? Était-il suspendu à ce clou ?

— Oui ! et même, ajouta-t-il avec un accent de terreur sombre, ses pieds qui ballottaient m'ont heurté le front.

— Et vous n'avez pas détaché son corps ?... nous écriâmes-nous tous en même temps. Vous n'avez pas cherché à le ranimer ? Pourquoi ? pourquoi ?

— Je ne sais pas !... répétait-il machinalement. Je ne peux pas dire !...

— C'est vous qui l'avez tué ! répliqua vivement le magistrat !...

— Non, monsieur, non !...

— Si ! vous l'avez étouffé d'abord, et vous l'avez pendu ensuite, pour faire croire qu'il s'était tué lui-même !

— Non ! monsieur le juge !... Je vous jure que non ! dit le malheureux avec un peu plus de force.

— Mais alors.... je vous le demande.... pourquoi ne l'avez-vous pas secouru ? Il respirait peut-être encore ! Il suffisait peut-être de couper la corde pour le sauver ! Si vous n'êtes pas coupable, pourquoi l'avez-vous abandonné ? Répondez !... mais répondez donc, ou sinon je vous déclare coupable et je vous arrête !...

— Je vais répondre ! dit le malheureux d'une voix tremblante.... Je me suis sauvé.... parce que j'ai eu peur !...

— Peur de quoi ? de la vue de la mort ?

— Non ! oh ! non !... J'ai eu peur, que si on me trouvait près de son corps on ne m'accusât de l'avoir tué !...

— Eh ! c'est pour cela que vous l'avez laissé

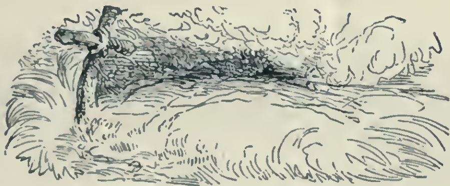
mourir !... m'écriai-je. Comment avez-vous pu croire que l'on aurait un tel soupçon ?

— Nous avons été si méchants pour lui, monsieur !... »

Ce mot si profond dans sa naïveté nous pénétra d'émotion et de surprise : quelques larmes, les premières qui jaillirent des yeux de ce malheureux, nous disposèrent à accepter sa déclaration comme vraie. Un témoignage irréfutable acheva de nous en convaincre. On nous apporta un papier trouvé dans la paillasse du père Boyer, et qui annonçait sa fatale résolution. Dès lors Boyer fils était libre de droit. Le juge le renvoya en lui disant : « Vous pouvez partir. Si vous êtes cause de la mort de votre père, du moins vous n'en êtes pas l'auteur, et votre crime ne relève que de Dieu ! »

Il s'éloigna en chancelant, et nous restâmes tous trois frappés de ce coup inattendu de la justice divine !.. Ainsi, voilà un homme qui, à la fois innocent et coupable, a causé peut-être la mort de son père de peur d'être accusé de cette mort!... Voilà un misérable que la conscience même de son impiété filiale a comme forcé à porter cette impiété jusqu'au crime ! Certes, en entrant dans ce fournil,

en voyant le corps de son père se débattre dans les convulsions de l'agonie, il a voulu, il a désiré courir à lui et le secourir ! Il ne l'a pas pu ! Dieu ne le lui a pas permis ! Pour le punir d'avoir été ingrat, il l'a condamné à être parricide ! Je rentrai chez moi le cœur tout plein d'un si terrible enseignement ; et quand le soir je racontai à mon fils le dénoûment de cette sombre histoire, l'ingénuité de ses dix-huit ans demeura épouvantée d'un tel crime et d'un tel châtiment !



L'INGRATITUDE FILIALE.

I

Ce récit demande quelques réflexions. Elles compléteront ce que nous avions à dire sur l'ingratitude filiale et termineront convenablement cette première partie du journal d'un père. L'histoire du vieux Boyer est tout à la fois un fait particulier et un fait général, une exception et une règle, je veux dire une exception qui met la règle en relief en la représentant sous une forme plus saisissante. Ce n'est après tout qu'une image,

vue dans un verre grossissant, de l'impiété et de l'ingratitude filiale dans plusieurs milliers de familles de paysans. Sans doute, ils ne jettent pas tous leur père au bureau de bienfaisance ; parfois même, ils lui défendent, par vanité, de s'y faire inscrire; mais ils lui laissent des habits délabrés qui demandent l'aumône. Ils ne lui refusent pas la soupe, mais ils lui donnent la plus maigre part et la plus maigre place à la table de famille. Ils ne le logent pas dans un fournil, mais ils le relèguent dans la chambre la plus étroite et la plus obscure. Ils ne lui refusent pas une paire de bas pour acheter un jouet à leurs enfants, mais ils parent leur fille avec des rubans et des robes de soie, tandis que le père réclame en vain quelques grammes de tabac. Ils ne lui volent pas la rente qu'ils lui doivent, mais ils se la font arracher pièce à pièce, et parfois le père est contraint de faire appel au juge de paix? Ils ne le réduisent pas à se tuer de désespoir, mais ils empoisonnent sa vie par mille reproches grossiers; ils ne l'appellent pas : *Monsieur vit toujours !...* mais ils comptent ses jours !

Loin de moi la pensée de ne pas admettre de

nombreuses exceptions à ce sombre tableau. J'ai vu de touchants exemples de dévouement parmi les fils de paysans, et il y a des pères bien traités et bien soignés, même parmi les pères créanciers; mais le mal n'en est pas moins assez général pour être un mal public.

Est-ce un mal sans remède? L'ingratitude filiale est-elle désormais chez les gens de campagne un fléau endémique? Faut-il y voir le triste et inévitable effet des principes nouveaux qui président à la famille?

La question est très-grave. Car il ne s'agit pas moins que de la condamnation ou de l'apologie de ces principes eux-mêmes.

La réponse selon moi est facile.

Le mal vient non pas de ces principes, mais de leur tardif et incomplet développement.

Je m'explique :

Autrefois, les pères paysans, même pauvres, même dépossédés, étaient protégés contre l'impiété filiale par l'ensemble des lois et des mœurs. Ils avaient pour défenseurs, non-seulement les sentiments religieux, mais le pouvoir civil, le pouvoir judiciaire, le pouvoir social, c'est-à-dire, le curé,

le maire, le procureur du roi, les notables du pays. On pouvait agir sur les paysans par l'ascendant et par la peur. Ils savaient trop ce qu'il y avait d'arbitraire dans l'autorité, pour ne pas trembler et céder devant une menace partie de la bouche d'un magistrat.

Aujourd'hui les gens de campagne connaissent parfaitement où s'arrête le pouvoir de la loi, et où commence leur droit à eux. Il n'y a plus à les effrayer avec *la justice*. Quant aux riches, aux personnes considérables, aux bourgeois enfin, pour me servir du mot consacré, le paysan aujourd'hui se défie d'eux; il est jaloux de leur richesse par cupidité; il est souvent blessé de leurs bienfaits par orgueil; et un sentiment qu'il ne faut blâmer qu'à demi, car il tient à un esprit d'indépendance, le porte plutôt à résister qu'à condescendre à leurs remontrances. En un mot, les mœurs anciennes sont ébranlées ou renversées.

Comment remédier à ce mal?

Par le développement des mœurs nouvelles.

La démocratie a trouvé ses principes; mais elle cherche encore ses mœurs. Il y a un code démocratique, des droits démocratiques; mais les

mœurs démocratiques ne se produisent encore que partiellement, et dans les villes. Il faut les faire pénétrer dans les campagnes.

Sur les débris de l'ancienne société, souvent même avec ses débris, il faut fonder la société nouvelle, et les ouvriers peuvent servir ici de maîtres aux paysans.

Je demandais un jour à un entrepreneur de travaux publics, si l'ouvrier délaisse son père comme le paysan ; s'il le maltraite comme le paysan ; s'il le force à recourir à la charité publique comme le paysan? « Un menuisier ou un charpentier, faire acte de dureté ou d'ingratitude envers son père, me répondit-il, il serait chassé à l'instant de la corporation ! »

S'il y a un remède, il est là : l'ouvrier vit en corporation ! il vit avec les autres ! Il vit sous les regards des autres ! Il est enveloppé de tous côtés par le grand fait moderne qui est notre espoir, notre salut : l'association. Or, dès qu'une classe s'associe, la moralité de cette classe s'élève.

Toute association a une caisse de réserve,

Voilà l'épargne.

Toute association a une caisse de secours,
Voilà la charité.
Toute association a des élections,
Voilà la récompense.
Toute association a un contrôle,
Voilà le blâme.
Toute asssociation a un drapeau,
Voilà l'honneur.

Chacun se sent tout ensemble chargé de sa propre responsabilité et de celle de tous. Vivre avec les autres, c'est apprendre à vivre pour les autres et à vivre pour soi.

Or, cette communauté d'existence manque au paysan. C'est un animal solitaire. Il travaille seul, il se repose seul, il se promène seul, et quand il sait lire, il lit seul. Il ne vit que pour lui parce qu'il ne vit qu'avec lui. Voulez-vous le moraliser? Plongez-le dans la vie commune! J'entends parfois des novateurs qui voudraient supprimer l'influence du curé, et même le curé. Moi, je voudrais lui donner autant de vicaires qu'il y a de gens de bien dans un pays. Au lieu de fermer l'église que je vénère parce qu'elle est le grand temple de la réunion, de la communion (la com-

munion, un des plus beaux mots qui existent dans les langues humaines!), je voudrais adosser à la cure, non-seulement l'école et l'asile, mais une bibliothèque populaire, une salle de lectures populaires, une société de secours mutuels, tout ce qui unit et tout ce qui éclaire! Nous n'avons pas trop de la terre et du ciel pour sauver la terre. Un curé de village a eu l'idée, il y a deux ans, d'établir un orphéon pour les jeunes gens. Il s'est fait leur maître de chant, il a appris la méthode Wilhem pour la leur enseigner. Qu'en est-il résulté? Qu'en deux ans, ces jeunes gens ont été presque métamorphosés. D'abord, plus d'ivrognerie! La salle d'orphéon a hérité du cabaret. Moins de querelles! Il est bien difficile de se quereller quand on ne se réunit que pour tâcher de se mettre d'accord. Un soin plus grand de leur personne! Ils ne se seraient pas permis d'arriver à leurs leçons sans être proprement vêtus. Or, en dépit d'un moraliste prétendu religieux de notre temps, qui assure que tous les grands peuples ont été des peuples sales (témoin les Romains qui se baignaient trois fois par jour), je crois que la propreté du corps témoigne d'un certain respect

de soi et des autres qui n'est pas sans influence sur l'âme elle-même.

Pour moi, lorsque dans les grands festivals orphéoniques je rencontre au milieu de la campagne ces nombreuses sociétés chorales qui marchent précédées de leurs bannières, je ne puis me défendre d'une émotion réelle ; il me semble voir la civilisation moderne qui passe! A côté de ces paysans, de ces ouvriers, si convenablement vêtus, et s'avançant en si bel ordre, je crois voir marcher, comme autant de compagnons invisibles, les sentiments qui naissent à l'ombre des plis de tout noble drapeau, l'honneur, la confraternité, la solidarité, le désir de servir d'exemple, l'esprit de corps. Comment y aurait-il place dans une telle compagnie pour l'ingratitude filiale?

Il est une autre forme d'association plus féconde encore : c'est le droit de réunion.

En effet, les questions politiques ne sont pas les seules qui s'agitent dans ces assemblées. Là s'exposent aussi toutes les idées de dévouement au pays, d'humanité, d'honneur public, qui sont comme le patrimoine des peuples libres. Là se discute la moralité des actes privés. Là on peut

dire tout haut à un candidat : « Vous n'avez pas le droit de représenter votre pays, vous qui n'avez pas respecté votre père!... » Là enfin, on apprend ces deux grandes choses : à exercer un contrôle moral et à le subir ; à être juge et jugé !

Les personnes craintives qui blâment les réunions publiques, disent que le souffle de l'homme est mortel à l'homme. Je ne sais pas si c'est vrai pour son corps, mais je sais que le souffle du cœur fait seul vivre les cœurs! Entrez dans une salle de théâtre. De quoi se compose-t-elle? D'hommes ordinaires, d'intelligences moyennes, de consciences souvent douteuses; eh bien ! qu'il se produise sur la scène un sentiment vil ou bas, voyez avec quelle indignation toute cette salle se soulève et le conspue ! Qu'il éclate quelque grand sentiment d'honneur ou de vertu; avec quel enthousiasme toute cette foule l'acclame ! Prenez pourtant ces hommes un à un ; chacun isolément serait incapable de cet acte d'héroïsme, et serait peut-être capable de cet acte blâmable. Mais, réunies, les âmes humaines s'élèvent et s'épurent. Il se fait alors entre tous les hommes comme une cotisation d'honneur et de vertu, où chacun ne

contribue que pour sa petite part, et qui devient pourtant la part de tous. Ainsi s'explique l'admirable parole du Christ : « Quand vous serez réunis trois en mon nom, je serai avec vous ! »

L'association et l'instruction, en d'autres termes, le développement des mœurs démocratiques, et l'avénement à la vie démocratique, voilà donc le fondement nouveau sur lequel peuvent se reconstituer les vertus de famille chez les gens de campagne.

Quant aux habitants des villes et aux classes riches, l'ingratitude filiale présente chez elles un autre caractère et demande un autre remède.

Chez les paysans, ce sont surtout les fils qu'il faut élever.

Dans les classes riches, ce sont surtout les pères. Ne nous lassons pas de le répéter : dans la société actuelle, dans l'état actuel de la famille, le point important, c'est l'éducation des pères; ils sont les premiers à qui l'on doit apprendre leurs devoirs, et les difficultés de leur rôle; le progrès doit commencer par eux, puisqu'il ne peut partir que d'eux; il n'y a pas d'autre moyen de former les fils que de former les pères; quand on veut créer un

enseignement, la première chose à faire n'est-ce pas de créer des maîtres ? Eh bien, il ne faut pas craindre, pour exprimer plus vivement notre pensée, de la traduire par une expression vulgaire : Rien n'est plus difficile aujourd'hui que le *métier* de père.

Les pères ont à lutter contre tout, voire contre eux-mêmes.

Les lois ne les arment plus, les mœurs les désarment, et leur tendresse se fait complice de la mollesse des mœurs et du relâchement des lois.

Les droits mêmes que leur laisse le code, ils ne s'en servent pas.

En veut-on un exemple frappant ? En France comme en Amérique, le père n'est nullement obligé de donner une dot à sa fille ou de pourvoir à l'établissement de son fils. Mais si la loi ne l'y oblige pas, son cœur l'y oblige. Les charges sont d'un prix si élevé ! vous disent-ils ; les jeunes filles sont d'un placement si difficile ! Les jeunes gens se cotent si haut ! Les maris se payent si cher ! Et nous les voyons chaque jour, vaincus par leur propre faiblesse, sacrifier, non-seulement leur superflu, ce qui est peut-être un tort, mais souvent même

leur nécessaire pour grossir la dot de leur fille ou assurer l'avenir de leur fils.

Voilà leur faute! J'oserais presque dire qu'il y a là plus qu'une faute; car bien des crimes d'ingratitude filiale partent de cette folle générosité paternelle. Ce sont les rois Lear qui font les Gonerille et les Regane! Ce sont les pères Boyer qui font les fils Boyer! N'appelez pas tendresse cette imprévoyante prodigalité. Si le premier devoir des parents est d'épargner des torts aux enfants, le premier besoin de la tendresse est de résister à la tendresse même, quand elle peut perdre ces êtres si aimés! C'est donc la tendresse qui vous dit : Ne vous dépouillez pas pour vos enfants! Ne devenez pas les créanciers de vos enfants! Ne soyez pas dépendants de vos enfants! Elle va plus loin, et s'adressant à vous tous, avocats, industriels, commerçants, petits bourgeois, artistes, gens de noblesse et d'épée, elle ajoute : dans la mesure de votre fortune et de votre position sociale, restez plus riches que vos enfants! Établissez vos fils, soit! Dotez vos filles, vous le devez! Mais gardez toujours plus que vous ne leur donnez. Pourquoi? Est-ce pour satisfaire à vos caprices de luxe ou à des re-

cherches de bien-être ? Non ! gardez pour pouvoir donner ! Soyez avares pour pouvoir être généreux ! La vie des jeunes ménages est pleine de dépenses, de pertes, de désirs imprévus ; si vous êtes plus pauvres qu'eux, vous êtes une gêne de plus pour eux. Au contraire, restez plus riches et vous pouvez devenir la Providence de leurs désirs et de leurs besoins. Prenez ce rôle ! Il n'en est pas de plus délicieux, et de plus moral. Distribuez-leur votre héritage jour à jour et de vos propres mains ! Qu'ils n'aient rien à gagner à votre mort ! Qu'ils vous trouvent toujours comme un port de refuge ! que dans toutes circonstances difficiles, ils tournent vers vous les bras, comme quand ils étaient petits enfants ; enfin que ce qu'on appelle des *espérances* devienne pour eux des craintes !

Agir ainsi, ce n'est pas agir pour vous, mais pour eux ! pour leur perfectionnement ! pour leur âme !

les enfants ne sont ni aussi insensibles ni aussi ngrats qu'on les représente. Pour peu qu'ils aient le cuer droit, ils ne verront pas seulement dans vos dons, le cadeau ou le secours, ils verront aussi la main qui donne et le cœur qui conduit la main.

Quand votre mort les rendra maîtres de ce bien, ils ne pourront le posséder sans se souvenir de ceux qui le partageaient avec eux. Leurs regrets deviendront un culte, et ainsi se ranimera dans les familles un sentiment plus pur que la reconnaissance, plus élevé que la tendresse, car son nom exprime à la fois ce qu'on doit à son père et ce qu'on doit à Dieu ; ce sentiment c'est *la piété filiale !*

II

Notre étude sur l'enfance et l'adolescence est achevée.

Quatre idées principales s'en dégagent, et la résument :

La prédominance et la supériorité du principe de l'affection.

L'avénement de la doctrine d'individualité.

La double éducation de l'enfant par le père et du père par l'enfant.

Enfin le grand fait qui embrasse tous les autres : le développement de plus en plus marqué de la vie commune entre les parents et les enfants.

Ces principes de la famille moderne, sont-ils, en dépit de tous les inconvénients, de toutes les difficultés, de tous les dangers de leur application, sont-ils, dis-je, supérieurs en tant que principes aux maximes qui présidaient à la famille d'autrefois? j'espère l'avoir démontré.

Avec la jeunesse, nous apparaîtront des questions plus graves et plus délicates encore. *La foi religieuse. — Les hérédités physiques et morales. — L'amour. — Les dettes.*

Nous y retrouverons les mêmes principes, et nous appliquerons à leur examen la même méthode.

Signaler le mal. — Montrer le bien. — Chercher mieux.



Paris. — Imp. Lahure, rue de Fleurus, 9.



